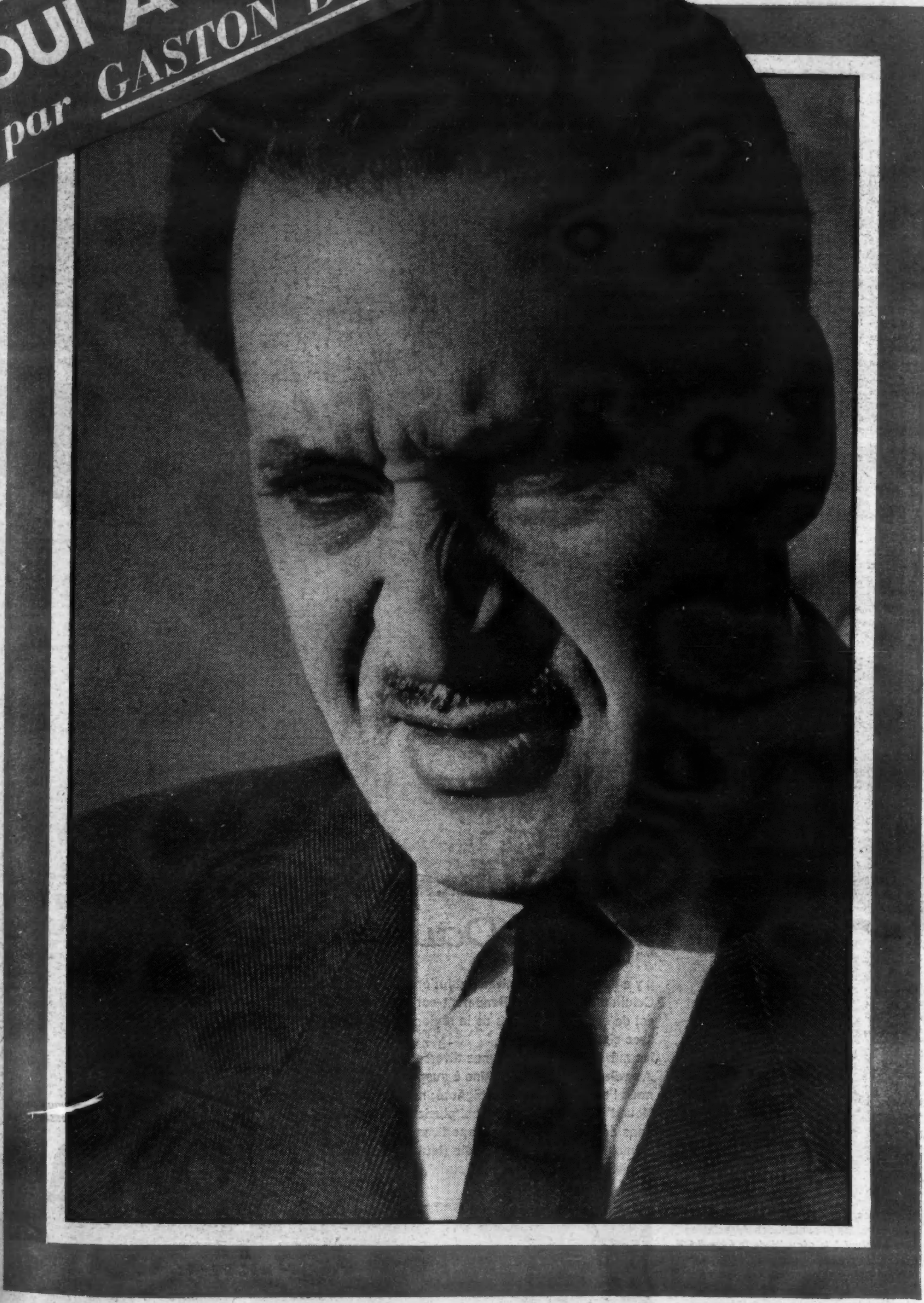
L'EXPRESS

125 Frs — 1er OCTOBRE 1959. — N° 433

OUI A LA PAIX !

par GASTON DEFFERRE



(Y. Dalain - Rapho.)

M. FEHRAT ABBAS, PRESIDENT DU G.P.R.A.

« ...Notre époque, où nous ne pouvons souffrir ni nos maux ni leurs remèdes. » (Tite-Live.)

B 6 ★★★★★

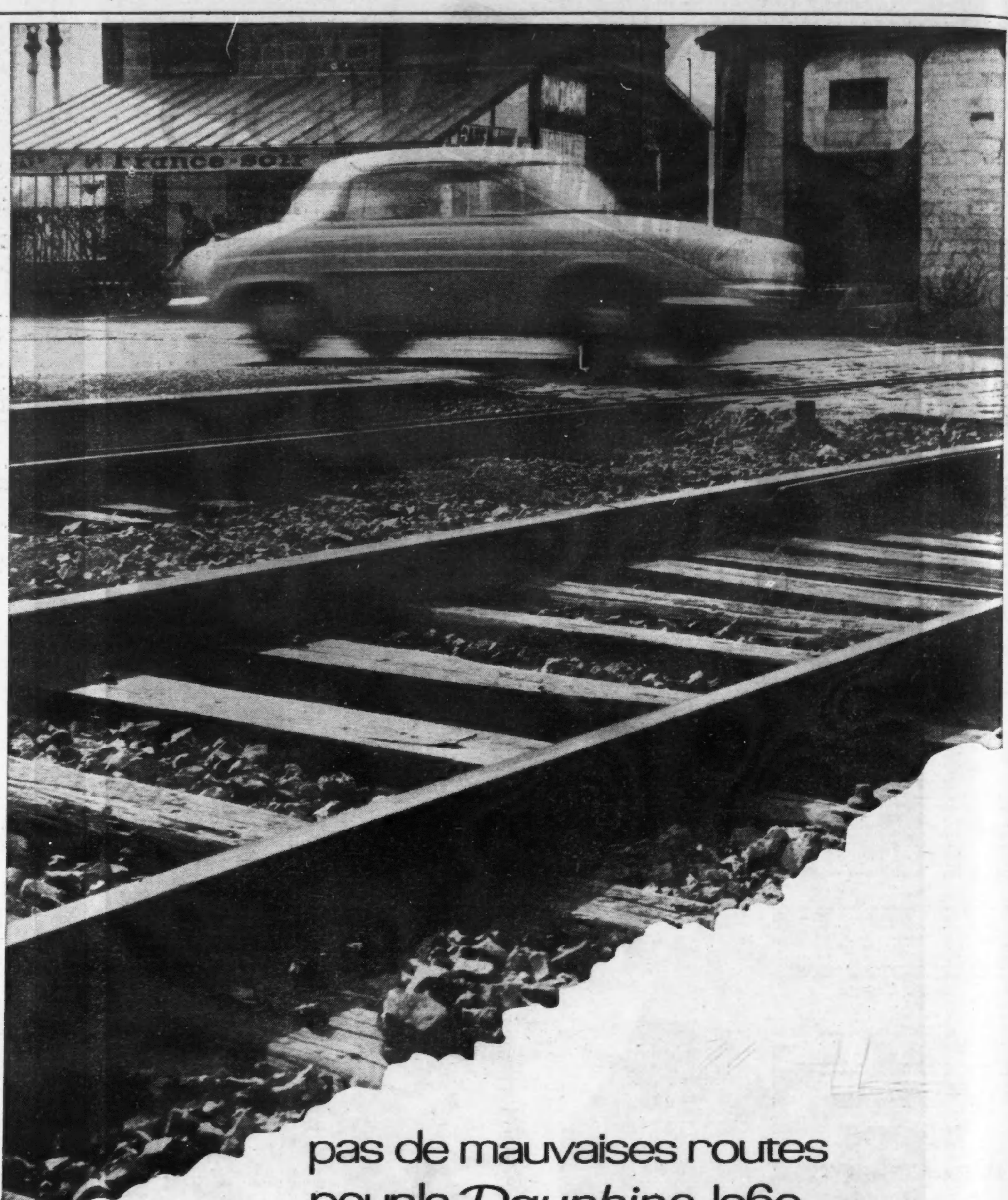


photo Occhipinti

pas de mauvaises routes pour la *Dauphine* 1960...

Il y a des passages à niveau qui n'ont pas la conscience tranquille. Celui de Mours, entre Beaumont-sur-Oise et l'Isle Adam est de ceux-là. Les gens de la région l'abordent avec circonspection, les autres, avec des fortunes diverses. Au volant de notre Dauphine à suspension Aérostable, nous l'avons pratiquement ignoré; nos passagers également. Nous l'avons pourtant franchi plusieurs fois de suite dans des conditions très... sportives. Demain vous prendrez la route (toutes les routes) en vitesse, en douceur, en sécurité, c'est-à-dire en Aérostable.

vous aussi, essayez la!

simples, increvables et n'exigeant aucun entretien particulier les coussins pneumatiques Aérostable ajoutent à la sécurité de la formule amortisseur télescopique + ressort hélicoïdal l'élasticité douillette d'un matelas d'air à la pression atmosphérique véritable régulateur anti-choc et anti-tangage

Dauphine à suspension **AEROSTABLE** brevet Grégoire — RENAULT

Et pour 1960, la Dauphine vous offre une série d'améliorations de détails qui vous enchanteront.

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

P. D. G.
important holding industriel étoffant son équipe recherche
3 ATTACHES DIRECTION
25-30 ans, formation ingénieur ayant esprit commerc. et capables de foncer avec énergie pour situations d'avenir sinon de tout repos
Ecrire SERVICE Z
PSYCHOLOGIE APPLIQUEE JUSTET
60, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS (10e)

Groupe international important recherche
CADRE COMMERCIAL
25-30 ans, capable déplacements nombreux Europe, connaissant parfaitement anglais et correctement l'allemand, ayant esprit vendeur. Ecr. SERV. A. PSYCHOLOGIE APPLIQUEE JUSTET, 60, rue du Faubourg-Poissonnière, PARIS (10e)

OFFRES D'EMPLOIS

Société industrielle, esprit moderne, exploitant brevets internat. recherche dessinateurs ou projeteurs dynam. en vue études d'application de ses procédés au bâtiment. Format. niveau bac technique, expér. études menuiserie, locaux d'habitations et construct. souhaités. Situat. stable et d'avenir. Envoyer C. V. manuscrit et photo à FERALCO DEXION, 9, rue St-Sébastien, Paris-11e

SECRET. STENO-DACTYLO
Parfaitement bilingue anglais-français pour direction technico-ciale, construction machines textiles et connaiss. dans cette branche ainsi que des notions de comptabilité industrielle seront appréciées. Ce poste requiert une grande liberté de temps et beaucoup d'initiative. Ecrire seulem. à LEESONA Corporation, 173, qu. de Valmy-10e

REPRÉSENTATION (Offres)

Importante société recherche représentants excl. classe supérieure, cultivés
POUR VENTE DIRECTE AU CORPS MEDICAL
Situation stable. Gains importants. Mode de rémunération intéressant. Assurances sociales et cadres. Ecrire manuscrit avec curriculum vitae à OPLEC, 6, rue Séguier, PARIS-6e

TRES BON REPRESENTANT
possédant voiture, recherché pour tous départements par importante maison sous-vêtements. Très forte commission, tous avantages sociaux. Ecrire ou se prés. JUMELSPORT, 347, r. St-Martin, Paris

APPARTEMENTS (Vente)

SAINT - SULPICE - SAINT-GERMAIN-DES-PRES
Bel imm. p. de taille, 4e étage sans ascenseur, entrée, 5 p., cuis., s. de b. neuve, w.-c., placards ch. de bonne, cave, ch. indiv. au gaz, moquette. Libre de suite. Ecr. H.B., 9, bd d'Auteuil, Paris.

SENSATIONNEL
Appart. 6 bis, bd Péreire, 1er ét. face, salon, 2 chamb., bain gd luxe, cuisine Formica compl., moquettes, voilages, peintures, lustres à neuf. Prix raisonnable et crédit. Visiter mercr., sam. de 14 à 20 h. Tél. le matin MIR. 84-79 (direct sans intermédiaires)

A VENDRE 20.000 APPARTEMENTS PAVILLONS TERRAINS
dans
CONSTRUCTIONS NEUVES ET ANCIENNES
la plus importante revue immobilière avec l'indication des prix, prêts, primes, date de remise des clefs, etc.
CONSTRUCTIONS NEUVES ET ANCIENNES
est en vente chez tous les marchands de journaux et 28, rue de Richelieu, PARIS-1er
Le numéro : 100 francs
Spécimen gratuit sur demande

LOCAUX COMMERCIAUX

9.000 m2 plein centre, grand standing, grand confort commercial. Conv. notamment sièges de Sociétés, bureaux études, banques, établissements d'enseignement, admin. Etude René MARCOT, 73, bd Sébastopol.

(Suite des Petites Annonces page 4.)

Approbation

J'apprends avec plaisir par votre dernier numéro que P.M.F. a enfin pris la décision de se ranger dans un parti neuf. Puisqu'il a choisi le P.S.A., c'est que c'est la voie la meilleure : nous nous devons de le suivre, nous qui attendons depuis trois ans, et plus, de faire quelque chose.

Raymond Bert
Marseille

Sympathie

Je viens d'avoir connaissance de la décision de M. Mendès France et ses amis d'adhérer au Parti Socialiste Autonome ; j'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour le P.S.A. et j'ai confiance en M. Mendès France, aussi je désire moi-même m'inscrire à ce parti.

Je vous serais très reconnaissant de m'indiquer où je dois m'adresser à cet effet.

A. Gilbert
ingénieur E.C.L.
Lyon

[*Le secrétariat national du P.S.A. se trouve 8, rue Henner, Paris-9e*]

Satisfaction

Je voudrais vous dire quelle satisfaction je ressens en apprenant l'adhésion de P.M.F. au Parti Socialiste Autonome. Pouvez-vous lui dire toute l'admiration et la gratitude que son geste m'inspire. Lui, dont la personnalité et la puissante intelligence font un chef de file pour ceux qui restent lucides en France, ne craint pas d'adhérer à un parti en ne prenant qu'une seconde place.

P.M.F. donne un exemple magnifique. Bravo et merci !

J. Monod
Paris

Tintin

Etant depuis fort longtemps une fidèle « Expressiste », je me permets de vous écrire pour vous faire part de mes regrets : comment votre journal peut-il tomber aujourd'hui dans le ridicule ? Les deux grandes pages en couleurs réservées à « Babette » sont d'un fort mauvais goût et n'ont pas leur place dans « L'Express ». Il est inconcevable de faire figurer dans un même journal « Tintin » et le problème algérien.

Nadine Schwartzenberg.
Paris.

Triple bravo

Triple bravo pour votre dernier numéro. Je sais que pour la présentation d'un journal il y a toujours matière à amélioration, mais cette fois je me demande si c'est vraiment possible de faire mieux. Continuez si vos moyens financiers s'améliorent. Gagnez d'autres secteurs par une propagande active.

G. Roché
Champigny-sur-Marne.

La presse « du cœur et du crime »

1° On ne peut tenter de défendre l'indéfendable presse du cœur et la presse du crime, on ne peut excuser la débauche scandaleuse de sang « à la une » et à toutes les pages de quelques grands journaux parisiens (car il s'agit bien de ceux-là, la presse quotidienne de province étant très généralement presque acceptable à cet égard) qu'en invoquant de grands principes, qu'en brandissant l'épouvantail d'une liberté de la presse prétendue menacée. (...)

Cette déclaration suffira, je pense, à nier toute similitude, toute « coïncidence » d'intérêts entre le groupe de presse que vous avez cité et la prise de position du Centre National des Métiers. (...)

2° Il n'y a pas, dans cette bataille, des intérêts opposés. Il y a seulement d'un côté *l'Hymalaya des intérêts particuliers les plus sordides*, ainsi que me l'avouait, ces jours derniers, une Excellence ministérielle, et de l'autre rien qu'une volonté, une conviction, une foi inébranlables dont on dit qu'elles soulèvent les montagnes et sont le meilleur garant des plus difficiles victoires quand elles s'inscrivent, comme c'est le cas, dans le cadre des préoccupations de l'ensemble de l'opinion publique...

Faut-il expliquer certaines attitudes inattendues par les « services rendus » à des personnalités bien pensantes, à quelques bonnes œuvres ou à quelques « canards » à tirage confidentiel ?

Dans tous les cas, patronages laïcs et catholiques demeurent d'accord pour interdire l'entrée de la presse du cœur dans leurs salles de réunion. J'ose penser que l'on ne verra jamais brûler, en place publique, cette bulle d'excommunication.

3° En ce qui concerne la « manœuvre » invoquée par certains, je ne me lasserai pas, quant à moi, de dénoncer la malhonnêteté de celle « téléguidée » qui, sous le fallacieux prétexte d'éviter l' « engrenage », vise en fait à défendre un indéfendable statu quo au profit de la presse du cœur et de la presse du crime.

Les champions dérisoires de la non-discrimination entre les journaux veulent-ils ignorer qu'elle existe déjà avec la Commission paritaire des Papiers de Presse ? (...)

4° En conclusion, puis-je vous suggérer (après tout, le sujet en vaut la peine) « une table ronde », le débat étant porté à la connaissance de vos lecteurs, invités à se prononcer. Même sous la Ve République, rien de plus démocrati- →

La lettre de « L'Express »

INTRANSIGEANCE DU F.L.N. *« Le Refus du F.L.N. », par Thierry Maulnier* (LE FIGARO).

UN OUI QUI VEUT DIRE NON. *« Il va sans dire que Paris ne répondra pas », par Robert Bony.* (L'AURORE).

CONTRASTANT singulièrement avec l'ensemble de la presse de province, les deux quotidiens parisiens du matin qui assurent l'information et la mise en condition de la classe dirigeante ont ainsi choisi de présenter à leurs lecteurs la déclaration de Ferhat Abbas.

Et on sait que deux lecteurs de quotidien sur trois se bornent, en matière de politique, à parcourir en zig-zag les colonnes imprimées et n'en retiennent, en fait, que les titres.

Chacun fait le journal qu'il croit devoir faire. Mais il se trouve que cette présentation coïncide avec la vigoureuse campagne moralisatrice que le Centre National des Métiers entreprend contre « la presse du crime ».

Presse du crime, la formule est bonne. Mais à quelle presse convient-il de l'appliquer. Et surtout à quel crime ?

SI crime il y a, il est là où l'on excite les activistes, là où l'on feint d'ignorer que si le Président de la République a reçu, au cours de son voyage dans le Nord, un accueil que l'on peut pour la première fois qualifier de chaleureux, c'est parce qu'il arrivait précédé d'une neuve espérance ; là où, pour éloigner l'abominable tentation de la paix, on embauchait un maréchal de France pour assurer, il y a près d'un an, que la guerre était « virtuellement gagnée ».

Les spécialistes des faits divers et les journaux dédiés aux affaires du cœur ne feront jamais, s'ils doivent en faire, que de modestes victimes à côté des hécatombes dont la presse des dirigeants peut s'enorgueillir. Un million de morts en Algérie... Plus tous ceux que cette guerre dégrade chaque jour, parce qu'ils la font, ou parce qu'ils ne veulent pas la faire, ou parce qu'ils veulent la faire ; parce qu'elle ne les prive pas seulement d'écoles et de logements mais d'avenir, parce que, comme le pathétique héros de Sartre, ils ont leur siècle sur leurs épaules et qu'ils en répondront.

LA presse n'est pas une création de notre siècle. La guerre non plus. Et le parti de la guerre a toujours eu sa presse.

A la veille du conflit de 1870, on pouvait lire dans « L'Univers » : « L'opinion serait déçue si l'affaire venait à s'arranger par la diplomatie ».

Dans « Le Pays » :

« Il faut en finir. La France n'a jamais été aussi bien préparée à la guerre qu'en ce moment... Honte à ces Français dégénérés, à ces hommes qu'une vaine philosophie égare... Que c'est beau la guerre quand elle plane au-dessus des intérêts particuliers... Chaque grand arbre qui s'élève de Paris à Strasbourg a puisé sa sève nourrissante dans un cadavre de Prussien, tué par un paysan et enterré là. »

Dans « La Patrie » :

« Les journaux radicaux continuent leur campagne anti-nationale... Nous pensons que l'extrême tolérance du gouvernement aura des limites... »

Et lorsque les Prussiens envahissent la France, tous les mensonges sont bons :

Pour « Le Gaulois », « le roi de Prusse serait devenu fou. Le roi aurait été dirigé hier de Varennes sur Berlin. Varennes ! Terrible augure ! C'est là qu'on arrête les rois ».

La forme a changé. Mais la prose d'Emile de Girardin, dans « La Liberté », vous rappellera quelque chose :

« Vous êtes forts comme les chênes de vos forêts ! Vous qui brisez le granit, brisez dès à présent les os de ces brigands maudits ! Prenez vos fusils à deux coups qui n'ont jamais manqué l'aigle sur les plus hauts sommets de vos montagnes ! Il ne s'agit que de tuer d'ignobles corbeaux et, si les fusils se taisent, tuons ces chiens à coups de couteau. » (1)

LA France écrasée, la Commune liquidée en deux mois avec ses trente-huit mille fusillés, ses vingt mille Français incarcérés, déportés, exilés, Eugène Rouher, président du Sénat, que l'on appelait le vice-empereur, accusera le directeur de « La Liberté » d'avoir été « le grand promoteur de la guerre », et le directeur du « Temps » attribuera à ses confrères la responsabilité d'avoir « fait la guerre et de l'avoir rendue fatale ».

On voit que notre siècle n'a pas innové en ce domaine. La « presse du crime », la vraie, a toujours été à la fois puissante et libre de susciter ou d'entretenir l'état de guerre.

Qu'elle le demeure. « La liberté est sans rivages », disait Jules Vallès. Mais qu'on ne lui confisque pas son nom.

Françoise Giroud.

(1) J'emprunte ces citations à l'excellent ouvrage de M. Aimé Dupuy : « La Guerre, la Commune et la Presse ».

→

que, n'est-ce pas, qu'un référendum, dont on devrait également user pour tous les grands problèmes d'actualité ?

André BERTHET
Président
« La Vie des Métiers ».

La comédie de Ménandre

Je viens de lire dans « L'Express » l'article de Jean Bollack sur la comédie de Ménandre récemment découverte. L'auteur souligne excellemment l'importance de cette trouvaille, qui nous reporte à la source même de notre théâtre classique. La France est bien le pays où une représentation de cette œuvre aurait le plus de signification. Puis-je vous demander de bien vouloir signaler à vos lecteurs que je viens d'achever une traduction nouvelle de la pièce, traduction que je compte publier bientôt.

Jean MARTIN
professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble.

L'habileté fiscale

Il paraît que, pour le salut du pays et l'équilibre du budget, il fallait supprimer la retraite du combattant et refuser toute augmentation de salaire. Cela n'empêche pas le gouvernement de proposer maintenant un allégement de l'impôt sur le revenu et des droits de succession.

La France est déjà dotée d'un des régimes fiscaux les plus rétrogrades qui se puisse concevoir. La part de l'impôt direct dans l'ensemble des ressources fiscales est particulièrement faible si l'on tient compte surtout du fait que l'impôt sur les bénéfices des sociétés ne saurait être inclus dans cette catégorie. Il constitue un élément du prix de revient au même titre que les charges sociales et il est supporté en définitive par le consommateur tout comme la taxe sur le chiffre d'affaires. Les seuls impôts qui, en réalité, sont supportés par le contribuable qui les paie sont l'impôt sur le revenu des particuliers et les droits de succession. Et ce sont justement ceux que le gouvernement a choisis pour faire l'objet d'un dégrèvement.

On nous dit pour justifier cette étrange initiative que les salariés, ne pouvant rien dissimuler de leurs encaissements, méritent un traitement de faveur. L'habileté est d'englober, sous ce vocable, tous ceux qui reçoivent des émoluments fixes, c'est-à-dire aussi les dirigeants des entreprises. Or, ces derniers sont, au contraire, à cet égard, des privilégiés, puisqu'une partie appréciable de leur train de vie est acquittée par frais généraux.

On nous dit également, pour invoquer la nécessité de réduire les droits de succession, que l'administration est impuissante à réprimer la fraude et qu'il est expédient d'alléger la charge de ceux qui n'y peuvent échapper. Mais c'est que l'Administration se garde bien de proposer les mesures efficaces afin de pouvoir justifier ces propositions scandaleuses...

J. ARIAS
Buenos Aires.

Un symbole

Un de vos lecteurs a raison de citer le film japonais « Hiroshima » comme symbole de ces films que le public n'a pas le droit de voir. Pourtant cette lettre me paraît appeler deux correctifs :

1) Sans le savoir, les Français connaissent un fragment de « Hiroshima », intégré par Alain Resnais dans « Hiroshima, mon amour ». Il s'agit des scènes les plus véhémentes du « film dans le film ».

2) C'est une grande chose que cette œuvre virulente ait été présentée aux Etats-Unis, dès 1956, avec une hardiesse qui n'est pas le fait des distributeurs européens.

A. F.
Paris.

Enquête à Marseille

Entièrement d'accord avec Michel Bosquet et les syndicats pour affirmer que la guerre d'Algérie est la cause première du clivage actuel de la France et du blocage du niveau de vie des classes laborieuses.

Mais votre rôle et notre rôle est de dénoncer la deuxième cause qui est aussi une plaie hideuse : notre système actuel de distribution. Pourquoi, après un début objectif sur l'expérience Leclerc, n'avez-vous pas poussé plus loin votre analyse et votre information ? De très nombreux ingénieurs et quelques conseils en organisation commencent à trouver anormal et même « amoral » de « limer » des centièmes sur les temps main-d'œuvre, afin d'abaisser les prix de revient industriels, pour rendre les produits compétitifs et abordables à un plus grand nombre, si, simultanément, on octroie des augmentations de marges distribution commerciale allant de 10 à 60 %. Une enquête très sérieuse effectuée à Marseille concernant les marges des détaillants sur des articles rigoureusement les mêmes, achetés le même jour, a révélé des écarts de + 20 à + 30 % au détriment des quartiers ouvriers. Quel beau terrain pour une action commune de la gauche !

M. B.
Conseil en organisation.
Marseille

Un semblant de bonheur

Sydney G. Cooper, en insérant dans son article ce passage de Walter Lippmann : « La faiblesse la plus grave de notre société, c'est que nous ne sommes unis dans la poursuite d'aucun objectif fondamental... » a mis le doigt sur un point essentiel.

Cette déception devant le manque d'énergie de notre société vient de ce que l'on se trompe en voulant faire de la politique avec des idées. La vraie politique se fait avec des hommes, en étroite communion avec eux. Et que demander à des hommes qui mangent à leur faim, possèdent un foyer plus ou moins bien aménagé, mais presque toujours décent ? Ne plus avoir faim, ne plus avoir froid, pouvoir se distraire, c'est un but atteint, un semblant de bonheur, un bonheur qui suffit bien à l'homme.

Eric MANDICOURT
Kremlin-Bicêtre.

Une lettre du Comité Maurice-Audin

Ce n'est pas sans surprise que nous avons lu dans « L'Express » du 10 septembre le passage du « Bloc-Notes » où François Mauriac accuse ceux qui combattent aujourd'hui la torture de manœuvres contre la personne du président de la République. Le Comité Audin a mené campagne modestement, mais inlassablement, depuis la disparition de Maurice Audin. Il n'est pas un de ses membres qui ne se sente visé à titre personnel par le texte de F. Mauriac.

Nous continuons en effet à dénoncer cette gangrène : c'est qu'elle n'a pas cessé avec le 13 mai de pourrir notre pays. D'Algérie, nous l'avons vue gagner la France. Si l'on en croit les discours américains de M. Malraux, elle aurait disparu pendant quatre mois ; ce qui suppose qu'elle sévit à nouveau. Est-ce même si sûr qu'elle ait disparu pendant quatre mois ? Les témoignages et les faits pour cette période semblent moins affirmatifs que M. Malraux.

Nous savons que les guerres, surtout les guerres coloniales, nourrissent la pratique de la torture et que la « pacification » porte atteinte quotidiennement aux droits fondamentaux de l'homme. Mais nous constatons que des Français qui n'ont pas le même point de vue sur la solution du problème algérien sont néanmoins opposés également au système des tortures : le Comité Audin, qui souhaite évidemment le rétablissement de la paix en Algérie, ne peut pourtant préconiser telle ou telle solution, soutenir ou critiquer telle ou telle politique. Et de fait, malgré cette assimilation toute nouvelle que fait Mauriac entre l'action contre les tortures et l'action contre le général de Gaulle, le Comité Audin s'est abstenu de toute position « politique » ; il s'en tient au choix : accepter ou ne pas accepter les tortures, la guerre ou la paix.

Nous savons ce qu'en pensent les ministres dont parle Mauriac et qui ont subi dans leur chair les horreurs concentrationnaires. Nous nous souvenons de la condamnation énergique que l'un d'eux porta au cours d'une conférence de presse, contre la torture. Mais nous savons moins bien l'efficacité de ses déclarations.

Est-ce à dire que les pouvoirs publics sont impuissants ? Nous le pensons si peu que, dans la déclaration que nous avons faite avec la Ligue des Droits de l'Homme et le Centre du Landy, le 14 juillet 1959, nous énumérions les mesures précises, et si limitées, si faciles en un sens, susceptibles de garantir contre les tortures en France même. Mais les faits nous prouvent que seul un mouvement d'opinion peut amener le Pouvoir à prendre de telles mesures, et les eût-il prises, à les appliquer. Vous avez pu annoncer dans un récent numéro que l'instruction de l'affaire Audin continuait : mais si nous n'avions pas compté sur l'opinion pour cette affaire, le nom d'Audin serait confondu avec ceux du Cahier Vert. Au reste, le problème des tortures concerne le « moral de la nation » ; il ne peut être traité que par l'appel à la conscience nationale, et pas seulement gouvernementale, que l'on fasse ou non crédit au général de Gaulle.

Voilà pourquoi, sans « politique », nous continuons et accentuons notre action. Nous refusons le dilemme de Mauriac : ne rien faire, ou faire de la politique. Nous pensons tous ensemble soustraire à toute partialité, à toute contestation partisane le problème des droits de l'homme. Pour nous, au-delà des amis et des ennemis du général de Gaulle, il y a les tortionnaires et leurs adversaires, pas seulement en France, pas seulement en Algérie, dans quelque pays que ce soit. C'est un choix si clair que nous ne pouvons comprendre les efforts faits pour l'obscurcir.

COMITÉ MAURICE-AUDIN

Carnet

Nous apprenons avec plaisir le mariage de Jean Ferniot, chef du service politique de « France-soir », et de Christiane Servan-Schreiber qui a été célébré le 27 septembre à Veulettes-sur-Mer, dans la plus stricte intimité.

GANTS — TETINES
"OLLA"
marque mondiale sans rivale.
TOUTES PHARMACIES

DIVERS

ECRIVEZ POUR LE CINEMA, LA RADIO, LA TELEVISION, LES JOURNAUX. Réalisez : films et enregistrements. Notice EX 50 francs. AGENCE LITTERAIRE DU CINEMA, 6, rue Favart, Paris-2e

ENSEIGNEMENT (Offres)

Dem. LICENCIE ayant déjà enseigné pour élève 5e, répét. à dom. Neuilly, latin ; math. 2 fois par semaine, mardi et sam. Tél. entre 9 et 11 h. MAI. 86-27

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

PROPRIÉTÉS

Près VERNEUIL-SUR-AVRE - TRES JOLIE PROPRIETE 2 ha LIBRE - Beau pavillon normand 6 p. tout confort. Autre pavillon 4 p. TT. conf., inst. luxueuse. Impecc., Maison de gardiens. Garage, dép. Marius LEROUX, 9, pl. Cathédrale, ROUEN

LOCATIONS (Demande)

Professeur femme, célibataire, cherche à Paris 14e, 15e ou 13e CHAMBRE CUISINE meublées confort, du 15 octobre à juillet prochain. Ecrire KINDEL, 14, cité Amphithéâtre - LIMOGES

CONSTRUCTIONS NEUVES

CHOISY - LE - ROI
59, AVENUE ALFORTVILLE
Appart. 4 p., 65 m2, b. stand., gd balc., loggia, séchoir, asc., vide-ord., parc à jeux, boxes et parking. C. F. + prime 1.000. Livraison OCT., NOVEMBRE, DEC. Programme identique de 140 appart. livrés visibles sur place, 9 m. gare Orsay. Renseignements et vente 14 - 19 h. LAMARO PHILIPPE S. A., 5, rue Renaissance, Paris-8e. BAL. 06-82

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue dse Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

L'INTÉRÊT DE LA FRANCE : NÉGOCIER

par GASTON DEFFERRE

L'article du leader socialiste Gaston Defferre, que nous publions ici, traduit en termes très nets le sentiment d'un grand nombre de Français, qu'ils aient voté « oui » ou « non » au Référendum. A partir de cette semaine il apparaît, ainsi, qu'un reclassement s'annonce. D'un côté ceux qui refusent toute négociation avec les nationalistes algériens, et qui acceptent donc — ou souhaitent — les conséquences politiques ultimes de ce refus. De l'autre ceux qui estiment que la paix en Algérie, par la négociation, est le préalable indispensable à toute politique française cohérente.

J.-J. S.-S.

UNE constatation s'impose après la réponse du gouvernement provisoire de la République algérienne (G.P.R.A.) : l'organisation politico-militaire présidée par Ferhat Abbas est devenue, qu'on le veuille ou non, l'interlocuteur du Président de la République française.

Pendant douze jours, l'opinion publique a attendu la décision des Algériens... Même les plus farouches partisans de l'Algérie française, même la radio et la télévision, ont titré : « Réponse du F.L.N. à de Gaulle ».

Lundi soir tout le monde savait que si le G.P.R.A. répondait par une fin de non-recevoir pure et simple, comme en octobre 1958, la guerre continuerait. Mais que s'il acceptait de s'engager dans la voie tracée par le général de Gaulle, la guerre pourrait prendre fin.

Quel que soit le contenu de la réponse du G.P.R.A. — et qui croyait que ce serait un oui pur et simple, sans aucune condition, sans aucune contre-proposition ? — quelle que soit l'opinion que l'on en ait, un fait est établi : la seule formation politique qualifiée, pour fournir une réponse qui permette d'arrêter la guerre, est le G.P.R.A.

Ce fait est déterminant pour tous ceux qui tentent d'y voir clair et de trouver une issue au drame algérien.

Refuser aujourd'hui d'engager des « pourparlers » (c'est le terme de la déclaration de Ferhat Abbas, qui a pris soin de ne pas employer le mot « négociation ») sous prétexte que nous ne voulons pas reconnaître le G.P.R.A., ou parce que le contenu de sa réponse ne nous conviendrait pas, reviendrait à fermer la porte à toute possibilité de paix avant de longues années.

Notre devoir est donc de dominer les passions pour ne penser qu'au but à atteindre : le rétablissement de la paix, le maintien de nos concitoyens en Algérie dans de bonnes conditions et la sauvegarde de solides et durables relations entre la France et l'Algérie.

Si la guerre dure...

Si nous refusons de négocier avec le G.P.R.A., la guerre continuera et tôt ou tard — cela est inéluctable et évident après la déclaration du général de Gaulle du 16 septembre — les Algériens seront appelés à choisir leur sort et ils choisiront l'indépendance. Car il suffira qu'un seul candidat réclame l'indépendance de l'Algérie pour que tous les autres s'alignent sur lui, entraînés par le courant nationaliste qui se déchaînera même si cela ne correspond pas à l'intérêt bien compris des Algériens.

Le général de Gaulle a eu le courage, que n'avaient pas eu ses prédécesseurs, de reconnaître que c'était une éventualité qui pouvait se produire.

A quoi bon, alors, avoir fait tuer des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants, avoir engagé dans cette guerre des milliers de milliards pour qu'un jour — après tout ce sang versé, tout cet argent dépensé dont nous avons si besoin dans la métropole pour construire des logements, des écoles, des hôpitaux, des routes — l'Algérie soit coupée de la France, nos concitoyens chassés, notre sécurité compromise au sud de la Méditerranée.

L'indépendance serait conquise dans les pires conditions. Elle nous serait arrachée. Et le futur Etat algérien, au lieu d'être un associé comme sont ceux du Commonwealth britannique par rapport à l'Angleterre, serait hostile à la France.

Une fois de plus, les Français se sentiraient, à juste titre, perdants sur le plan moral et sur le plan matériel.

Mais si, d'autre part, les élections étaient truquées, l'insurrection renaîtrait de ses cendres, la guerre se rallumerait et nous nous déconsidérerions sur le plan international.

Ainsi, l'espoir qu'une consultation libre permettrait d'éviter la sécession est, on le voit, illusoire, en toute hypothèse, si la guerre dure.

(Charpentier.)
M. GASTON DEFFERRE, MAIRE DE MARSEILLE.
« Un fait nouveau et déterminant ».

Si, au contraire, nous acceptons d'engager des pourparlers avec le F.L.N., tout peut être sauvé.

Si l'on parle...

Certes, il faudra, dans l'immédiat, faire face aux ultras, dominer l'émotion de la masse des Français sincères qui ont été subjugués par une propagande mensongère, leur expliquer la situation et, s'il n'est pas possible de faire autrement, leur déplaire momentanément pour assurer l'avenir.

Le général de Gaulle — je l'ai dit et écrit souvent et c'est ce qui explique la raison de mon « oui » au référendum — est plus que tout autre capable de dominer les événements, de voir grand et loin. Seul il dispose de l'autorité nécessaire pour faire accepter à l'opinion française et à l'Armée des solutions d'avenir.

Or, maintenant, après la réponse du F.L.N., une chance est offerte que nous ne devons pas laisser échapper.

Le G.P.R.A. est devenu « l'interlocuteur valable » : le fait est là. Mais si le gouvernement français n'accepte pas de discuter avec lui, ce fait politique est dépourvu de la sanction pratique qui, seule, peut lui donner son sens. Il dépend donc du gouvernement français que cette mutation s'accomplisse.

Le G.P.R.A. qui est conscient du rôle qu'il joue, s'en rend parfaitement compte. Il sait que son action ne peut pas aboutir tant que le gouvernement français l'ignore, refuse de parler avec lui.

C'est sans doute pourquoi il a souligné : d'une part, qu'il ne se considérait comme le représentant du peuple algérien que *« jusqu'à ce que celui-ci se soit librement prononcé »* et, d'autre part, que les oppositions qui existent entre la déclaration du général de Gaulle et celle de Ferhat Abbas sont *« autant de problèmes qui appellent la discussion »*.

Nous disposons donc d'un puissant moyen de pression sur le G.P.R.A. : notre devoir est de l'utiliser dans l'intérêt de la France, des Français de la métropole et de ceux d'Algérie.

Il faut traiter avec le G.P.R.A. et lui dire :

« Nous acceptons de négocier. C'est une décision capitale pour vous, sinon vous resterez une organisation politico-militaire exilée, soumise à tous les aléas de la guerre.

« En contrepartie, nous exigeons de vous certains engagements assortis de sanctions s'ils n'étaient pas tenus.

« Nous allons ensemble constituer un gouvernement des Algériens par les Algériens en union étroite avec la France.

« Non seulement nous acceptons que les plus représentatifs d'entre vous, les plus durs, en fassent partie, mais nous l'exigeons pour qu'une fois l'accord obtenu et le gouvernement constitué, il n'y ait plus de votre part, ou de la part de vos amis combattants du F.L.N., ni opposition, ni surenchères, quelles qu'elles soient.

« L'accord que nous allons négocier et auquel nous aboutirons sera valable pour une très longue durée. Vous vous engagerez à tout faire pour qu'il soit ratifié par le peuple algérien qui sera consulté ; à faire campagne à fond pour que la signature que vous avez échangée avec la France soit honorée, approuvée par le peuple algérien.

« Si vous tenez vos engagements, une ère de prospérité s'ouvrira pour nos deux peuples.

« Si vous ne les tenez pas, nous reprendrons les hostilités contre vous avec d'autant plus de violence que vous n'aurez aucune excuse de sacrifier les chances que nous vous offrons. »

Cette négociation, cet accord, permettrait d'arrêter la guerre et d'assurer l'avenir.

Toutes les autres solutions, ou perpétuent la guerre tout en compromettant l'avenir, ou comportent de graves risques pour la France.

Choisir entre le présent et l'avenir

Dans le monde de 1959, il existe un courant presque irrésistible qui porte les peuples colonisés vers l'indépendance, si de très sérieuses précautions ne sont pas prises pour l'éviter, si des accords précis ne sont pas *négociés*. L'exemple du Mali, en Afrique noire, vient de le démontrer une fois de plus.

La solution qui consiste à définir un accord avec les chefs du nationalisme algérien pour un délai de longue durée, peut encore permettre d'éviter le risque de sécession qui apparaît partout en Afrique.

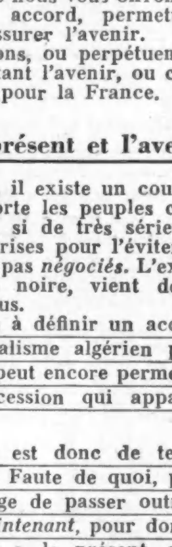
L'intérêt de la France est donc de tenter d'aboutir à cette solution. Faute de quoi, pour ne pas avoir eu le courage de passer outre à l'opposition des ultras *maintenant*, pour donner l'impression de « sauver » le présent, nous aurons la certitude de tout compromettre pour l'avenir.

C'est d'ailleurs peut-être ce que souhaitent les hommes pour qui le but à atteindre est moins de conserver l'Algérie que de profiter des circonstances pour instaurer, en France, un régime qui nous priverait de nos libertés à la faveur des graves remous que susciterait la sécession de l'Algérie. Comme en 1940, certains d'entre eux pensent sans doute : « Périsse la France, pourvu que la République soit abolie et que nous nous emparions du pouvoir. »

G. D.

LA GRANDE SÉVERINE

Après le spectacle venez souper et danser dans les caves romanes de la Grande Séverine, le plus beau night-club de la Rive Gauche. Le Restaurant est ouvert jour et nuit.



7, RUE SAINT-SÉVERIN
(près de l'Eglise)
DANTON 15-54

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA REPONSE DU F. L. N. VUE DE PARIS...

● Dès qu'elle a été connue à Paris dans les milieux officiels, la réponse du G. P. R. A. à la déclaration du général de Gaulle sur l'Algérie a provoqué une série de réflexes conditionnés : « La porte est fermée... Il n'est pas question que nous répondions... Il n'y a rien à ajouter à la déclaration du président de la République... etc., etc. ».

Dès mardi soir, cependant, même les membres de l'entourage du président de la République qui avaient paru les plus fermés et les plus nets la veille encore amorçaient, avec prudence, une évolution sensible : « Nous ne laisserons pas l'initiative au F. L. N... Il y a bien des manières de répondre... A y regarder de près, bien sûr, il y a quelques concessions... Il faut voir comment tout cela se développe, etc., etc. ».

Cette seconde réaction a été rapprochée par les observateurs politiques sérieux de la manière dont, sur ordre de Paris, la réponse du F. L. N. avait été présentée par Radio-Alger (France V) : les passages lus par le speaker avaient été choisis parmi les plus constructifs et le commentaire qui suivit fut de loin plus favorable que ceux diffusés sur les autres chaînes de la R. T. F. Conclusion quasi générale : entre le lundi et le mardi, les « commentateurs » de l'Elysée — comme ceux de France V — avaient reçu certains éclaircissements sur ce qu'on pensait « en haut lieu ».

...VUE DE WASHINGTON...

● Les dirigeants du Département d'Etat américain, après avoir lu la réponse du F. L. N., ne se sont pas départis de l'attitude officielle qu'ils ont décidé d'observer jusqu'au débat de l'O. N. U. : la déclaration du général de Gaulle est un immense pas en avant dont les Etats-Unis se félicitent. Elle devra obligatoirement servir de base à la motion pour laquelle la délégation américaine votera.

Cette attitude officielle a été mûrement réfléchie. C'est elle en effet qui permet à la diplomatie américaine, tout en soutenant publiquement la position du gouvernement français, de multiplier les pressions discrètes pour amener « les deux parties à prendre contact en vue d'un cessez-le-feu ».

Le calcul est le suivant : si les dirigeants américains se permettaient de prendre la moindre distance à l'égard des positions françaises, ils s'interdiraient en même temps toute possibilité d'orienter celles-ci. Ce n'est donc que dans les conversations confidentielles que les représentants du Département d'Etat déclarent : « La réponse du F. L. N. n'est pas la réponse idéale que nous aurions pu souhaiter... Mais cette réponse idéale était inconcevable pour qui connaît la situation réelle du G. P. R. A... Nous considérons que la porte est plus largement ouverte qu'elle ne l'a jamais été pour que « des contacts s'établissent entre les deux parties en vue d'un cessez-le-feu ». (C'est là la formule-clé que la délégation américaine espère inclure dans une motion reprenant les grandes lignes du plan du général de Gaulle pour obtenir rapidement la fin des combats en Algérie.)

Cette position officielle est connue du gouvernement français auquel il a été expliqué, en outre, que le gouvernement américain préférerait que ces « contacts » soient pris avant que l'O. N. U. ouvre son débat sur la question algérienne. Ces explications ont, d'ailleurs, provoqué une violente réaction de M. Debré qui a convoqué M. Houghton, l'ambassadeur des Etats-Unis, pour lui demander « des éclaircissements » sur un commentaire oral du secrétaire d'Etat M. Herter, qu'il jugeait « équivoque ».

...VUE DE RABAT...

● Le gouvernement marocain connaissait depuis plusieurs jours déjà les grandes lignes de la réponse du G. P. R. A. Sachant que les chefs du F. L. N. auraient à tenir compte, dans leur réponse, d'une série de considérations qui les empêchaient de lui donner la concision qu'aurait souhaitée le gouvernement marocain, il avait été décidé à Rabat de retarder la conférence maghrébine que le président Bourguiba souhaitait réunir le plus rapidement possible pour faire endosser par l'ensemble de l'Afrique du Nord la réponse du F. L. N.

Il s'agissait en effet, dans l'esprit de Mohammed V — soutenu en l'occurrence par la presque totalité des dirigeants politiques du pays — de n'intervenir qu'après la réponse du G. P. R. A. pour chercher à aplanir les difficultés qui pourraient encore exister, et à rapprocher les points de vue du gouvernement français et du F. L. N.

Le roi du Maroc a déjà fait connaître au général de Gaulle qu'il était prêt à le rencontrer dès que celui-ci jugerait cette rencontre « utile ».

...ET VUE DE L'O. N. U.

● L'échange de déclarations entre le gouvernement français et le G. P. R. A. a réuni aux Nations Unies les éléments du plus passionnant « suspense » diplomatique qu'elles aient jamais connu. Notre envoyé spécial à New York nous câble :

« Toutes les délégations à l'O. N. U. connaissent dans ses plus subtils détails le jeu diplomatique qui se joue actuellement autour de l'affaire algérienne. Presque toutes considèrent que la paix est aujourd'hui plus accessible en Algérie qu'elle ne l'a été depuis cinq ans. L'impact considérable qu'avait eu la déclaration du général de Gaulle sur l'ensemble des délégations a été sensiblement atténué par la réponse du F. L. N. »

« Avant cette réponse, la France était donnée gagnante dans le débat, à 8 contre 1. Aujourd'hui, le G. P. R. A. a presque rattrapé le terrain perdu. La course se jouera dans la ligne droite », a déclaré le représentant d'une délégation sud-américaine, qui avait voté l'année dernière en faveur de la France.

« Tout le monde convient que, d'ici la fin du mois de novembre, le débat ne pouvant pas s'ouvrir avant cette date, l'un ou l'autre camp doit faire de nouveaux progrès dans la voie du libéralisme, soit pour qu'une prise de contact direct s'effectue, soit pour s'assurer un avantage définitif. Fait significatif : on peut constater pour la première fois qu'à l'exclusion de certains membres de la délégation égyptienne, tous les délégués souhaitent qu'un règlement pacifique intervienne avant que les Nations Unies n'ouvrent le débat algérien. »

11 DECEMBRE : LE MALI SERA-T-IL INDEPENDANT ?

● Un communiqué a été publié à l'issue de la réunion du Comité Directeur du P.F.A. (parti gouvernemental du Mali), qui s'est tenue à huis clos le 23 et le 24 septembre, sous la présidence de MM. Léopold Sedar Senghor, président de l'Assemblée fédérale du Mali, et Modibo Keita, chef du gouvernement du Mali.

Ce communiqué prévoit que l'accès du Mali à l'indépendance se fera dans le cadre de l'article 78 de la Constitution.

L'article 78 (titre XII) est ainsi rédigé :

« Le domaine de la compétence de la Communauté comprend la politique étrangère, la défense, la monnaie, la politique économique et financière commune, ainsi que la politique des matières premières stratégiques. Il comprend, en outre, sauf accord particulier, le contrôle de la justice, l'enseignement supérieur, l'organisation générale des transports extérieurs et communs et les télécommunications.

« Des accords particuliers peuvent créer d'autres compétences communes ou régler tout transfert de compétence de la Communauté à l'un de ses membres. »

Cette indépendance serait donc de fait, le Mali restant membre de la Communauté (association de type confédéral). Un véritable changement de statut ne serait envisagé que si les négociations avec la France échouaient. Alors, le Mali aurait recours au référendum prévu par l'article 86 de la Constitution. On ignore encore quelles seraient les compétences transférées (certainement diplomatie et politique économique et financière commune). Une commission de travail est créée pour étudier la nature et l'étendue des accords bilatéraux.

La décision finale sera prise par le prochain conseil exécutif de la Communauté qui doit avoir lieu au Mali (à Saint-Louis-du-Sénégal, le 11 décembre) sous la présidence du général de Gaulle.

CHATEAU-CHINON : REGROUPEMENT DE LA GAUCHE

● M. François Mitterrand, sénateur de la Nièvre, a reçu dimanche à Château-Chinon, dont il est le maire, les leaders des principales formations de la gauche non communiste. C'était la première fois depuis le 13 mai que les responsables nationaux de ces mouvements organisaient ensemble une réunion publique.

Plus de deux mille personnes étaient présentes. Ont pris la parole notamment : MM. Mendès France et Depreux (P. S. A.), Claude Bourdet (U. G. S.), Le Brun (C.G.T.), Moizelle (C.F.T.C.), etc.

Cette réunion prenait son importance du fait que le processus de réunification de la gauche non communiste s'est trouvé engagé la semaine dernière par l'adhésion au P. S. A. de M. Pierre Mendès France et de ses amis politiques, adhésion qui doit être suivie à bref délai de la fusion entre l'U. G. S. et le P. S. A.

En concluant la réunion, M. François Mitterrand a déclaré : « Nous sommes tous ici responsables nationaux de formations politiques diverses. Mais nous n'avons pas l'orgueil de notre chapelle. Notre but est commun : recréer les conditions d'établissement de la démocratie. »

LE « CARREFOUR NATIONAL » DES OFFICIERS DE RESERVE

● Samedi, dimanche et lundi, 700 officiers de réserve de moins de 40 ans, venus des dix régions militaires, munis d'ordre de mission, et bénéficiant de l'aide matérielle de l'armée, ont participé, au Palais de Chaillot, à un « carrefour national », organisé officiellement par l'U.N.O.R. (Union Nationale des Officiers de Réserve).

Dix « carrefours régionaux » réunissant un millier d'officiers avaient préparé cette rencontre.

La première journée a été consacrée à l'O.T.A.N. M. P.-H. Spaak a inauguré les travaux en déclarant notamment : « La notion de victoire militaire doit être rayée de notre esprit. Le pacifisme est une absurdité politique... la guerre froide cesse, mais la menace demeure... Les peuples risquent d'avoir tendance à se prélasser... »

C'est le rapport du Commissaire national, le lieutenant J.-A. Chatelain — ami de M. G. Sauge, leader du « Catholicisme national » — qui a servi de base au débat du « carrefour » :

« Le temps de l'indifférence est révolu. Le monde est en ébullition. Le « camp de l'Est » s'est fixé pour objectif l'asservissement de tous ceux qui peuvent encore, à ce jour, vivre et penser librement. Les mots de paix et de guerre perdent leur sens traditionnel... Il s'agit non plus de se rendre maître d'un terrain, mais de transférer une population donnée d'un univers politique dans un autre... Il suffit d'observer ce qui se passe depuis des années autour de nous et de se demander si certains de ceux pour qui la France a toujours tort sont encore de la France ? Car on peut vivre en territoire français et penser de moins en moins comme la France... Cette activité de sape est souvent l'œuvre de « marginaux » et spécialement de ces « progressistes » chrétiens ou athées qui vous disent d'un air navré que « la victoire du communisme est inévitable parce qu'elle est dans le sens de l'Histoire », comme ils écrivent que l'éviction de la France de sa province algérienne ne peut être évitée « parce qu'à notre époque, on ne peut plus aller à contre-courant ». Croire au succès inévitable de ses adversaires, c'est évidemment se retirer toute raison valable de les combattre. De là à leur faciliter la tâche, il n'y a qu'un pas à franchir pour qui se veut dans le mouvement. Citons enfin, au chapitre des méthodes d'anesthésie de la volonté de défense, l'effarant slogan de la coexistence pacifique dont certaines propagandes nous rebattent chaque jour les oreilles. »

Le lieutenant Chatelain fixe ainsi les études de l'U.N.O.R. : « revenir périodiquement aux sources, spécialement à cette armée que nous estimons être le corps social le plus sain de la communauté nationale.

« 120.000 officiers de réserve ne sont-ils pas tout désignés pour éclairer leurs concitoyens, rappeler ce qui est oublié, expliquer ce qui est mal compris, détruire aussi les contre-vérités dont la subversion nous submerge, isoler de la masse comme des groupes de la communauté l'appareil d'encadrement subversif ? Donc présence dans les organisations de tous genres selon nos activités naturelles : syndicats, professions, culture, jeunesse, sports, conseils municipaux... Chacun des groupes doit prendre en main sa propre autodéfense.

« Dès lors on voit bien comment l'officier de réserve peut agir. Le groupe naturel constitue notre corporation, lui fournit une information sur la subversion ; l'officier de défense nationale ainsi préparé à sa tâche retourne à ses autres groupes naturels, ceux de sa vie civile normale, pour les aider à se mettre en état de défense. »

LES ÉLITES DANS L'ANGOISSE

— Pas besoin de sortir de l'École supérieure de Paix pour comprendre que le déclenchement d'une paix mondiale ne tarderait pas à rallumer la paix coloniale et nous précipiterait définitivement dans une paix à outrance !

Les résolutions finales portent sur trois points :

— 1. La doctrine : réalité de la civilisation et de la patrie ; réalité de l'identité de l'armée et de la nation (dix voix contre) ;

— 2. Lutte contre la subversion : sanctionner sans faiblesse toute personne coupable de menées antinationales sur le plan de l'information de la jeunesse. Chaque officier de réserve doit être l'officier S.A.S. des villages et des villes de France. Pas d'avancement pour les O.R. dont les garanties civiles et morales ne sont pas suffisantes. Sanction contre tout officier coupable de menées antinationales (trente voix contre) ;

— 3. L'Algérie : « Parmi les missions permanentes de défense nationale, la plus impérative concerne la sauvegarde de l'Algérie française où l'intégrité même du territoire national est en cause, les départements algériens étant part intégrante de la France, et l'armée ayant fait le serment qu'ils le resteraient. »

La seule référence au général de Gaulle consistait en deux citations, l'une affichée au mur : « Une colossale entreprise agit partout contre l'Occident tandis que l'Occident néglige de se soutenir lui-même. » L'autre, tronquée, extraite de la déclaration sur l'Algérie : « Un groupe de meneurs ambitieux résolus à établir par la force et par la terreur leur dictature totalitaire. »

Premières Notes D'automne Chez
HOLMES
une collection unique vous attend
AUTO-COAT
PARDESSUS
IMPERMÉABLES
CUIR ET DAIM
COSTUMES ET ENSEMBLES SPORT
"EXCLUSIFS"
22, Avenue Victor Hugo, Paris 8e - PAS. 57-03

TUNIS

Un leader algérien explique...

● *Après la réponse officielle du G.P.R.A. lue par Fehrat Abbas lundi soir à Tunis, un leader algérien a commenté cette réponse pour Jean Daniel. C'est une explication essentielle pour comprendre la position du F.L.N. Voici le câble de Jean Daniel :*

TROIS MEMBRES DU G.P.R.A. A TUNIS (1).
« Il est très facile de trouver un moyen ».

(Y. Debraine.)

CE leader algérien, que je finis par voir, lundi soir, très tard, bien après la conférence de presse, a scrupule à me parler. Il se défend d'ajouter quoi que ce soit à la déclaration du G.P.R.A. Ce n'est plus, selon lui, au F.L.N. de parler. C'est aux Français. La balle est renvoyée : à vous de jouer. La réaction des milieux algériens de Tunis est d'ailleurs la même : *« En somme, c'est une négociation par la radio »*, commente un jeune homme. Mais je harcèle le leader. Je tiens à savoir pourquoi la déclaration est faite au nom du G.P.R.A. et avec cette insistance. Je veux savoir la raison de la seule chose qui, aux yeux de nombreux observateurs ici, risque de retarder un contact. Il accepte, comme malgré lui et aussi parce que — cela lui semble évident — la déclaration contient l'explication.

« Que sommes-nous aujourd'hui ? Un gouvernement provisoire de la République algérienne, reconnu par dix-sept Etats, c'est bien cela, n'est-ce pas ? Le général de Gaulle, sans s'adresser un seul moment à nous, propose aux Algériens, et au monde, une nouvelle politique algérienne. Nous disons en substance que nous sommes d'accord avec le principe fondamental de cette politique — qui est en fait la nôtre — mais pour les Algériens et pour le monde entier nous marquons nos points de désaccord. Mais, « nous », qu'est-ce que cela veut dire ? Encore une fois qui sommes-nous, pour le moment ? Simplement le G.P.R.A. »

Un faux obstacle

Question. — Le général de Gaulle s'est bien adressé à vous, en vérité, mais en tant qu'individus, ou même davantage, en tant que « chefs de l'organisation politique du soulèvement ». Il vous a invités à venir discuter avec lui des « débats, institutions et scrutin qui précéderont le référendum »...

RÉPONSE. — *Si je comprends bien, il y aurait, du point de vue français, une différence essentielle entre « organisation politique du soulèvement » et « gouvernement provisoire ». C'est étrange. Qu'est-ce que fait notre gouvernement ? La déclaration le précise, il « dirige et contrôle la résistance du peuple algérien et la lutte libératrice de l'A.L.N. ». Qu'est-ce qu'il est ? La même déclaration le dit « dépositaire et garant des intérêts du peuple algérien jusqu'à ce que celui-ci se soit librement prononcé ». Il suffit de lire. Le gouvernement algérien ne se reconnaît plus qu'une mission militaire dans un objectif politique, il ne reconnaît qu'une souveraineté, celle du peuple algérien, il décide clairement de disparaître dès le référendum. L'acceptation de l'autodétermination implique nécessairement la disparition des attributs principaux ou des prétentions à la souveraineté du gouvernement. Mais celui-ci demeure comme force intérieure et internationale chargée d'obtenir les garanties indispensables de l'application de l'autodétermination.*

Question. — Ce que l'on peut craindre, c'est un cercle vicieux : vous maintenez le G.P.R.A. pour obtenir des garanties et le général de Gaulle peut ne vouloir vous donner de garanties que si vous ne parlez pas en tant que G.P.R.A....

RÉPONSE. — *C'est un cercle qui n'est vicieux que dans la mesure où on le veut. Il est très facile de trouver un moyen pour que nous puissions être informés des garanties offertes et pour que soit examiné le moyen de concilier le maintien du G.P.R.A. jusqu'au référendum avec d'autres nécessités. Cela n'est pas un vrai obstacle. Si l'on se sert de cet obstacle, c'est que la situation n'est pas encore mûre. En effet, sur le fond à partir du moment où tout le monde est d'accord sur l'autodétermination, c'est-à-dire sur le principe de la souveraineté du peuple algérien, il n'y a que deux solutions : ou bien l'internationalisation, c'est-à-dire la prise en charge par l'O.N.U. du référendum en Algérie, ou bien l'entente entre les deux souverainetés de fait dont dépend la paix, c'est-à-dire la France et le G.P.R.A. — ces deux souverainetés de fait s'en remettant ainsi au peuple algérien, pour qu'il choisisse une souveraineté de droit. En affirmant cela, je n'ajoute rien à la déclaration très claire du G.P.R.A. Nous sommes prêts à des pourparlers, lesquels n'ont aucunement pour objet l'avenir politique de l'Algérie, mais les conditions du référendum.*

Quelle dictature ?

Question. — Mais tant que vous vous appelez le gouvernement provisoire, cela veut dire qu'il n'est discuté qu'avec vous de ces conditions et c'est ce que le général de Gaulle paraît vouloir éviter pour ne pas donner à la consultation le caractère d'un affrontement entre la France et les Algériens.

RÉPONSE. — *Ecoutez, les choses sont maintenant très simples, après la déclaration, plusieurs accusations tombent. On ne peut plus dire, comme paraissait le craindre le général de Gaulle, qu'il y a chez nous des meneurs ambitieux rêvant d'exercer leur dictature totalitaire sur l'Algérie. Il n'est pas question de dictature. Nous jouons le jeu le plus démocratique, nous acceptons la décision, quelle qu'elle soit, du peuple algérien. Seulement, comme c'est nous qui faisons la guerre, que c'est de nous que dépend la paix et que cette guerre est faite en partie parce que les promesses de la France n'ont jamais été tenues (et, en particulier, les promesses électorales!), nous exigeons un accord avec nous sur les conditions d'un arrêt des hostilités et les conditions de la réalisation de notre but de guerre, le référendum. Logiquement, tout cela devrait suffire, sinon... »*

(1) De g. à dr. : MM. Mahmoud Chérif, Lamine Debaghine et Belkacem Krim.

Une révolution

Oui, en principe, cela devrait suffire : c'est ce que pensent tous les Algériens de Tunis. Lundi soir, le divorce entre les réactions parisiennes qui nous étaient communiquées et les réactions auxquelles nous assistions sur place, était déroutant. Je crois bien que tous les journalistes, de quelque pays qu'ils soient, à quelque tendance qu'ils appartiennent, l'ont senti profondément. C'est que pour la première fois peut-être, pendant l'attente de cette déclaration, de nombreux Français de tous bords et de nombreux étrangers ont vécu près des milieux du F.L.N. A force de compter les pas, de mesurer le chemin parcouru, d'observer les progrès, on finit par oublier que l'itinéraire est encore très long.

Car les Algériens estiment avoir fait une véritable révolution et il faut dire que cela est exact. En s'adaptant, ils se sont transformés. Ils ont opéré, sous le choc de de Gaulle, cette conversion politique à laquelle chacun les conviait. Il n'y a pas si longtemps, en effet, que l'insurrection algérienne s'est dégagée de l'emprise de la philosophie politique de l'un de ses anciens chefs, Abbane Ramdane.

Selon ce dernier, il ne pouvait y avoir qu'un seul but à l'insurrection et c'était l'indépendance. Le F.L.N. n'avait pas besoin de la sanction du verdict populaire pour fixer le destin politique de l'Algérie. Il était dépositaire de la volonté d'indépendance de tout un peuple, et lui seul en tout cas, une fois l'indépendance obtenue, pouvait organiser une consultation pour élire une Assemblée souveraine. On pouvait accepter à la rigueur des étapes pour aller vers l'indépendance, à la condition qu'il n'y ait pas de doute ni d'équivoque sur l'objectif final, mais la souveraineté de droit appartenait selon lui aux dirigeants du F.L.N., continuateurs de l'Etat algérien qui existait avant 1830.

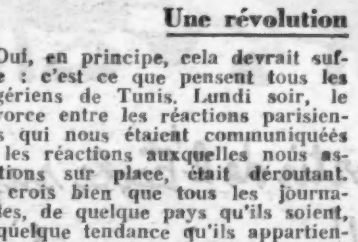
Cette doctrine, défendue avec brio et avec force, a longtemps prévalu. L'Histoire dira comment, pendant des années, elle a fixé sa ligne de conduite et ses méthodes, à chacun des leaders, des militants et des combattants du F.L.N. *« L'indépendance, c'est à Alger, rue Michelet, que nous la gagnerons »*, rêvait Abbane Ramdane. Cet homme singulier dont l'ascendant impressionnait a incarné toute une partie de l'histoire de l'insurrection algérienne.

A quoi assistons-nous aujourd'hui ? Il n'est pas question de la « reconnaissance du fait national algérien », de « l'indépendance », du « droit à l'indépendance », de « préalables », de « rencontres en terrain neutre », de « reconnaissance d'une autorité de droit du gouvernement algérien ». Le F.L.N. accepte, après cinq années de guerre, non seulement de renoncer à tout ce qui est plus haut énuméré, mais aussi à la négociation. Car il n'est plus question de négocier. Le F.L.N. fait sienne la thèse du général de Gaulle : l'avenir de l'Algérie appartient aux Algériens et il ne se décidera qu'en Algérie même. On ne peut pas, honnêtement, considérer cette évolution soit comme négligeable, soit comme une marque de faiblesse.

L'atout international

Entre la doctrine d'Abbane et l'évolution actuelle il est sans doute arrivé bien des choses en France, en Algérie et, surtout aussi, peut-être dans le monde. En Algérie, les méthodes « abbanistes » ont rejoint l'action psychologique française pour morceler, déchirer, écarteler des fractions de l'opinion musulmane, à laquelle on prétendait faire parcourir en quelques années des siècles d'évolution politique, de prise de conscience nationale. Faire la guerre et en même temps faire la révolution intérieure, faire la guerre presque uniquement pour pouvoir faire cette révolution, ce fut parfois plus que ne put en supporter le peuple algérien. Les communistes chinois, mais dans un contexte bien différent, avaient ouvert la voie : le vide devant tout ce qui n'est pas la révo-

leleu
CHEMISIER HABILLEUR
Collection Hiver 59-60
PULLS, POLOS importés d'Italie
VESTES, BLOUSONS, GILETS peau
IMPERMÉABLES ANGLAIS ET ITALIENS
MAGASINS OUVERTS DE 9 H A 19 H 30
ZONE BLEUE
PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité) et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE



Cahors
11-13, boul. St-Michel - PARIS
présente le coton traité
MINIFER - GRAND STANDING
REPASSAGE SUPERFLU - PROCÉDÉ AMBIFIX
créé par AMBASSADEUR

lution, l'accusation d'être des contre-révolutionnaires pour les dissidents, les rivaux, les hérétiques, la plus grande intransigeance étant réservée à l'égard de ceux qui sont le plus proches de la révolution. C'est l'histoire des règlements de comptes, des rivalités tribales et des purges.

Exploitant cette situation, l'armée française a fini par tirer parti de tous les excès, de tous les défauts de la révolution intérieure algérienne. La guerre psychologique, ce n'est pas la lutte contre les maquisards, c'est l'utilisation des défauts de l'adversaire pour créer une contre-révolution en son sein.

De cette situation, enchevêtrée, et qui aboutissait néanmoins à un équilibre de forces suffisant pour éviter une victoire française, le F.L.N. s'est tiré par l'action internationale et la savante utilisation des mystiques arabes, afro-asiatiques, et du chantage par nation interposée à l'égard des deux blocs. Pour continuer cette action et la faire fructifier, il lui suffisait d'entretenir une insécurité permanente en Algérie. Sur ce plan la réussite a été complète, c'est-à-dire à la mesure d'ambitions plus modestes. On pouvait demander moins d'efforts au peuple algérien que tant de malheurs avaient affaissé, et qui sentimentalement solidaire des nationalistes, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'apprêtait à garnir tous les rangs, à servir toutes les causes. C'est peut-être l'histoire de tous les peuples en révolution...

« Pas tout le même jour ! »

En tout cas les résultats sont là. Aujourd'hui, les leaders F.L.N., arrivés à ce point d'équilibre, pouvaient très bien attendre qu'une conjoncture diplomatique, ajoutée à une lassitude économique et militaire, décide de leur indépendance. Les militaires algériens sont eux aussi installés dans la guerre, se posant les mêmes problèmes pour la paix que leurs adversaires. La pente, la routine, est dans le sens de la guerre. Il faut un effort pour retourner la situation, un effort considérable : il vient d'être fait.

La déclaration du G.P.R.A. contient trois éléments essentiels. L'acceptation du principe de l'autodétermination. La définition de cette autodétermination. Enfin, l'exigence de discuter, en tant que gouvernement, et du cessez-le-feu et de l'application des conditions du référendum.

Sur le plan international, où le général de Gaulle venait de redresser spectaculairement la position française, l'essentiel de la déclaration du F.L.N. paraît difficilement attaquable. Elle est d'une habileté consommée, en ce sens qu'elle se situe sur le plan même des propositions du chef de l'Etat français dont elle accepte les thèses.

Sur le plan intérieur français, cette déclaration suscite un certain nombre de difficultés, dont chacun à Tunis est conscient, aussi bien dans les milieux algériens et tunisiens que dans les différentes chancelleries. Ces difficultés sont de deux ordres :

En premier lieu, ceux qui estiment qu'au fond le général de Gaulle souhaite un jour ou l'autre discuter avec le F.L.N. se demandent comment après avoir fait accepter le principe de l'autodétermination à l'armée et aux ultras, le président de la République française pourrait s'y prendre pour faire accepter que l'application de cette autodétermination soit l'œuvre commune du gouvernement rebelle et de la France. Un Algérien m'a déclaré que l'erreur consistait à penser que la paix était pour demain. Il valait mieux, selon lui, considérer les progrès faits de part et d'autre. « *Le général de Gaulle et nous-mêmes avons des problèmes presque identiques. Chacun séparément, nous avons fait un véritable bond en avant, nous sommes allés aussi loin que nous pouvions le faire. Il faut attendre avec confiance.* »

Les autres pensent que le général de Gaulle veut la paix mais qu'il ne veut que *sa* paix. Dans ces conditions, il ne faut penser qu'à la bataille diplomatique de l'O.N.U. et espérer un changement opéré par la contrainte internationale. Si la paix du général de Gaulle consiste, disent-ils, à charger l'armée française d'obtenir d'abord une pacification puis un référendum aboutissant à une solution selon ses vœux, alors toutes nos contre-propositions ne servent à rien et ne font qu'affaiblir notre position intérieure. De cela, les mêmes hommes croient pouvoir juger selon qu'il sera ou non donné une suite à la déclaration de lundi. Cette suite pouvant être secrète, indirectement communiquée et contenant des exigences différentes. C'est une réaction très répandue.

Il reste que les Algériens n'ont pas suivi tous les conseils de M. Bourguiba pour éprouver le gouvernement de la France. Le chef de l'Etat tunisien les suppliait de ne donner aucun prétexte, aucun alibi à un refus. Il les adjurait d'entrer aussitôt par la porte que de Gaulle venait d'entrouvrir ; en laissant de côté le G.P.R.A. qui eût pu continuer d'exister sans qu'on parlât cette fois de lui, et de tout faire pour que de Gaulle fût contraint au dialogue.

Les Algériens ont refusé. Mais ils ont réuni sur leur dernier texte une vigoureuse unanimité qui va de Lamine Debaghine, le solitaire, jusqu'à Ferhat Abbas qui dit volontiers de lui-même : « Je suis né modéré, j'ai vécu en modéré, je mourrai en modéré. » Cette unanimité leur a permis une décision aussi irréversible que le choix par la France de l'autodétermination. L'un d'entre eux disait : « Pourquoi attend-on de nous que nous fassions tous ensemble, tout, le même jour ? » Ils ont décidé de soumettre leur représentativité même au référendum. C'est une chose qui, au moment où j'écris, n'est soulignée nulle part à Paris. Comment l'expliquer ? N'est-ce pas qu'au fond chacun pense que les jeux sont toujours faits dans des pays comme l'Algérie avant les élections et que tout dépend de la période qui précède ?

(Y. Debraine.)
DEUX CHEFS DE MAQUIS : OMAR OUAMRANE ET ABDELHAFID BOUSSOUF.
« Il n'est pas question de dictature. »

N'est-ce pas parce que chacun estime que le vrai combat politique est pour la place à occuper avant le référendum ?

N'est-ce pas enfin parce que l'idée d'une formation politique F.L.N. telle qu'elle paraît prévue dans le plan du général de Gaulle inspire une juste crainte à tous ceux qui connaissent sa popularité ?

Mais, dans ce cas, comment ne pas aller jusqu'au bout du raisonnement ? S'il s'agit d'obtenir une autonomie interne, pourquoi passer par les élections ? Pour ne pas négocier à cause de l'armée ? Pour protéger toutes tendances de l'Algérie musulmane ? Admettons.

Mais on revient à la constatation que les élections sont, à cet égard, encore plus dangereuses que la négociation.

Des intermédiaires

Je n'ai jamais été, personnellement, partisan d'élections en Algérie pour négocier. Au temps du Front Républicain, lorsque j'avais été consulté, je m'étais prononcé contre le projet du triptyque. Je ne me suis rallié à l'autodétermination que lorsque je me suis aperçu que le F.L.N. se refuserait à un rassemblement qui contienne tous les éléments algériens et lorsqu'on a pu voir dans ce biais une façon de sortir de l'impasse. Mais tout le monde, du chef de willaya à l'officier S.A.S., sait ce que signifie une élection en Algérie. Le pharisaïsme consiste à fermer les yeux. Mais enfin l'essentiel étant le retour à la paix et l'accord sur un principe commun, faisons semblant de jouer le jeu de la démocratie. Ce jeu a un avantage qui est de fondre les populations pendant la campagne électorale. En ce cas, comment triompher des obstacles dressés par le G.P.R.A.?

Eh bien ! je crois que l'heure des bons offices sonne à nouveau et qu'à la condition qu'ils ne prennent pas ce titre, ils ont toutes leurs chances.

On reparle d'un voyage très prochain, à Paris, du roi du Maroc qui, lui-même, préparerait un voyage de M. Bourguiba. Les Etats-Unis trouvent la réaction du F.L.N. « sérieuse et digne d'examen ».

La négociation « par radio » est interrompue pour quelques semaines sans doute. Elle va laisser la place à des négociations par intermédiaire. C'est pourquoi, maintenant, l'opinion publique française peut jouer un rôle essentiel.

JEAN DANIEL.

RENTRÉE DES CLASSES

Après les résultats des examens

PROBLEMES

- d'Orientation scolaire
- d'Orientation professionnelle

CONSULTEZ LE

CENTRE DE TECHNIQUES PSYCHOLOGIQUES

23, rue du Cherche-Midi - PARIS (6e)
BAB. 06-41 et EUR. 39-49

ALGER

La paix ou la guerre ?

● ***Après la réponse du F.L.N. c'est de Paris qu'Alger attend maintenant de connaître son avenir. Notre envoyé spécial, Claude Krief, nous câble :***

« *IL s'agit maintenant de savoir si le général de Gaulle veut réellement la paix. Si la France entend engager le dialogue. Certes, on peut discuter la déclaration du F.L.N., mais pourquoi lui reprocher, comme le souligne « L'Echo d'Alger » de ce matin, son intransigeance ? Une chose demeure. Les amis de M. Ferhat Abbas acceptent le cadre de l'autodétermination et le verdict du peuple algérien tout entier. Ils offrent une paix immédiate. Cela ne vaut-il pas que l'on fasse un effort pour rapprocher les points de vue ? Après les espoirs de ces derniers jours, nous serions cruellement déçus si l'on en restait là.* »

Je suis dans le cabinet de travail d'un musulman algérien, formé dans les facultés françaises. Il a tout de l'intellectuel métropolitain, ses mains fines jouent avec des lunettes cerclées de nylon. Et sur sa table, encore ouvert, traîne le livre qu'il lisait quand je suis entré : les « Mémoires intérieurs », de François Mauriac. Dehors, à deux pas, c'est la rue Michelet, la grande artère algéroise. Sur des centaines de mètres, les voitures se pressent, roulent roues dans roues. A tel point qu'un pince-sans-rire algérois lançait récemment dans un café : « Nous devons faire face à deux problèmes particulièrement graves. La circulation d'abord, puis la pacification. »

Dans un coin de la pièce, des piles de journaux et de revues s'amoncellent sans ordre. Mon interlocuteur est nationaliste. C'est-à-dire qu'il croit que le destin de l'Algérie doit être d'abord algérien. Il a été sollicité à plusieurs reprises pour se présenter sur diverses listes lors des dernières consultations électorales. Il s'est chaque fois récusé. Tout en lui le prédisposerait pourtant à faire partie de ce que l'on a appelé la « troisième force ». Il se dit gaulliste. Mais il a chaque fois dit non. Pourquoi ?

« Si j'étais député... »

« *Admettez que je sois député et que je fasse des réserves ou approuve de Gaulle. Quoi de changé ? Qu'on le veuille ou non, chaque Algérien est persuadé que les progrès politiques réalisés ces dernières années ou à venir sont à porter au crédit du F.L.N. Mlle Sid Cara elle-même n'aurait-elle pas dit au général de Gaulle qu'elle devait au F.L.N. sa place au banc du gouvernement ? Rien ne nous dit que si le F.L.N. disparaissait, tout ne serait pas remis en cause. Nous avons appris à nous méfier. Avec la caution du F.L.N. tout redeviendra possible. Du moins je l'espère, car je suis déjà inquiet. J'ai du mal à m'expliquer avec mes neveux qui ont vingt ans, et les plus jeunes sont encore plus intransigeants. Ce sont les enfants de la guerre.* »

Pour les musulmans, le F.L.N. n'a pas dit non au général de Gaulle. Les espoirs qu'avait fait naître la longue attente de la réponse de Tunis ne se sont pas brusquement éteints. D'autant moins que la radio d'Alger obéissant, paraît-il, à des consignes reçues de Paris a évité de s'attarder sur les contre-propositions ou les accusations que contenait le communiqué lu lundi après-midi par M. Ferhat Abbas. Bref, on a le sentiment que la relance a eu lieu, que l'initiative revient maintenant à Paris. Il reste à attendre.

« *Attendre quoi ?* me répondait plus tard un Européen. *Ça ne sert à rien de renvoyer de cette façon la balle, le F.L.N. s'est immédiatement mis hors jeu. Il ne respecte pas les règles que de Gaulle a posées dans sa déclaration. Ou alors celui-ci s'est moqué de nous. Et là, je peux vous promettre que ça va chauffer.* »

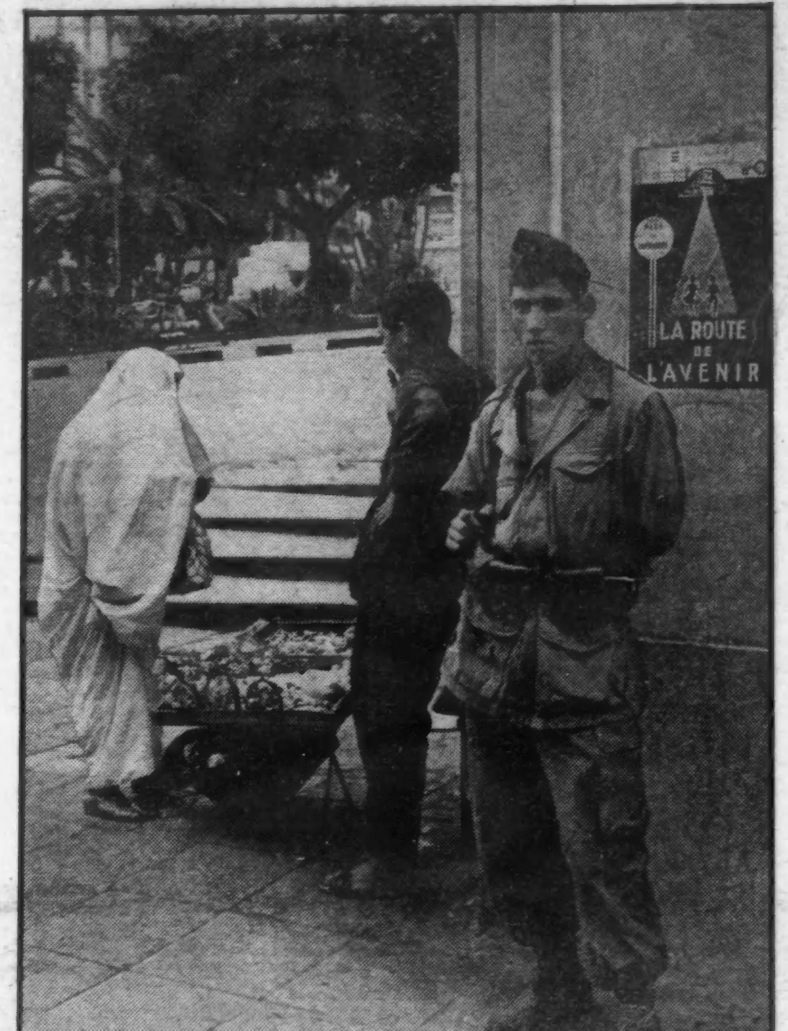
Le lecteur moyen de « L'Echo d'Alger » est pour sa part convaincu qu'il n'y a plus de problème. Il ne doute pas que le F.L.N. ait rejeté les propositions du président de la République. Cela veut dire pour lui que l'autodétermination est renvoyée aux calendes grecques, tandis que l'armée va devoir poursuivre avec encore plus de vigueur la pacification et la campagne pour la francisation. Prépare-t-on de la sorte de nouveaux malentendus ? Il est trop tôt pour le dire. Mais la question se pose après l'étonnante semaine que vient de vivre Alger. Le fait est là, Alger demeure parfaitement calme. C'est une phrase que le journaliste français ou étranger hésite à écrire. L'expérience a prouvé que cette ville déjouait les pronostics. Les réactions des foules méditerranéennes sont imprévisibles. Les conditions semblaient réunies pour que des manifestations au moins s'ébauchent : les appels à l'action des ultras, l'inquiétude née des décisions du général de Gaulle, le sentiment d'être « lâchés par l'armée » et surtout la reprise spectaculaire du terrorisme urbain.

En quelques jours, Alger a été replongée dans l'atmosphère de la fameuse bataille d'Alger qui rendit célèbres le général Massu et ses colonels parachutistes. Aujourd'hui, dans les rues, le moindre raté d'un moteur fait sursauter. Les grilles ont réapparu aux vitrines de certains établissements publics. Les fouilles que l'on avait un peu négligées ces derniers mois ont repris aux portes des magasins et des hôtels avec une sévérité accrue. La ville est gardée à toutes ses issues et les voitures pilotées par des musulmans sont examinées avec une attention redoublée. De temps à autre, une voiture de police, une ambulance et surtout les jeeps des équipes de déminage déchirent l'air des hurlements de leurs sirènes.

Le moindre paquet devient suspect. Je me suis surpris sur la plate-forme d'un autobus en train de jeter un œil inquiet sur un couffin volumineux laissé là par sa propriétaire installée à l'intérieur. Plusieurs fois par jour, on dérange la police pour un carton abandonné. Lentement, la peur s'insinue. Certes, on est loin des cadences atteintes par les terroristes en 1957. Et les services du colonel Godart, directeur de la Sûreté, ont pu récemment marquer des points sérieux en démantelant des cellules F.L.N. qui venaient de se reformer. En moins d'une semaine, cependant, une dizaine de personnes ont trouvé la mort à Alger même ou dans sa banlieue. Dimanche après-midi, c'est le bar des Facultés qui était visé, à deux pas du Coq-Hardi et de la Cafeteria, auxquels demeurent attachés pour les Algérois des souvenirs tragiques : un obus laissé là, aux dires des témoins, par une jeune musulmane de dix-sept ans, était découvert au fond d'un sac et désamorcé à temps.

La foule ne « répond » plus

De tout temps à Alger, les obsèques des victimes du terrorisme ou les cérémonies au monument aux morts ont servi de support aux manifestations de masse. L'enterrement de M. Froger, celui des victimes de l'attentat du Casino de la Corniche, qui fit en 1957 une dizaine de morts et près d'une centaine de blessés, la



(Dalmas)

ALGER, LE 30 SEPTEMBRE.
« Nous, les petits, les rien du tout... »

L'ÉCOLE DU MARCHÉ COMMUN

ÉCOLE DES CADRES
du Commerce et des Affaires Économiques

La seule "École-Entreprise" dans laquelle les étudiants acquièrent par un enseignement théorique, technique et pratique, assorti de conférences de spécialisation, de stages et de travaux pratiques, une formation axée sur les Affaires Européennes (Marché Commun), dans le domaine :
- du Commerce International (Conseiller en Commerce Extérieur)
- de la Dynamique Commerciale (Ingénieur en Dynamique Commerciale)
- de la Gestion et de l'Administration des Entreprises (Conseiller de gestion)

DURÉE DES ÉTUDES :
- niveau 1er baccalauréat : 4 années d'études (avec préparation au baccalauréat 1ère ou 2ème partie)
- niveau 2ème baccalauréat : 3 années d'études (Préparation pour les bacheliers complets aux examens de Licence en Droit)

ADMISSION : sur concours d'entrée.
29-30 Septembre ou 9-10 Octobre.
Le placement des élèves est assuré par le Comité de Patronage et l'Association des anciens élèves de l'E. D. C.

Renseignements et inscriptions au Secrétariat de l'École
6, AVENUE VAN DYCK-PARIS 8 - CAR. 07-11

Mots croisés n° 207

HORIZONTALEMENT. — 1. Personnage biblique qui fut connu dans le commerce du vin. - 2. Plumée, en projet, en détail et en musique. - 3. Grâce à sa partie grasse, on peut y aller. Dans Tain et Tournon. - 4. En épelant, ville et montagne de la Sicile ancienne. Marque la détente, dans le procès verbal d'une assemblée. - 5. Trois fois dans une fameuse devise nazie. Marque la conclusion d'un pari. - 6. Opération accessible à ceux qui n'ont pas d'argent. Diminutif pour de jeunes Espagnoles. - 7. Ce Charles fit souffrir les Musulmans. - 8. Ce que doit faire celui qui est en face de la main. - 9. Permet au moins de n'avoir pas zéro à l'examen. - 10. N'est plus guère porté sur les bergères.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	B	A	S	S	I	N	E	T
2	E	N	F	A	R	I	N	E
3	N	I	■	L	E	V	E	R
4	E	M	M	E	N	E	■	R
5	D	A	I	N	E	■	M	O
6	I	L	E	T	■	D	E	R
7	C	I	L	■	R	E	M	I
8	I	S	■	P	A	G	E	S
9	T	E	L	L	I	E	R	E
10	E	R	A	I	L	L	E	E

SOLUTION DU N° 206

VERTICALEMENT. — I. Ordre qui évoque une ancienne et galante indiscrétion. - II. Certain fut proposé pour allonger ce que nous avons de plus cher. Un cercle autour des pieds. - III. La mollesse n'est pas son faible. Candidat tout indiqué à la caravane. - IV. Percevoir des ondes à faible fréquence. Ne le frustrez pas d'affection. - V. S'applique à un pain qui a été l'objet d'une cérémonie. Arrosa un chef barbare pour le bon motif. - VI. En épelant, plus là. Cavaliers ou trop cavaliers. - VII. A ses files et ses salles. Sa répétition se constate chez Montherlant. - VIII. On essaie de la faire durer jusqu'à la tombée de la suivante.

207	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3						■		
4			■					
5				■				
6					■			
7		■						
8							■	
9								
10								

LES OBSÈQUES D'UNE DES VICTIMES DES DERNIERS ATTENTATS A ALGER.
« Cela ne finira donc jamais ? » (Dalmas)

gerbe déposée le 13 mai à la mémoire des quatre soldats français fusillés par le F.L.N. fournirent autant de raisons pour envahir la rue, voire renverser le régime. Il n'en est plus de même.

On l'a bien vu dimanche, aux obsèques de l'une des victimes de la bombe des « Galeries ». Les quelques centaines de jeunes gens membres des groupes « Jeune Nation » qui escomptaient entraîner la population algéroise en un long cortège virent leurs projets échouer. Tout au plus assista-t-on à quelques scènes pénibles. On vit en particulier le corbillard utilisé comme bélier pour forcer un barrage, un sous-lieutenant fut molesté : débordé, il avait tiré deux balles au sol, espérant se dégager.

Que se passe-t-il donc pour que les foules algéroises ne « répondent » plus aux mécanismes qui la mobilisaient ? Le fait nouveau, c'est la lassitude. Peut-être n'est-elle que passagère, mais elle existe. J'ai entendu dix fois au sujet de l'offensive terroriste d'authentiques « Pieds Noirs » s'exclamer : « Cela ne finira donc jamais ? »

Mais il y a aussi le sentiment d'impuissance. Plus d'un Français d'Algérie se dit maintenant que le 13 Mai a été une erreur. L'ancien système avait du bon. Ne disposait-on pas, au gouvernement, d'un ministre puissant ? Sa voix pesait pleinement dans les décisions importantes. De plus, les amitiés sûres que l'on conservait à la Chambre des députés faisaient et défaisaient les gouvernements à la moindre menace. Quelques cris rue Michelet retentissaient en s'amplifiant jusqu'à l'Elysée.

Aujourd'hui, après avoir clamé les slogans d'Algérie française et de fraternisation, l'Algérois moyen est toujours en face de la guerre mais plus loin que jamais de ses buts politiques. L'Algérie française, c'est pour lui le Rocher de Sisyphe toujours poussé sur la même pente, en vain.

Les futurs cadres

J'ai vu des « Pieds Noirs » sincèrement désemparés faire un retour sur eux-mêmes. C'est l'un d'eux qui me dit :

« Oui, nous avons crié que nous voulons rester français. C'est vrai. Mais, pour nous, être français, cela veut dire surtout et d'abord rester des Algériens. On s'est moqué de Jacques Chevallier, l'ancien maire d'Alger, quand il a dit qu'il prendrait le tarbouche et la djellaba, si cela était nécessaire pour rester en Algérie. Je me rends compte que je suis comme lui, qu'il y en a beaucoup comme lui. Ce pays est malgré tout notre pays. Partout ailleurs, même Paris, c'est l'exil, et puis je préfère mon Moutchou (1) à vos crémiers. Ah ! si on était sûrs d'avoir notre place dans une Algérie autonome ou même indépendante. Il sera terrible, le jour où nous, les petits, les rien du tout, on comprendra que notre vraie place était du côté des musulmans, même nationalistes, surtout nationalistes !

« Mais pourrons-nous être des Algériens à part entière ? Nous nous sommes mis à la remorque des milliardaires. Eux ont des propriétés en Europe ou ailleurs. Mais pour nous ? Qu'est-ce qu'il y aura de possible après cette guerre ? Je vous le dis, si la France nous laisse tomber, moi, je me tourne vers Ferhat Abbas. »

Ces propos sont nouveaux. Mais ils ne doivent pas étonner : de toujours, le Français d'Algérie a été tiraillé entre la tentation de l'assimilation et celle de la sécession. Il reste frappant d'entendre ce langage à Alger. C'est un jeune technicien qui déclarait à un journaliste désireux de passer une journée avec les unités territoriales : *« Vous verrez les futurs cadres de l'armée algérienne, celle qu'on fera avec les fellagha. »*

Le feu vert

Il s'agit là d'une conséquence inattendue de la déclaration du général de Gaulle. En décidant de consulter sur un pied d'égalité dix millions d'Algériens, qu'ils soient européens ou musulmans, il a fait sentir aux premiers, bon gré mal gré, leur appartenance à un pays en gestation. L'éventualité d'une paix rapide mûrie à Alger dans l'attente de la réponse du F.L.N. n'a fait que précipiter cette prise de conscience.

Il est pourtant trop tard — après cinq années de guerre — ou trop tôt, pour que cette nouvelle manière d'aborder le problème algérien se traduise sur le plan politique. Paradoxalement, elle cohabite encore en chacun avec le thème de la « francisation », qui fournit les garanties immédiates les plus sûres. Mais si les perspectives de paix rapide se concrétisaient, il faudrait peu de chose pour qu'un nouveau groupement naisse sous l'égide de l'équipe de Jacques Chevallier, par exemple.

« Ce serait pour nous la seule façon de reprendre l'initiative, m'a affirmé un libéral demeuré depuis longtemps sur la touche, *car la paix va poser très vite des problèmes aussi graves presque que ceux de la guerre. Il serait temps d'y songer. Les ultras eux-mêmes qui occupent encore le devant de la scène ne peuvent prendre l'initiative. L'armée a pris le relais. »*

C'est aussi un fait. Toutes les assurances qu'ont prodiguées ces derniers jours certains officiers aux activistes sont assorties d'une condition : *« Ne bougez pas sans notre feu vert, ou nous vous brisons. »* Il s'agit là d'un frein occulte qui se superpose aux avertissements officiels. Il a calmé les leaders et les cellules armées qui jouent la chute du régime. Ces dernières sont pratiquement toutes connues des services du colonel Godart, directeur de la Sûreté, et elles savent qu'elles ne peuvent rien seules: c'est-à-dire qu'il faut agir « aussi » à Paris. Certains officiers activistes ont compris que le scénario du 13 Mai ne pouvait plus resservir. Les conditions nationales et internationales ont changé. Il est difficile de savoir s'il s'agit de propos de popotes ou déjà d'options concertées. Mais on commence à murmurer que, selon les promesses de de Gaulle lui-même, la réponse du F.L.N. ne fait que relancer la pacification. Et que l'on ne pourrait admettre qu'il en soit autrement.

Un « courant d'air »

« Le F.L.N. n'a peut-être pas fermé la porte, disait mardi un jeune officier, *mais en tout cas il n'a guère laissé de place que pour un courant d'air. Vous voyez de Gaulle se transformer en courant d'air ? Non,* reprit-il plus sérieusement, *je suis persuadé que si l'on n'avait pas répété longtemps que la réponse du F.L.N. ne serait pas négative, personne ne se donnerait tant de mal à chercher ce qu'elle a de positif. »*

Il semble, en fait, que l'armée s'attende à de nouvelles « consultations » avant toute nouvelle initiative du général de Gaulle. Surtout avant toute concession qui renforcerait les cartes psychologiques du F.L.N. Et de toute façon, pas avant plusieurs mois, c'est-à-dire pas avant que le plan Challe et surtout la mise en place des dispositifs d' « autopacification » ne soient sérieusement avancés.

On affirme même que tel était le point de vue du général de Gaulle avant qu'il ne prononce son allocution du 16 septembre. Il n'aurait pas souhaité un oui du F.L.N., mais il aurait préféré un répit supplémentaire pour rendre encore plus sensible l'amélioration de la situation militaire que tous les états-majors escomptent fermement. Il demeure que, quelles que soient les préférences des uns ou des autres, Alger s'interroge. Que va faire de Gaulle ? La guerre ou la paix ?

CLAUDE KRIEF.

(1) Nom donné par les Algériens aux épiciers mozabites.

Monsieur est connaisseur !...

Monsieur préfère sa "gitane"

la brune qui séduit !

REGIE FRANÇAISE DES TABACS

LES RAISONS D'UN CHOIX

Au cours du congrès des anciens militants radicaux, qui a décidé l'adhésion au Parti Socialiste Autonome, M. Pierre Mendès France a exposé les raisons qui l'ont personnellement conduit à ce choix. Nous publions ici l'essentiel de son intervention, qui a une valeur politique générale.

PLUSIEURS d'entre vous m'ont mis en cause, toujours affectueusement, quelquefois sévèrement. Ils m'ont adressé un grief. Ils se sont étonnés que dans les derniers mois — dans les dix-huit derniers mois — je sois, c'est eux qui ont employé ces mots, resté trop silencieux, trop peu actif...

Ces reproches, je crois, en conscience, ne pas les avoir mérités. Je ne crois pas que beaucoup d'hommes politiques, dans ces dernières années, dans notre secteur, se soient engagés plus que moi, soient allés plus loin que moi au-devant des coups à recevoir !

Sur le plan des idées, de la formation du jugement et de l'analyse politique, du combat de chaque jour pour la vérité, j'ai essayé de mon mieux de chercher les réponses et les solutions que nous devons donner aux problèmes qui se présentent. Je crois avoir fait, jour après jour, ce devoir de militant et d'homme politique.

Il se peut que la presse, les moyens d'information officiels aient mal porté jusqu'à chacun de nos militants, dans leurs provinces, le reflet de notre action. Il se peut que chacun de vous n'ait pas reçu un compte rendu fidèle et loyal des attitudes prises, des paroles prononcées. Parfois nous avons été purement et simplement ignorés ; parfois nos positions, nos décisions ont été dénaturées et défigurées. Mais il n'est pas vrai qu'à un moment quelconque, sur le plan du combat politique, vous puissiez nous reprocher d'avoir été insuffisamment présents, actifs et ardents.

Si j'essaie d'analyser ce reproche, je crois trouver une explication : au fond, ce qui, dans cette période, a semblé insuffisant ne concerne pas nos prises de position et nos idées, mais se situe plutôt sur le plan de l'*organisation*. Ce qui a paru déficient à quelques-uns, c'est notre organisation de travail, ce sont nos moyens, c'est notre structure. Voilà ce qui nous a manqué !

C'est donc là que nous devons chercher une solution.

Cette considération — parmi d'autres plus larges — m'a conduit à défendre devant vous la solution, que vous avez approuvée, de l'adhésion au Parti Socialiste Autonome.

Nous donnons ainsi l'exemple du désintéressement et nous rallions une organisation existante, la plus proche de nous, celle avec laquelle l'union ne nous coûtera aucun sacrifice de conviction et de programme. Cela c'est une contribution positive, un pas en avant.

L'expérience des dernières années l'a montré : quels qu'aient été les épreuves, les difficultés et les épisodes de la vie politique depuis la guerre, je ne connais pas *un cas* où nos réactions n'aient pas été les mêmes que celles des hommes qui sont aujourd'hui à la tête du P.S.A.

Il est arrivé sans doute qu'au Parlement nos bulletins de vote se soient séparés : c'est parce que nous disposions, à l'époque, de plus de liberté, tandis qu'eux étaient engagés dans les liens d'un parti qui, très durement, faisait peser son autorité et les empêchait d'exprimer à haute voix ce que nous-mêmes nous pouvions dire. Mais de cette discipline ils ont eu le courage de se dégager avec un cran, avec une volonté, une indépendance qui sont à leur honneur.

Aujourd'hui, parmi les hommes qui dirigent le P.S.A., dont les noms ont été cités et salués — Depreux, Verdier, Savary et d'autres — il n'y en a aucun avec qui il nous pèsera de collaborer ; car sur tous les problèmes, leurs positions sont aussi les nôtres.

Ils ont constitué un parti. Et bien qu'il n'ait pas encore la puissance que nous pouvons souhaiter, il est aujourd'hui le plus nombreux, en dehors des communistes, des partis de l'opposition authentique et vraie. N'est-il donc pas normal et raisonnable que nous lui apportions notre appui et que nous ajoutions à ses forces celles que nous représentons ?

Et puis, au-delà des militants politiques, des nôtres et des leurs, il y a un grand nombre d'hommes et de femmes, non engagés, qui regardent vers nous avec confiance, mais qui, jusqu'à maintenant, ne se sont pas enrégimentés ou inscrits dans une formation, car ils se plaignaient (à juste titre !) de la division des forces de gauche et se réservaient pour le moment où le regroupement s'opérerait. Il faut que maintenant nous fassions appel à eux pour qu'ils nous suivent à l'intérieur du P.S.A., pour qu'ils lui donnent avec nous plus d'efficacité, de puissance et de vigueur.

"Liberté économique et liberté politique"

Je voudrais maintenant faire quelques observations plus larges. Ce n'est pas seulement — je dirai : ce n'est pas principalement — à un parti que nous donnons notre adhésion. Nous allons, puisqu'il se recommande du socialisme, donner notre adhésion ou confirmer notre adhésion à une certaine conception de la vie politique moderne, de son développement futur et des perspectives de progrès dans notre pays. Cela pose des problèmes de *doctrine*.

Nous avons entendu ici des amis venir dire : « Ce parti est un parti marxiste ; vous souvenez-vous des leçons de Karl Marx ? Etes-vous disposé à vous rallier à telle ou telle de ses conceptions, à l'abolition de la propriété privée, à la dictature du prolétariat, à la loi de la paupérisation, etc. ? »

Il faut répondre très nettement.

Sur la liberté d'abord, notre héritage à nous républicains, anciens radicaux, descendants de ceux qu'on a appelés — parfois ironiquement, et on a eu tort — les « grands ancêtres ».

En 1789, pour faire passer le grand souffle de la liberté, *on a détruit le système économique antérieur* fondé, vous le savez, sur les corporations. A ce moment, la liberté politique et la novation économique nécessitaient un grand élan dans le sens de ce qu'on appelait le *libéralisme*. Il est évident qu'en 1960, il n'en va pas de même ; la puissance économique, la puissance de l'argent, toutes ces congrégations économiques issues du libéralisme du XIX[e] siècle, ont *fini par faire obstacle aux libertés politiques elles-mêmes.*

Vivons-nous en régime de liberté, autant que nous le croyons, lorsque la liberté de la presse est ouverte seulement à ceux qui peuvent payer la création et la vie d'un journal ? Nous proclamons le droit de grève, mais existe-t-il réellement dans un régime qui, par la récession et la menace du chômage, fait peser sur la classe ouvrière une pression continuelle de telle sorte que le droit de grève, au moins dans certaines périodes, est plus théorique que réel ? Jouissons-nous entièrement de la liberté d'opinions et d'élections si ceux qui détiennent certains moyens peuvent intoxiquer, tromper le pays, l'égarer contre ses propres intérêts, le précipiter vers des guerres interminables dont ils recueillent les profits ?

Il faut que nous ayons le courage de comprendre qu'une *nouvelle organisation économique* est nécessaire à l'épanouissement même de l'indépendance de l'homme, de la liberté de l'homme, et *que c'est une tricherie de confondre la liberté politique et la liberté économique*. La démocratie politique *exige* aujourd'hui que des puissances économiques ne puissent plus, comme ce fut le cas trop souvent dans le passé, faire la loi dans leur seul intérêt.

Venons-en à la notion de propriété. Reconnaissons-le d'abord, les socialistes qui, avec nous, réfléchissent objectivement aux problèmes de la vie moderne, donnent sans doute aujourd'hui une réponse qui n'est pas tout à fait celle de leurs grands-parents lorsqu'on évoque le problème de la propriété. Même ceux qui pensent — et à juste titre ! — que Karl Marx a apporté une contribution essentielle à l'étude des pro-

(Marquis)

MM. MENDÈS FRANCE ET DEPREUX A L'ENTRÉE DU NOUVEL IMMEUBLE DU P.S.A.
« Le début de la reconstruction de la gauche française. »

MESURE POUR RIEN

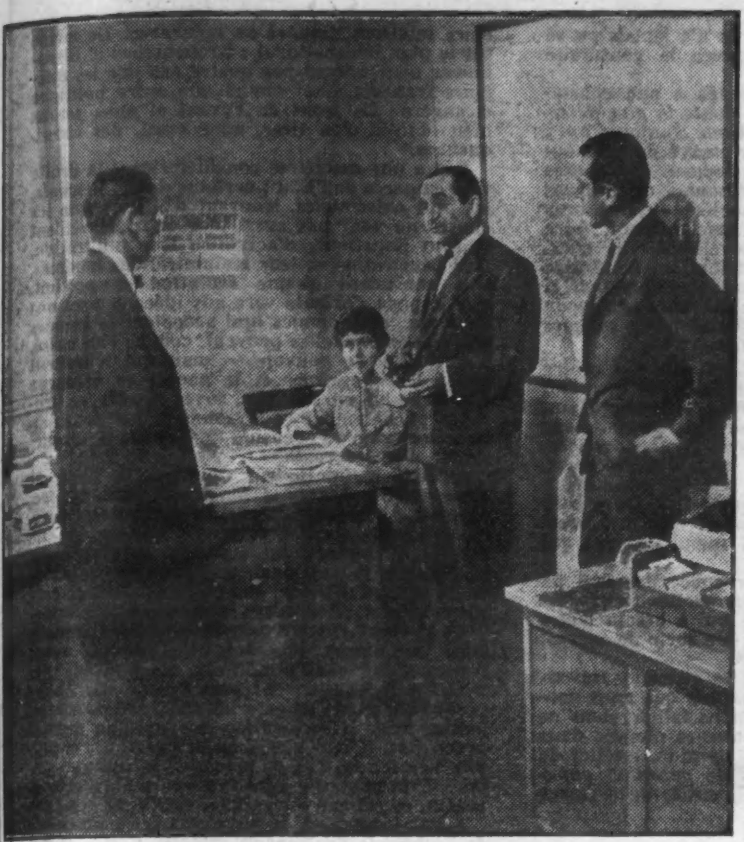
Un jeune compositeur d'avant-garde, M. B. Molle, ne parvenant pas à faire jouer ses œuvres, a tenté, l'autre nuit, de se pendre dans une cabane située dans un terrain vague voisin de Saint-Germain-des-Prés. Des amis partis à sa recherche avec des boîtiers Wonder l'ont heureusement retrouvé à temps et ont réussi à le ranimer. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

Edouard Depreux à Versailles

Samedi prochain 3 octobre à 21 heures, salle des conférences de l'hôtel de ville de Versailles, Edouard DEPREUX, secrétaire général du parti socialiste autonome (P.S.A.), donnera une conférence sur **La Situation politique et les Perspectives d'unité socialiste en France.**

MORTIMER
chemisier-habilleur
vestes, blousons, gilets en peau glacée et agneau velours, imperméables d'importation
30, AV. FRANKLIN D. ROOSEVELT (SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE)
Ouvert de 9 h. à 19 h. 30 ELY. 78-87

par PIERRE MENDÈS-FRANCE



M. MENDÈS FRANCE A SON BUREAU, RUE HENNER.
« Le libéralisme est devenu un obstacle à la liberté ».

(Marquis.)

M. EDOUARD DEPREUX EN RÉUNION DE TRAVAIL, RUE HENNER.
« La démocratie au XXe siècle, c'est le socialisme ».

blèmes économiques, conviennent que la réalité économique d'aujourd'hui ne correspond pas exactement aux schémas de Karl Marx et d'Engels. Je l'ai vérifié une fois de plus en discutant tout récemment avec Nenni et avec Bevan.

Réciproquement, qui aujourd'hui soutiendrait les thèses orthodoxes des libéraux d'il y a cent ans ?

Propriété individuelle, propriété privée ? Ce sont les radicaux qui, au début de ce siècle, ont mené la bataille des nationalisations. Il y avait deux partis à l'époque : le parti républicain radical et le parti radical-*socialiste*. Ils étaient séparés par cette question : la nationalisation de certains moyens de production fondamentaux, qui sont entre les mains de monopoles privés, lesquels s'en servent pour des fins autres que celles de l'intérêt général, parfois même contre l'intérêt général.

Ce sont les radicaux-socialistes qui l'ont emporté dans ce débat et qui ont prouvé qu'ils avaient réellement droit à l'épithète de socialiste — lorsque a été affirmée la nécessité de mettre dans les mains ou sous le contrôle de la collectivité les moyens déterminants de la vie économique, de ne pas permettre que leur appropriation privée entraîne leur utilisation pour des fins purement mercantiles ou égoïstes, ou encore parfois leur non-utilisation, leur stérilisation.

Qui d'ailleurs propose sérieusement aujourd'hui la remise dans le secteur privé des chemins de fer, ou de l'électricité, ou des charbonnages ?

Cependant, la frontière qui sépare à l'heure actuelle le secteur privé et le secteur public est encore mal tracée, elle n'a jamais fait l'objet de décisions raisonnées. Elle résulte de circonstances de hasard et purement fortuites. Cette frontière est à réviser, à préciser sur la base des exigences du succès de la planification.

Ainsi donc nous abordons l'examen du problème de la propriété dans un esprit réaliste et constructif.

"La vraie participation ouvrière"

Mais il faut aller plus loin : ce serait une erreur de n'examiner la pensée socialiste que sous cet angle. Car il n'y a pas que le problème des nationalisations. Beaucoup d'autres actions sont nécessaires, dont certaines, dans l'état de la France de 1959, sont même infiniment plus urgentes.

Les combats prochains qui seront décisifs n'auront pas pour objet principal des transformations idéales et lointaines, qu'il faut plusieurs générations pour réaliser. Pas davantage, ils ne pourront se réduire à des actions exclusivement, étroitement revendicatives et à très court terme ; de telles actions ne peuvent aboutir au mieux qu'à des résultats bien limités — et souvent même aux échecs et aux déceptions qui sont le prix des concessions à la démagogie.

Les socialistes de notre temps doivent prendre conscience des tâches qui sont susceptibles de conduire à des résultats concrets, effectifs et rapides. Pour y parvenir, le premier besoin si souvent exprimé par les cadres ouvriers et syndicaux, c'est l'*information économique générale et l'information sur la vie de l'entreprise.* Aujourd'hui, le débat n'est pas égal entre le patronat qui possède toutes les données techniques, financières, économiques, et les représentants ouvriers, réduits à des revendications approximatives, chiffrées au juger et, par là même, trop faciles à repousser. Récemment, nous avons d'ailleurs entendu des syndicalistes qualifiés affirmer, à juste titre, que des réformes sociales — même si elles se veulent spectaculaires comme l'intéressement ouvrier au profit — n'ont pas de sens si elles ne reposent pas sur une meilleure connaissance par la classe ouvrière et par ceux qui parlent en son nom, de l'entreprise, de sa vie, de ses perspectives.

Le problème de l'information est donc à la base de toutes les améliorations sociales durables et réelles.

Une seconde préoccupation fondamentale vise à la création et à la formation d'une élite ouvrière apte à jouer un rôle partout où se décident l'*orientation économique et l'investissement, où se fait la planification et où s'exerce le contrôle.* Il faut préparer et former des hommes qui assureront la relève et seront prêts le plus vite possible à exercer leur influence et à jouer leur rôle dans le développement économique de ce pays.

L'information du pays et de la classe ouvrière, la formation de cadres nouveaux, voilà des moyens que nous devons mettre au service de notre politique. Mais cette politique elle-même, comment peut-on la résumer ?

Si le but de la vie collective et la responsabilité de ceux qui la dirigent consistent à améliorer le sort de ceux qui y participent et d'abord des moins bien traités parmi eux, il nous faut avant tout développer la production des richesses et des biens, et pour cela promouvoir *une économie de plein emploi.* Nous déclarons intolérable et scandaleux que des possibilités de production — des hommes, des équipement, des capitaux — soient perdues, gaspillées, inutilisées ou utilisées seulement pour la satisfaction d'intérêts étroits. Nous voulons que tous les moyens de production soient à chaque instant utilisés au plein de leur capacité, afin que la collectivité bénéficie à chaque instant d'une production maximum de marchandises et de richesses. Nous voulons que la croissance de notre économie soit stimulée, que les freins soient brisés, que partout le travail soit productif pour tous ; et nous estimons que *c'est la responsabilité de l'Etat, des pouvoirs publics de veiller à ce qu'il en soit bien ainsi.*

Il y a des hommes qui acceptent de laisser aller l'économie au hasard, librement ou plus exactement selon des décisions et des influences étrangères à l'intérêt commun. Ils espèrent que cahin-caha, de crise en expansion, de récession en inflation, le progrès sera en moyenne de 3 à 4 % par an et ils déclarent qu'ils en sont satisfaits. Ils ont constaté que, dans certaines périodes, c'est ce qui se produit ; par conséquent, ils recommandent qu'on laisse aller les choses ainsi.

Or, quand, dans un régime de laisser-faire, une pareille moyenne est enregistrée au cours d'une longue période, cela signifie que, de temps en temps, l'économie a été plongée dans la dépression et le marasme, avec le chômage, les faillites, la misère paysanne, l'indigence des vieux, et tant de souffrances auxquelles ces messieurs paraissent indifférents ; cependant, dans d'autres périodes — c'est ainsi que se réalise la moyenne — l'expansion sera très rapide avec les dangers d'inflation, de hausses des prix, de misères pour les gens à revenu fixe, etc.

Certains sont résignés à ces alternances. L'essentiel pour eux, c'est que, en moyenne, on s'y retrouve à peu près sur une période, disons, d'une dizaine d'années...

"La responsabilité des pouvoirs publics"

Notre conception n'est pas celle-là. Nous ne nous contentons pas de constater que, lorsqu'on abandonne la machine économique à elle-même, en gros elle s'achemine plutôt vers un lent progrès, tout en brisant sur sa route, en laminant au passage, telle ou telle catégorie sociale, telle ou telle fraction de la population.

Nous voulons, nous, que les pouvoirs publics aient la *responsabilité* de ne jamais laisser gaspiller aucun moyen de production de richesses, qu'ils ne se résignent pas à la crise et à la sous-production, de telle sorte que la croissance moyenne soit supérieure et de beaucoup à ces 3 ou 4 % par an qu'on nous offre ; *c'est au double de ce rythme de croissance que l'on doit arriver...*

Ces hauts et ces bas, ces accidents, c'est la *planification* qui doit permettre d'en faire l'économie.

Planification qui, à nos yeux, [illegible] doit faire l'objet de décisions toujours prises dans le cadre des institutions démocratiques. La planification doit être déterminée et contrôlée par des organes de la *puissance publique* émanant de procédures démocratiques. C'est l'Etat démocratique lui-même qui doit définir les objectifs, *les moyens de parvenir aux objectifs*, et qui doit *contrôler* l'exécution des décisions.

C'est lui, l'Etat, qui doit opérer la conciliation entre la volonté d'expansion et d'amélioration permanente du sort des plus défavorisés, d'une part, et le respect de la démocratie d'autre part. Nous affirmons qu'il n'y a pas d'incompatibilité fondamentale qui s'oppose à cette conciliation essentielle.

Il se peut que, dans des pays comme la Russie soviétique de 1917 ou la Chine communiste

→

MENDÈS-FRANCE AU P. S. A.

→ d'aujourd'hui, le retard à rattraper soit tellement considérable, qu'une partie de la population y soit à ce point arriérée, que des contraintes soient nécessaires. Il se peut que, dans des civilisations sous-développées, il faille engager le processus du développement avec des moyens de pression comparables à ceux qui ont été appliqués là-bas. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet. Mais dans un pays avancé et évolué comme le nôtre, comme les autres pays d'Europe occidentale, là où existe ce capital de connaissances, d'expérience et d'instruction largement répartie, il ne peut pas y avoir d'antinomie entre les impératifs de la démocratie politique, de la dignité et de la liberté de l'homme, d'une part, et les nécessités d'une expansion contrôlée, condition d'une croissance rapide, d'autre part.

Notre ambition est de construire demain une nation où le socialisme sera le complément, la conséquence naturelle et normale de la démocratie ; Jaurès expliquait que le socialisme était pour lui la conclusion des leçons de la Révolution française, le prolongement des principes de 1789.

Là encore nous constatons donc notre accord avec les socialistes que nous rejoignons...

"Le succès de l'expérience Pinay"

Examinons maintenant notre situation immédiate. On s'interroge beaucoup sur ce qu'on appelle le succès de l'expérience économique actuellement en cours. Quel est donc son bilan ? Quelle conclusion en tirer ?

Depuis deux ans, le revenu national français a augmenté avec une très grande lenteur ; les 3 à 4 % dont on prétend se contenter sont loin d'être atteints. En fait, nous piétinons et s'il y a un progrès, il est très faible. La production globale est un peu supérieure à celle d'il y a trois ans, un peu supérieure... Mais c'est un fait que le niveau de vie de la fraction la moins favorisée de la population, celui de la classe ouvrière, a été comprimé ; les prix, dans les trois dernières années, ont augmenté en gros de 25 à 30 % et les salaires n'ont pas du tout augmenté dans cette proportion.

Voici donc un revenu national en léger progrès et une classe ouvrière qui, dans l'ensemble, en a reçu une part moindre : son niveau de vie s'est trouvé diminué. Il est clair que certaines autres catégories sociales, dans cette période, ont vu leur part accrue ; si l'ensemble du gâteau depuis trois ans est un peu plus grand et si la classe ouvrière a reçu moins, d'autres éléments de la population ont dû voir leur sort à eux s'améliorer. Je comprends qu'ils soient partisans de ce qu'ils appellent « l'expérience Pinay » ; je comprends qu'ils nous fassent dire, jour après jour, par la presse qui leur est dévouée, que « l'expérience Pinay » a réussi. Pour eux, en effet, elle a réussi...

Mais ce n'est pas notre conception. Si nous sommes partisans de la croissance, de l'expansion du volume des richesses mises à la disposition de la collectivité, c'est aussi pour en faire une *répartition* meilleure et plus équitable. C'est pour améliorer le plus rapidement possible la situation de ceux qui reçoivent jusqu'à maintenant la part la plus petite !

Nous avons mené ce combat depuis des années, nous avons éprouvé des déceptions et rencontré des échecs. Il est arrivé, par moments, que le sort de la classe ouvrière se soit trouvé amélioré ; nous avons, chaque fois, rencontré de violentes oppositions, de violentes résistances, et la politique de progrès n'a jamais pu se développer, se poursuivre avec la continuité nécessaire.

Nous avons ainsi été amenés à une constatation essentielle — *et sans doute la plus déterminante de notre choix politique d'aujourd'hui :* chaque fois que nous avons essayé de promouvoir des réformes, de transformer des choses qui nous paraissaient insuffisantes ou injustes ou mauvaises dans notre société — améliorer la fiscalité, démocratiser l'enseignement, faire une politique antitrust, développer la construction, réorganiser la distribution, combattre l'alcoolisme, etc. — *dans tous ces domaines si divers et qui apparemment n'ont entre eux aucun lien direct, chaque fois, nous nous sommes heurtés aux mêmes résistances.*

Ainsi, ceux d'entre nous qui ont pu croire — et, dans un temps, j'en étais — que l'on pouvait aborder ces problèmes chacun à son tour, l'un après l'autre, que l'on pouvait, sur ces champs de bataille divers, gagner, avancer, progresser, réaliser peu à peu des réformes, des améliorations, ceux-là ont été conduits à réfléchir sur le fait que, chaque fois, ils se sont heurtés aux mêmes résistances. Dès lors, c'est tout *le système politique et social français qui a besoin d'être transformé.*

Il ne s'agit pas d'aborder successivement un certain nombre de problèmes particuliers ; c'est *notre structure* tout entière qui a besoin d'être refaite, comme en 89, dans une sorte de sursaut collectif et global.

Pour renverser cette Bastille, que nous retrouvons sur notre route chaque fois que nous voulons aller de l'avant, il va nous falloir, dans ce moment difficile où nous sommes plongés dans une sorte d'intoxication de l'opinion, susciter de toutes nos forces cette grande *pulsation populaire,* cet élan du pays tout entier se dressant pour renverser l'obstacle.

"Bien avant quatre ans..."

Ici je voudrais écarter un malentendu ou une illusion. Dans le passé, quand nous défendions certaines opinions et que nous étions minoritaires, notre but était de convaincre les électeurs de manière à l'emporter aux élections suivantes. Notre effort était un effort de persuasion pour obtenir des victoires *par le moyen de l'élection. Les choses sont différentes aujourd'hui.*

Pourquoi ? Parce que les problèmes, tels qu'ils se posent, ce n'est pas par le moyen électoral qu'ils seront résolus. Sans doute il ne faut pas se désintéresser des élections. Partout où il y en aura (élections partielles, élections locales...), bien entendu nous devrons être présents. Mais n'ayons pas d'illusions ; ce n'est pas par l'élection que nous l'emporterons demain, et cela pour plusieurs raisons dont nous devons prendre une conscience très réaliste.

La première raison, c'est que les prochaines élections générales n'auront lieu en principe que dans quatre ans. Or, les problèmes qui se posent *n'attendront pas quatre ans pour être résolus.* Longtemps avant quatre ans, c'est l'évidence, le problème algérien aura reçu une solution — bonne ou mauvaise. Longtemps avant quatre ans, la Communauté aura été construite ou elle aura explosé. Longtemps avant quatre ans, la classe ouvrière sera sortie de l'espèce de torpeur où elle a été plongée par les drames de l'année dernière et, il faut le dire aussi, par les déceptions des quinze années qui l'avaient précédée. Ainsi, longtemps avant qu'arrive une échéance électorale, les problèmes auront reçu leurs solutions, bonnes ou mauvaises. De même sur le plan international : Krouchtchev et Eisenhower n'attendront pas quatre ans que les électeurs français aient choisi une autre politique étrangère ; ils iront de l'avant et nous serons bien obligés d'en tirer, nous aussi, des conséquences.

Il y a une deuxième considération : la droite s'est emparée de l'Etat ; certains de ses éléments, les plus extrémistes, trouvent d'ailleurs que les choses ne vont pas aussi loin qu'ils le veulent et sont impatients d'accroître leur infiltration, leur pénétration et leur mainmise. Ces hommes, s'ils constatent qu'une évolution se produit, que le pays s'oriente vers nos idées et vers nos solutions, ces hommes (qui acceptent le recours aux élections si elles peuvent, comme l'an passé, leur donner le pouvoir — mais qui n'hésitent pas à les supprimer si le peuple se détourne d'eux) ne laisseraient pas, soyez-en sûrs, se produire paisiblement et loyalement une consultation électorale à l'occasion de laquelle ils risqueraient d'être écrasés.

Si cette mainmise sur l'Etat, qu'ils réalisent après l'avoir depuis si longtemps ambitionnée, risquait de leur être arrachée par les électeurs, ils sauraient empêcher, d'une manière ou de l'autre, l'arbitrage du suffrage universel. Au besoin par la violence, ils s'y opposeraient et ils se flattent d'avoir, dans l'Armée et ailleurs, les concours nécessaires pour cette opération.

Ainsi donc, l'évolution politique pour laquelle nous travaillons, elle doit se produire avant les élections générales. Nous ne pouvons pas attendre tranquillement sous l'orme une bonne petite consultation électorale classique pour nous battre. Non, la maturation de l'opinion qui est nécessaire, il faut que nous la suscitions le plus vite possible. Alors se produira le réflexe salutaire d'un pays qui veut redevenir libre et souverain, ce réflexe sans lequel rien n'est possible.

Avant longtemps, le pays prendra conscience de l'échec de l'entreprise actuelle. Certes, il y a encore, en France, beaucoup d'hommes de bonne foi qui n'en ont pas une suffisante conscience. Mais les faits trancheront, et plus vite peut-être qu vous ne croyez. C'est alors que le pays cherchera d'autres solutions dans tous les domaines de la politique et *ce sera alors la crise du régime.*

Pour cette échéance, dès maintenant une candidature s'annonce : celle du parti communiste.

J'ai toujours pensé que ce serait un grand désastre s'il arrivait que les Français n'aient pas d'autre alternative que le fascisme ou le communisme, les uns s'étant jetés dans les bras du fascisme par peur du communisme, les autres ayant rejoint les rangs communistes par haine du fascisme.

Il faut que nous empêchions la politique française d'en arriver à cette simplification catastrophique. Il faut que nous offrions une autre issue, une autre chance à ce peuple malheureux et hésitant. Voilà le devoir qui nous incombe.

"Le début du regroupement"

Nous devons constituer une organisation, une force — fût-elle, au début, une petite force — susceptible de faire comprendre nos solutions et, un jour, de les mettre en œuvre.

Il est arrivé plus d'une fois dans le passé que la France traverse une période semblable à celle-ci. Il est arrivé que la France connaisse une apathie qui paralyse temporairement ses volontés de renouvellement et de redressement. Et puis, un jour, à l'appel des forces saines et jeunes, on l'a vue se dresser et reprendre son effort et son progrès.

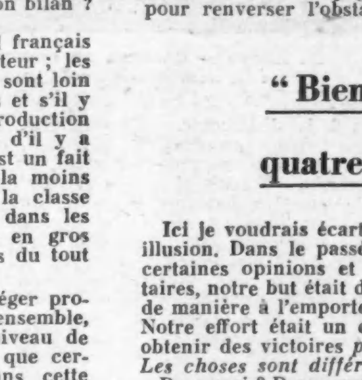
Il s'agit seulement de savoir si, aujourd'hui, au moment des plus grandes difficultés, nous allons nous laisser tromper et abattre — ou bien, si, au contraire nous témoignerons par notre présence et par notre persistance qu'il y a dans ce pays des hommes, même minoritaires, même attaqués et dénigrés, mais qui savent de toute leur foi et de tout leur patriotisme qu'ils travaillent pour l'avenir.

Ce combat, nous allons maintenant le poursuivre dans des conditions nouvelles. Il y a longtemps que nous souhaitions que quelque chose de ce genre s'opère. Dans cette nouvelle association, dans ce nouveau parti, au sein du P.S.A., nous serons plus nombreux, plus rassemblés. *Rassemblés dans le socialisme du XXe siècle, prolongement normal de la démocratie moderne parce qu'il fait entrer dans le domaine des décisions politiques la vie économique et sociale qui s'en trouvait exclue, dans le système du XIXe siècle.* L'effort de la gauche a consisté depuis longtemps à intégrer ce domaine, réservé autrefois aux intérêts privés, dans la sphère de compétence de la démocratie. Cet effort, ensemble, nous allons le poursuivre et le développer.

Que, dans cet esprit, notre décision d'aujourd'hui marque le début du regroupement et de la reconstruction de la gauche française.

P.M.F.

GENTLEY
Tailleur
NOUVEAUX TISSUS ANGLAIS
Costumes sur mesures
de 48.000 à 60.000
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58
EXECUTION EN 48 HEURES POUR LES CLIENTS DE PROVINCE


Grand ou Petit
Mince ou Fort
...il y a toujours à votre goût un sous-vêtement
KANGOUROU
KANGOUROU présente maintenant un choix complet de SLIPS et MAILLOTS dans des formes nouvelles
Le plus grand spécialiste du sous-vêtement masculin

VOYAGE DANS LE NORD

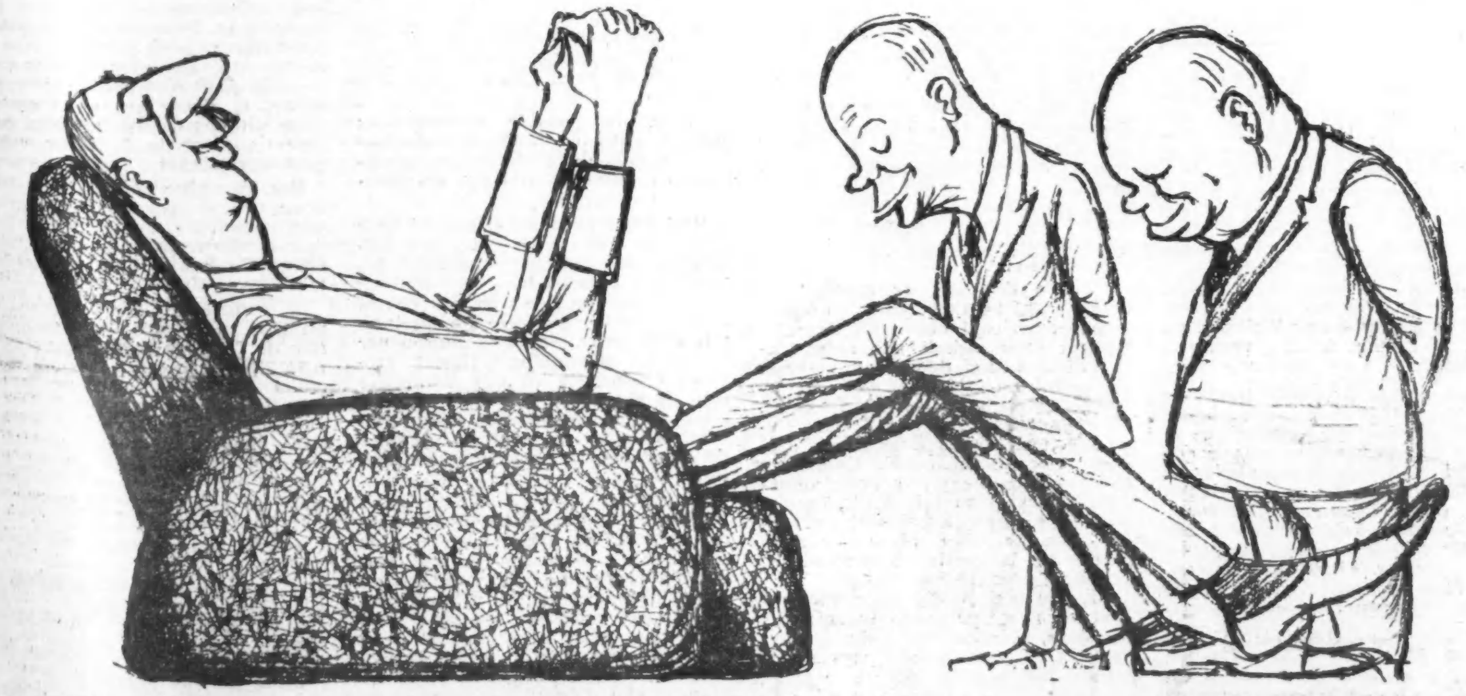
par TIM

« Je suppose que ce qui est bon pour les céréales ne l'est pas pour les betteraves. »
(Arras, le 24 sept.)

« Il nous faut bâtir le progrès social de façon que chaque fois que la France avance, tout le pays en profite. »
(Dunkerque, le 25 sept.)

« Je m'interdis d'évoquer ici les graves problèmes politiques de l'heure. »
(Guy Mollet, Arras, le 24 sept.)

« Ce que vous dites m'émeut, p a r c e que c'est vous qui le dites dans la ville où nous sommes. »
(Réponse à Guy Mollet, Arras, le 24 sept.)



« Nous ne croyons pas inutiles certaines conversations d'homme à homme. »
(Béthune, le 25 sept.)

CHINE

« Deux bras, cinq bouches »

● *600 millions de Chinois fêtent cette semaine le 10ᵉ anniversaire de leur République populaire. Que veulent ces hommes ? Que font-ils ? Où vont-ils ? Michel Bosquet répond :*

PEKIN, 1ᵉʳ octobre. Sur une voie large comme les Champs-Elysées et dont les soixante kilomètres se perdent dans les lointains, des centaines de milliers de Chinois, en uniforme « bleu Mao », drapeaux rouges et symboles de leur métier en tête, convergent vers la place Rouge. A l'ombre d'immeubles neufs de huit à quatorze étages, se dresse la tribune officielle d'où les dirigeants de la Chine nouvelle, flanqués des invités d'honneur, au premier rang desquels M. Krouchtchev, haranguent la foule fiévreuse.

Clameurs de joie, enthousiasme, discipline, uniformité. La Chine populaire, le régime de Mao Tsé-toung, ont dix ans. Tout, dans ce spectacle, est colossal, surtout pour M. Krouchtchev qui débarque d'Amérique. Les comparaisons s'imposent.

Redoutable par son dynamisme si on la compare à une Amérique qui tend à s'assoupir dans l'opulence, l'U.R.S.S. n'est-elle pas déjà une nation lourde de mauvaise graisse si on la compare à la Chine ? A-t-elle jamais eu l'élan révolutionnaire de celle-ci ? Où en était l'U.R.S.S. dix ans après sa révolution, et où en est la Chine ?

La comparaison n'est pas flatteuse pour les Russes : en 1927, ils en étaient encore à panser, par la N.E.P., les plaies de la guerre civile. Ils ménageaient les koulaks qui allaient se soulever, quelques mois plus tard, précipiter par là une collectivisation forcée dont l'agriculture soviétique, vingt-cinq ans plus tard, ne s'était pas encore remise, et provoquer le lancement d'un premier plan quinquennal, aux objectifs délirants, accompagné de répressions sanglantes.

L'histoire ne s'est pas répétée. La Chine, dix ans après sa révolution, a déjà réalisé les objectifs de son second plan de cinq ans. En dépit d'un demi-échec récent, en dépit de retours de flamme, de tensions et d'épurations périodiques, c'est sans provoquer de soulèvements qu'elle a liquidé la propriété terrienne et avancé, à travers « rectifications » et « remises en ordre », avec une audace prudente, à un rythme jamais encore atteint dans le monde.

(Hassner-Dalmas.)

M. CHOU EN-LAI, PREMIER MINISTRE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE CHINOISE. *« Après dix-huit mois de fièvre... »*

Trois bonds

Partie d'un niveau beaucoup plus bas que l'U.R.S.S., c'est son dénuement même qui lui a permis des bonds de géant. Que pouvait signifier, en effet, la propriété des terres, accordée aux paysans en 1949, dans un pays qui ne compte que 0,15 hectare de terre cultivée par l'habitant (six fois moins qu'en France) ? Dans un pays qui ne compte presque pas d'éleveurs, toujours individualistes, et où la densité de population atteint plus de 1.000 habitants au kilomètre carré dans les vallées du Weiho et du Pheno : soit une famille pour un demi-hectare.

A quoi sert la propriété terrienne quand des inondations périodiques viennent détruire les pousses que le paysan a fait germer sur sa parcelle exiguë ? Les Chinois le savent depuis des millénaires : ils ne mangent à leur faim que lorsqu'un Etat fortement centralisé sait organiser, sur des milliers de kilomètres, l'endiguement des fleuves. « Quand le sage apparaît, l'eau devient claire », dit le proverbe.

Cet effort d'endiguement ne peut être entrepris à l'échelle de la famille, ni même à celle des villages. C'est pourquoi la Chine a pu avancer, sans trop d'à-coups, en trois bonds successifs, de l'exploitation familiale (1949) à la coopérative semi-socialiste (1952), de type polonais et yougoslave actuel, puis à la coopérative villageoise purement socialiste (1955), enfin à la Commune (1958), collectivité de 50.000 personnes qui travaillent en commun, sous la direction de techniciens, les terres de tout un canton.

Chacune de ces étapes marquait un progrès dans la rationalisation et la division du travail. Le paysan privé, sur son lopin minuscule, ne travaillait souvent que cent jours par an, voire moins. La mise en commun des terres, l'organisation des équipes ont encore réduit le temps nécessaire aux travaux de culture.

Les dizaines de journées que l'on gagnait ainsi par habitant et par an ont pu être consacrées aux travaux annexes : irrigation, reboisement, assèchement des marais, production d'outils et d'engrais, construction de digues et de routes...

Le bilan de ces efforts fut fabuleux : dizaines de millions d'hectares assainis, dizaines de milliers de kilomètres de routes et de canaux, consommation d'engrais multipliée par sept, bref, selon l'observation de René Dumont, « le progrès agricole le plus impressionnant depuis que le monde est monde ».

L'année dernière, au moment où démarraient les Communes, un observateur américain constatait dans les villages qu'il visitait une augmentation de 25 à 35 % de la consommation de céréales. Neuf ans d'efforts venaient de porter des fruits fabuleux. Un économiste français, Jacques Dumontier, rapportait à la même époque que « le ministère du Commerce s'efforçait de ne pas acheter toutes les céréales qu'on lui offrait, car les paysans espéraient monts et merveilles — en fait, des camions — avec la recette de la partie commercialisée, vendue à prix déterminé. »

Or, non seulement le gouvernement était bien incapable de fournir des tracteurs, des camions, du ciment, des outils, des étoffes aux paysans qui lui livraient leurs excédents de grain, de coton, de tabac, mais il avait besoin des excédents agricoles, sa seule monnaie d'échange, pour payer les machines soviétiques. Qu'allait-il donc offrir aux paysans ?

Le pari des communes

En d'autres pays, pour assurer le progrès de la productivité agricole, on eût transféré des paysans à la ville, afin de leur faire produire des machines. Il n'en était pas question en Chine. L'urbanisation réclame des capitaux que la Chine ne possède pas, et c'est pourquoi elle limite sévèrement *à huit millions de personnes par an* (ce qui est peu à son échelle) l'afflux des ruraux vers les villes. Mais surtout, les produits de l'industrie urbaine ne peuvent être acheminés vers les campagnes en raison des déficiences du réseau de communications : un seul axe ferroviaire nord-sud, dans ce pays immense, un seul pont (à voie unique) sur les 5.000 kilomètres du Yang Tsé, pont qui date de 1957.

Faute de pouvoir envoyer les paysans dans les usines, le gouvernement décida donc d'envoyer les usines aux paysans ; il lança les Communes dans ce but.

Pari d'une audace qui eût été folle dans tout autre pays. Aux 500 millions de paysans qui réclamaient des produits industriels, on n'offrait rien, moins que rien : on leur offrait la mobilisation générale, on les incitait à travailler plus sans consommer davantage afin qu'ils puissent produire eux-mêmes ce que l'industrie urbaine ne pouvait leur livrer. Pas de répit aux vainqueurs du front agricole. On allait au contraire profiter de l'élan acquis pour accélérer l'allure.

L'expérience des « cent fleurs », en 1957, avait en effet enseigné aux dirigeants qu'il est aussi dangereux de relâcher la tension que de trop tendre la corde. Le relâchement des « cent fleurs » avait fait déborder les espoirs, les rancunes, les revendications jusqu'alors contenus ; il avait fallu un coup d'arrêt brutal, la mobilisation pour le « grand bond en avant », afin d'éviter l'effritement du système.

Fort de cette leçon, le gouvernement ordonna donc, le 29 août 1958, le regroupement des coopératives villageoises en Communes, l'accentuation de la division et de la rationalisation du travail. Des millions de cadres subalternes allaient ainsi pouvoir être dégagés pour de nouvelles tâches. L'introduction des dortoirs, des cantines, des crèches communautaires allait relever des dizaines de millions de femmes des travaux ménagers ; elles remplacèrent les hommes dans les champs, et les hommes purent construire plus de routes, de canaux, de voies ferrées, de digues et, surtout des hauts fourneaux et des outils.

Les fourneaux de campagne

Avant même que la récolte fût rentrée, entre 55 *et* 100 *millions* de paysans (selon les estimations diverses) abandonnèrent les travaux agricoles pour extraire du charbon, recueillir du minerai et servir les 600.000 hauts fourneaux villageois qui, trois mois durant, illuminèrent la nuit des campagnes chinoises, chaque coulée étant saluée par d'immenses clameurs. Les journées de travail étaient de *seize heures et plus* ; la Chine était en proie à une frénésie productiviste.

Une brigade de 1.400 hommes, rapporte la presse chinoise, travaillait quatre jours et quatre nuits sans repos quand 400 ouvriers tombèrent épuisés. Les mêmes hauts fourneaux et fours Martin qui, à Anshan, avaient produit 2,2 millions de tonnes d'acier en 1957, en produisaient le double en 1958. A la centrale thermique de Chitchingtan, à Pékin, trois chaudières fonctionnaient à 40 % au-dessus de leur tolérance et une turbine tournait 42 % au-dessus de sa puissance maxima prescrite.

Dans les ateliers, des millions de fils de paysans, frais émoulus des centres d'apprentissage, copiaient les machines importées et les amélioraient chemin faisant, au point qu'il est rare de trouver deux machines identiques. Au nord du désert de Gobi, 25 *millions* de paysans plantaient des arbustes au rythme d'un *demi-milliard par an*, afin que leur écran de verdure, long de 4.000 kilomètres, arrête les vents glacials soufflant de Sibérie et permette la mise en valeur du désert.

Pour fouetter les énergies, les services statistiques annonçaient des performances records qui, rapidement, se révélèrent fantaisistes dans bien des cas.

Exagération délibérée ? Ce n'est nullement certain. Il semble plutôt que les services statistiques de Pékin aient été débordés par la masse inattendue des communications. Les moyens de contrôle étaient déficients. Les cadres de base, sur lesquels reposait l'exécution des directives gouvernementales, vivaient dans la fièvre au point qu'ils en perdaient le sens des proportions et du possible.

Victimes des statistiques

Dans des milliers de communes, en outre, il n'y a tout simplement pas de comptable, alors que le calcul des rendements est une affaire fort compliquée. Selon les propres estimations du gouvernement, il faudrait encore dix ans avant que tous les Chinois aient reçu une éducation primaire, et douze ans avant que les cinq millions de fonctionnaires communaux aient la formation qu'exigent leurs tâches.

Dès novembre dernier, il se révéla donc que les prévisions avaient été trop optimistes et que les mots d'ordre d'industrialisation rurale avaient été appliqués avec un zèle et une brutalité excessifs.

Si, comme le dit le catéchisme du militant, *« la plus haute manifestation de l'éthique communiste consiste à sacrifier à la cause du Parti les intérêts personnels et même la vie, sans la moindre hésitation et même avec joie »*, il s'avéra que les 500 millions de paysans chinois, astreints à un mode de vie aussi spartiate que celui des kibboutzim israéliens, n'étaient pas tous à la hauteur de cette éthique-là.

« Deux pas en avant, un pas en arrière » : le gouvernement accusa les cadres de base de *« brutalité »*, de *« morgue »*, de *« répugnance à accomplir par la persuasion le patient travail d'éducation des masses. »* Le système des dortoirs communautaires, qui séparait le mari de la femme et la femme des enfants, cessa d'être obligatoire ; les familles purent à nouveau opter pour la vie du foyer ; la journée de travail fut ramenée à dix, puis à huit heures ; le droit pour

(Hassner-Dalmas.)

LA CONSTRUCTION D'UN CANAL D'IRRIGATION.
« Employés sous la direction éclairée du Parti. »

toute famille de posséder sa maison, ses meubles et sa basse-cour fut officiellement réaffirmé, de même que le droit de disposer librement de ses loisirs.

Ces concessions de l'hiver dernier furent suivies, en août de cette année, d'une nouvelle rectification. Dans son rapport au Comité Central, M. Chou En-lai démentit les chiffres et les objectifs de production précédemment annoncés. L'effort d'industrialisation des Communes, dit-il, avait été mené avec une hâte excessive ; il avait provoqué l'engorgement du système de transport et des pénuries de vivres dans les villes ; *« les moissonnage, battage et stockage des récoltes s'étaient faits à la va-vite »* parce que la production d'acier villageoise avait accaparé une main-d'œuvre trop nombreuse. A la place des 600.000 hauts fourneaux villageois, on allait implanter dans des communes choisies, quelques milliers de hauts fourneaux moyens, qui allaient produire annuellement huit millions de tonnes d'acier de bonne qualité.

Bref, après la poussée de fièvre des dix-huit mois écoulés, la Chine accepte aujourd'hui le tassement de son rythme de progression. Mais ce répit sera sans doute de courte durée ; car toutes les contradictions qui avaient motivé la fuite en avant demeurent. Parler de répit, d'autre part, ne doit pas faire oublier que, même en période de « remise en ordre des Communes », le rythme de progression de l'économie chinoise reste supérieur à celui de tout autre pays dans le monde. Même révisées, les valeurs absolues qu'indiquent les statistiques sont sans doute sujettes à caution ; les taux de croissance, en revanche, sont pris au sérieux par les observateurs occidentaux. Ils sont vertigineux. Le « grand bond en avant » n'est nullement un mythe :

Millions de tonnes	1952	1957	1958	1959
Charbon	63	130	270	350
Acier	1,3	5	8 (1)	12 (1)
Céréales	163	185	250	275

L'ensemble de la production industrielle a augmenté de 65 % au cours des douze derniers mois. Par rapport aux prévisions faites il y a huit ans, la Chine a pris quatre années d'avance.

Il nait actuellement 15 millions de Chinois par an. Un homme sur quatre est Chinois. Il y aura 6 milliards d'hommes sur terre en l'an 2.000 ; un sur trois sera Chinois.

Il y a un an, on entendait, avec un frisson, le maréchal Tchou-teh raisonner à cette échelle-là : la Chine venait de mettre son veto au voyage de M. Krouchtchev à Washington et le maréchal proclamait que *son pays ne craignait pas la guerre mondiale : 300 millions de Chinois y survivraient ; ils domineraient le monde.*

Est-ce parce qu'elle raisonne à cette échelle que la Chine, lorsque M. Krouchtchev partit en Amérique cette année, rappela à nouveau sa présence par d'inquiétants bruits de sabre, dirigés cette fois contre l'Inde, son amie la plus utile ? Ou craint-on, à Pékin, que la détente mondiale aidant, les Russes voudront consommer davantage et réduire les fournitures de machines (pourtant intégralement payées) à leur grand allié ?

Encore 20 ans

Le chemin qui reste à couvrir, toutefois, est encore immense : la Chine dispose aujourd'hui de 430 kilos de céréales et de 3,5 kilos de coton par tête, alors que 1.000 kilos de céréales et 10 kilos de coton sont nécessaires d'après le gouvernement, *« pour que tout Chinois soit convenablement nourri et vêtu »*.

Encore vingt ans d'efforts à ce rythme... Est-ce supportable ? Pour les 150 millions de Chinois nés depuis 1949 et qui n'ont pas connu d'autre système, la réponse est sans doute « oui ». Et pour les autres ?

« *En 1949*, écrit Tibor Mende, *il devait y avoir 150 millions de Chinois au moins qui savaient ce qu'étaient la misère, la faim et l'humiliation d'une vie inutile, ou qui avaient perdu un père ou un enfant dans les inondations, les famines ou l'une des fréquentes guerres civiles...* »

Aujourd'hui, au moins, « *aucun individu ne tire un avantage personnel de leurs sacrifices. Pour la première fois, ils ont une raison d'être et participent à une tâche grandiose qui leur promet un avenir meilleur.* »

Le défi

Les deux hypothèses sont valables. Et si M. Krouchtchev se rend à Pékin, ce n'est pas seulement pour y fêter le dixième anniversaire du régime ; c'est aussi parce que la Chine détient un droit de veto sur tout arrangement Est-Ouest : il lui suffit, pour empêcher la détente, de déclencher des incidents au Laos ou dans le détroit de Formose.

M. Krouchtchev tentera de la rassurer : elle ne sera ni oubliée ni perdante dans un arrangement Est-Ouest. Mais que le Kremlin est donc mal secondé lorsqu'il cherche à aiguiller le nationalisme exacerbé de la Chine vers une politique réaliste et raisonnable ! La Chine pourra-t-elle jamais s'assagir tant que l'O.N.U., ignorant son existence, prétend spéculer sur la chute de son régime ; tant que M. Robertson, au nom de l'Occident, y prononce des discours d'un anticommunisme aussi délirant qu'à l'époque des expéditions franco-britanniques contre les « bolchevistes » ?

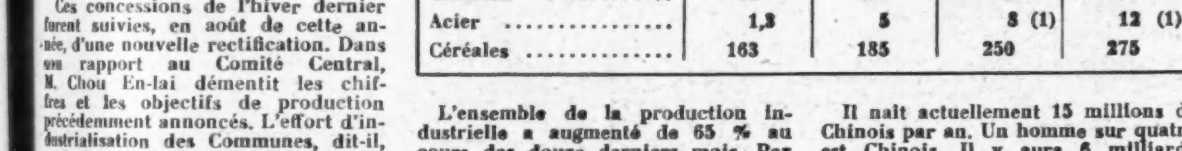
De même que les Occidentaux se méprirent, jusqu'au lancement du spoutnik, sur la nature du défi que leur lançait l'U.R.S.S., de même ils tendent à se méprendre aujourd'hui sur la nature du défi chinois. Il n'est pas militaire d'abord. Il s'adresse aux 2 milliards d'hommes sous-alimentés qui seront 5 milliards dans quarante ans ; il s'adresse aux millions d'Asiatiques, d'Africains et de Latino-Américains qui, dès leur naissance, sont condamnés à une vie inutile de chômeurs quand ils ont la chance de survivre aux famines et aux épidémies. C'est le message d'une Chine souffrant d'une *pénurie de main-d'œuvre* en dépit de sa surpopulation, d'une Chine où il n'y a *pas un homme de trop* parmi les 500 millions de paysans qui, nourris, logés, vêtus, soignés gratuitement (et payés 2.000 à 10.000 francs *par an*) remplacent de leurs bras les machines et les capitaux introuvables, et réalisent en quelques décennies l'accumulation primitive qui, en Occident, a mis des siècles.

Ce message aux trois quarts de l'humanité, Mao Tsé-toung l'a formulé en deux phrases, les plus importantes peut-être que le monde ait entendues depuis mille ans. Les voici :

> *« Une bouche supplémentaire à nourrir, ce n'est pas un problème. Car à une bouche correspondent deux bras, et deux bras employés sous la direction éclairée du Parti peuvent nourrir cinq bouches. »*

MICHEL BOSQUET.

(1) Sans compter la production des hauts fourneaux villageois.



SALON DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU - Stands 3 C D 900 - 4 D 84

CHINE

« Deux bras, cinq bouches »

600 millions de Chinois fêtent cette semaine le 10e anniversaire de leur République populaire. Que veulent ces hommes ? Que font-ils ? Où vont-ils ? Michel Bosquet répond :

PEKIN, 1er octobre. Sur une voie large comme les Champs-Elysées et dont les soixante kilomètres se perdent dans les lointains, des centaines de milliers de Chinois, en uniforme « bleu Mao », drapeaux rouges et symboles de leur métier en tête, convergent vers la place Rouge. A l'ombre d'immeubles neufs de huit à quatorze étages, se dresse la tribune officielle d'où les dirigeants de la Chine nouvelle, flanqués des invités d'honneur, au premier rang desquels M. Krouchtchev, haranguent la foule fiévreuse.

Clameurs de joie, enthousiasme, discipline, uniformité. La Chine populaire, le régime de Mao Tsé-toung, ont dix ans. Tout, dans ce spectacle, est colossal, surtout pour M. Krouchtchev qui débarque d'Amérique. Les comparaisons s'imposent.

Redoutable par son dynamisme si on la compare à une Amérique qui tend à s'assoupir dans l'opulence, l'U.R.S.S. n'est-elle pas déjà une nation lourde de mauvaise graisse si on la compare à la Chine ? A-t-elle jamais eu l'élan révolutionnaire de celle-ci ? Où en était l'U.R.S.S. dix ans après sa révolution, et où en est la Chine ?

La comparaison n'est pas flatteuse pour les Russes : en 1927, ils en étaient encore à panser, par la N.E.P., les plaies de la guerre civile. Ils ménageaient les koulaks qui allaient se soulever, quelques mois plus tard, précipiter par là une collectivisation forcée dont l'agriculture soviétique, vingt-cinq ans plus tard, ne s'était pas encore remise, et provoquer le lancement d'un premier plan quinquennal, aux objectifs délirants, accompagné de répressions sanglantes.

L'histoire ne s'est pas répétée. La Chine, dix ans après sa révolution, a déjà réalisé les objectifs de son second plan de cinq ans. En dépit d'un demi-échec récent, en dépit de retours de flamme, de tensions et d'épurations périodiques, c'est sans provoquer de soulèvements qu'elle a liquidé la propriété terrienne et avancé, à travers « rectifications » et « remises en ordre », avec une audace prudente, à un rythme jamais encore atteint dans le monde.

Trois bonds

Partie d'un niveau beaucoup plus bas que l'U.R.S.S., c'est son dénuement même qui lui a permis des bonds de géant. Que pouvait signifier, en effet, la propriété des terres, accordée aux paysans en 1949, dans un pays qui ne compte que 0,15 hectare de terre cultivée par l'habitant (six fois moins qu'en France) ? Dans un pays qui ne compte presque pas d'éleveurs, toujours individualistes, et où la densité de population atteint plus de 1.000 habitants au kilomètre carré dans les vallées du Weiho et du Pheno : soit une famille pour un demi-hectare.

A quoi sert la propriété terrienne quand des inondations périodiques viennent détruire les pousses que le paysan a fait germer sur sa parcelle exiguë ? Les Chinois le savent depuis des millénaires : ils ne mangent à leur faim que lorsqu'un Etat fortement centralisé sait organiser, sur des milliers de kilomètres, l'endiguement des fleuves. « Quand le sage apparaît, l'eau devient claire », dit le proverbe.

Cet effort d'endiguement ne peut être entrepris à l'échelle de la famille, ni même à celle des villages. C'est pourquoi la Chine a pu avancer, sans trop d'à-coups, en trois bonds successifs, de l'exploitation familiale (1949) à la coopérative semi-socialiste (1952), de type polonais et yougoslave actuel, puis à la coopérative villageoise purement socialiste (1955), enfin à la Commune (1958), collectivité de 50.000 personnes qui travaillent en commun, sous la direction de techniciens, les terres de tout un canton.

Chacune de ces étapes marquait un progrès dans la rationalisation et la division du travail. Le paysan privé, sur son lopin minuscule, ne travaillait souvent que cent jours par an, voire moins. La mise en commun des terres, l'organisation des équipes ont encore réduit le temps nécessaire aux travaux de culture.

Les dizaines de journées que l'on gagnait ainsi par habitant et par an ont pu être consacrées aux travaux annexes : irrigation, reboisement, assèchement des marais, production d'outils et d'engrais, construction de digues et de routes...

(Hassner-Dalmas.)

M. CHOU EN-LAI, PREMIER MINISTRE DE LA RÉPUBLIQUE POPULAIRE CHINOISE.
« Après dix-huit mois de fièvre... »

Le bilan de ces efforts fut fabuleux : dizaines de millions d'hectares assainis, dizaines de milliers de kilomètres de routes et de canaux, consommation d'engrais multipliée par sept, bref, selon l'observation de René Dumont, « le progrès agricole le plus impressionnant depuis que le monde est monde ».

L'année dernière, au moment où démarraient les Communes, un observateur américain constatait dans les villages qu'il visitait une augmentation de 25 à 35 % de la consommation de céréales. Neuf ans d'efforts venaient de porter des fruits fabuleux. Un économiste français, Jacques Dumontier, rapportait à la même époque que « le ministère du Commerce s'efforçait de ne pas acheter toutes les céréales qu'on lui offrait, car les paysans espéraient monts et merveilles — en fait, des camions — avec la recette de la partie commercialisée, vendue à prix déterminé. »

Or, non seulement le gouvernement était bien incapable de fournir des tracteurs, des camions, du ciment, des outils, des étoffes aux paysans qui lui livraient leurs excédents de grain, de coton, de tabac, mais il avait besoin des excédents agricoles, sa seule monnaie d'échange, pour payer les machines soviétiques. Qu'allait-il donc offrir aux paysans ?

Le pari des communes

En d'autres pays, pour assurer le progrès de la productivité agricole, on eût transféré des paysans à la ville, afin de leur faire produire des machines. Il n'en était pas question en Chine. L'urbanisation réclame des capitaux que la Chine ne possède pas, et c'est pourquoi elle limite sévèrement *à huit millions de personnes par an* (ce qui est peu à son échelle) l'afflux des ruraux vers les villes. Mais surtout, les produits de l'industrie urbaine ne peuvent être acheminés vers les campagnes en raison des déficiences du réseau de communications : un seul axe ferroviaire nord-sud, dans ce pays immense, un seul pont (à voie unique) sur les 5.000 kilomètres du Yang Tsé, pont qui date de 1957.

Faute de pouvoir envoyer les paysans dans les usines, le gouvernement décida donc d'envoyer les usines aux paysans ; il lança les Communes dans ce but.

Pari d'une audace qui eût été folle dans tout autre pays. Aux 500 millions de paysans qui réclamaient des produits industriels, on n'offrait rien, moins que rien : on leur offrait la mobilisation générale, on les incitait à travailler plus sans consommer davantage afin qu'ils puissent produire eux-mêmes ce que l'industrie urbaine ne pouvait leur livrer. Pas de répit aux vainqueurs du front agricole. On allait au contraire profiter de l'élan acquis pour accélérer l'allure.

L'expérience des « cent fleurs », en 1957, avait en effet enseigné aux dirigeants qu'il est aussi dangereux de relâcher la tension que de trop tendre la corde. Le relâchement des « cent fleurs » avait fait déborder les espoirs, les rancunes, les revendications jusqu'alors contenus ; il avait fallu un coup d'arrêt brutal, la mobilisation pour le « grand bond en avant », afin d'éviter l'effritement du système.

Fort de cette leçon, le gouvernement ordonna donc, le 29 août 1958, le regroupement des coopératives villageoises en Communes, l'accentuation de la division et de la rationalisation du travail. Des millions de cadres subalternes allaient ainsi pouvoir être dégagés pour de nouvelles tâches. L'introduction des dortoirs, des cantines, des crèches communautaires allait relever des dizaines de millions de femmes des travaux ménagers ; elles remplacèrent les hommes dans les champs, et les hommes purent construire plus de routes, de canaux, de voies ferrées, de digues et, surtout des hauts fourneaux et des outils.

Les fourneaux de campagne

Avant même que la récolte fût rentrée, entre 55 *et* 100 *millions* de paysans (selon les estimations diverses) abandonnèrent les travaux agricoles pour extraire du charbon, recueillir du minerai et servir les 600.000 hauts fourneaux villageois qui, trois mois durant, illuminèrent la nuit des campagnes chinoises, chaque coulée étant saluée par d'immenses clameurs. Les journées de travail étaient de *seize heures et plus* ; la Chine était en proie à une frénésie productiviste.

Une brigade de 1.400 hommes, rapporte la presse chinoise, travaillait quatre jours et quatre nuits sans repos quand 400 ouvriers tombèrent épuisés. Les mêmes hauts fourneaux et fours Martin qui, à Anshan, avaient produit 2,2 millions de tonnes d'acier en 1957, en produisaient le double en 1958. A la centrale thermique de Chitchingtan, à Pékin, trois chaudières fonctionnaient à 40 % au-dessus de leur tolérance et une turbine tournait 42 % au-dessus de sa puissance maxima prescrite.

Dans les ateliers, des millions de fils de paysans, frais émoulus des centres d'apprentissage, copiaient les machines importées et les amélioraient chemin faisant, au point qu'il est rare de trouver deux machines identiques. Au nord du désert de Gobi, 25 *millions* de paysans plantaient des arbustes au rythme d'un *demi-milliard par an*, afin que leur écran de verdure, long de 4.000 kilomètres, arrête les vents glacials soufflant de Sibérie et permette la mise en valeur du désert.

Pour fouetter les énergies, les services statistiques annonçaient des performances records qui, rapidement, se révélèrent fantaisistes dans bien des cas.

Exagération délibérée ? Ce n'est nullement certain. Il semble plutôt que les services statistiques de Pékin aient été débordés par la masse inattendue des communications. Les moyens de contrôle étaient déficients. Les cadres de base, sur lesquels reposait l'exécution des directives gouvernementales, vivaient dans la fièvre au point qu'ils en perdaient le sens des proportions et du possible.

Victimes des statistiques

Dans des milliers de communes, en outre, il n'y a tout simplement pas de comptable, alors que le calcul des rendements est une affaire fort compliquée. Selon les propres estimations du gouvernement, il faudrait encore dix ans avant que tous les Chinois aient reçu une éducation primaire, et douze ans avant que les cinq millions de fonctionnaires communaux aient la formation qu'exigent leurs tâches.

Dès novembre dernier, il se révéla donc que les prévisions avaient été trop optimistes et que les mots d'ordre d'industrialisation rurale avaient été appliqués avec un zèle et une brutalité excessifs.

Si, comme le dit le catéchisme du militant, *« la plus haute manifestation de l'éthique communiste consiste à sacrifier à la cause du Parti les intérêts personnels et même la vie, sans la moindre hésitation et même avec joie »*, il s'avéra que les 500 millions de paysans chinois, astreints à un mode de vie aussi spartiate que celui des kibboutzim israéliens, n'étaient pas tous à la hauteur de cette éthique-là.

« Deux pas en avant, un pas en arrière » : le gouvernement accusa les cadres de base de *« brutalité »*, de *« morgue »*, de *« répugnance à accomplir par la persuasion le patient travail d'éducation des masses. »* Le système des dortoirs communautaires, qui séparait le mari de la femme et la femme des enfants, cessa d'être obligatoire ; les familles purent à nouveau opter pour la vie du foyer ; la journée de travail fut ramenée à dix, puis à huit heures ; le droit pour

(Hassner-Dalmas.)

LA CONSTRUCTION D'UN CANAL D'IRRIGATION.
« Employés sous la direction éclairée du Parti. »

toute famille de posséder sa maison, ses meubles et sa basse-cour fut officiellement réaffirmé, de même que le droit de disposer librement de ses loisirs.

Ces concessions de l'hiver dernier furent suivies, en août de cette année, d'une nouvelle rectification. Dans son rapport au Comité Central, M. Chou En-lai démentit les chiffres et les objectifs de production précédemment annoncés. L'effort d'industrialisation des Communes, dit-il, avait été mené avec une hâte excessive ; il avait provoqué l'engorgement du système de transport et des pénuries de vivres dans les villes ; *« les moissonnage, battage et stockage des récoltes s'étaient faits à la va-vite »* parce que la production d'acier villageoise avait accaparé une main-d'œuvre trop nombreuse. A la place des 600.000 hauts fourneaux villageois, on allait implanter dans des communes choisies, quelques milliers de hauts fourneaux moyens, qui allaient produire annuellement huit millions de tonnes d'acier de bonne qualité.

Bref, après la poussée de fièvre des dix-huit mois écoulés, la Chine accepte aujourd'hui le tassement de son rythme de progression. Mais ce répit sera sans doute de courte durée ; car toutes les contradictions qui avaient motivé la fuite en avant demeurent. Parler de répit, d'autre part, ne doit pas faire oublier que, même en période de « remise en ordre des Communes », le rythme de progression de l'économie chinoise reste supérieur à celui de tout autre pays dans le monde. Même révisées, les valeurs absolues qu'indiquent les statistiques sont sans doute sujettes à caution ; les taux de croissance, en revanche, sont pris au sérieux par les observateurs occidentaux. Ils sont vertigineux. Le « grand bond en avant » n'est nullement un mythe :

Millions de tonnes	1952	1957	1958	1959
Charbon	63	130	270	350
Acier	1,3	5	8 (1)	12 (1)
Céréales	163	185	250	275

L'ensemble de la production industrielle a augmenté de 65 % au cours des douze derniers mois. Par rapport aux prévisions faites il y a huit ans, la Chine a pris quatre années d'avance.

Encore 20 ans

Le chemin qui reste à couvrir, toutefois, est encore immense : la Chine dispose aujourd'hui de 430 kilos de céréales et de 3,5 kilos de coton par tête, alors que 1.000 kilos de céréales et 10 kilos de coton sont nécessaires d'après le gouvernement, *« pour que tout Chinois soit convenablement nourri et vêtu »*.

Encore vingt ans d'efforts à ce rythme... Est-ce supportable ? Pour les 150 millions de Chinois nés depuis 1949 et qui n'ont pas connu d'autre système, la réponse est sans doute « oui ». Et pour les autres ? *« En 1949,* écrit Tibor Mende, *il devait y avoir 150 millions de Chinois au moins qui savaient ce qu'étaient la misère, la faim et l'humiliation d'une vie inutile, ou qui avaient perdu un père ou un enfant dans les inondations, les famines ou l'une des fréquentes guerres civiles... »*

Aujourd'hui, au moins, *« aucun individu ne tire un avantage personnel de leurs sacrifices. Pour la première fois, ils ont une raison d'être et participent à une tâche grandiose qui leur promet un avenir meilleur. »*

Il naît actuellement 15 millions de Chinois par an. Un homme sur quatre est Chinois. Il y aura 6 milliards d'hommes sur terre en l'an 2.000 ; un sur trois sera Chinois.

Il y a un an, on entendait, avec un frisson, le maréchal Tchou-teh raisonner à cette échelle-là : la Chine venait de mettre son veto au voyage de M. Krouchtchev à Washington et le maréchal proclamait que *son pays ne craignait pas la guerre mondiale : 300 millions de Chinois y survivraient ; ils domineraient le monde.*

Est-ce parce qu'elle raisonne à cette échelle que la Chine, lorsque M. Krouchtchev partit en Amérique cette année, rappela à nouveau sa présence par d'inquiétants bruits de sabre, dirigés cette fois contre l'Inde, son amie la plus utile ? Ou craint-on, à Pékin, que la détente mondiale aidant, les Russes voudront consommer davantage et réduire les fournitures de machines (pourtant intégralement payées) à leur grand allié ?

Le défi

Les deux hypothèses sont valables. Et si M. Krouchtchev se rend à Pékin, ce n'est pas seulement pour y fêter le dixième anniversaire du régime ; c'est aussi parce que la Chine détient un droit de veto sur tout ar**rangement Est-Ouest : il lui suffit, pour empêcher la détente, de déclencher des incidents au Laos ou dans le détroit de Formose.**

M. Krouchtchev tentera de la rassurer : elle ne sera ni oubliée ni perdante dans un arrangement Est-Ouest. Mais que le Kremlin est donc mal secondé lorsqu'il cherche à aiguiller le nationalisme exacerbé de la Chine vers une politique réaliste et raisonnable ! La Chine pourra-t-elle jamais s'assagir tant que l'O.N.U., ignorant son existence, prétend spéculer sur la chute de son régime ; tant que M. Robertson, au nom de l'Occident, y prononce des discours d'un anticommunisme aussi délirant qu'à l'époque des expéditions franco-britanniques contre les « bolchevistes » ?

De même que les Occidentaux se méprirent, jusqu'au lancement du spoutnik, sur la nature du défi que leur lançait l'U.R.S.S., de même ils tendent à se méprendre aujourd'hui sur la nature du défi chinois. Il n'est pas militaire d'abord. Il s'adresse aux 2 milliards d'hommes sous-alimentés qui seront 5 milliards dans quarante ans ; il s'adresse aux millions d'Asiatiques, d'Africains et de Latino-Américains qui, dès leur naissance, sont condamnés à une vie inutile de chômeurs quand ils ont la chance de survivre aux famines et aux épidémies. C'est le message d'une Chine souffrant d'une *pénurie de main-d'œuvre* en dépit de sa surpopulation, d'une Chine où il n'y a *pas un homme de trop* parmi les 500 millions de paysans qui, nourris, logés, vêtus, soignés gratuitement (et payés 2.000 à 10.000 francs *par an*) remplacent de leurs bras les machines et les capitaux introuvables, et réalisent en quelques décennies l'accumulation primitive qui, en Occident, a mis des siècles.

Ce message aux trois quarts de l'humanité, Mao Tsé-toung l'a formulé en deux phrases, les plus importantes peut-être que le monde ait entendues depuis mille ans. Les voici :

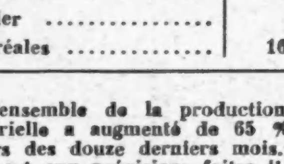
> *« Une bouche supplémentaire à nourrir, ce n'est pas un problème. Car à une bouche correspondent deux bras, et deux bras employés sous la direction éclairée du Parti peuvent nourrir cinq bouches. »*

MICHEL BOSQUET.

(1) Sans compter la production des hauts fourneaux villageois.

E. COURCHINOUX

classeurs
verticaux
tout acier



réellement
les moins chers
au mètre linéaire
de classement

Y.A. CHAUVIN, 6, rue aux Ours PARIS-3e. Téléph.: TURbigo 84-35+

SALON DE L'EQUIPEMENT DE BUREAU - Stands 3 C D 900 - 4 D 84

KROUCHTCHEV

« Il n'a pas de cornes ! »

Après treize jours de voyage à travers les Etats-Unis et trois jours d'entretiens avec le président Eisenhower, que pense Krouchtchev de l'Amérique ? Et que pense l'Amérique de Krouchtchev ? Voici le câble de notre envoyé spécial, K.S. Karol :

M. KROUCHTCHEV EN CADILLAC.
« C'est vrai qu'il a l'air sincère ! »
(Dalmas)

APRES avoir apprécié pendant près de deux semaines les talents d'orateur, de comédien, de diplomate du Président du Conseil soviétique, nous pensions ne plus pouvoir être surpris par ses mimiques et ses improvisations. Dimanche soir, cependant, en faisant à Washington ses adieux à la presse mondiale, Krouchtchev nous a une fois de plus « estomaqués ».

Nous venions de vivre à Gettysburg deux jours de *suspense* en attendant le résultat final de la rencontre du Camp David. La mine de l'attaché de presse du président Eisenhower, M. James Hagerty, et la pauvreté des informations qu'il nous apportait deux fois par jour (« Ike fait visiter sa ferme à M. K. » ; « Les deux hommes se sont fait projeter un film sur les sous-marins atomiques ») suggéraient l'apparition de sérieuses difficultés dans la discussion, et la prolongation des entretiens au-delà de l'horaire prévu semblait indiquer que la mise au point du communiqué final n'allait pas sans peine. Ce communiqué nous a d'ailleurs été distribué *in extremis*, dans la salle même du Press Club de Washington ,alors que nous attendions M. Krouchtchev qui revenait à 120 kilomètres à l'heure du Camp David.

Ce texte contenait beaucoup de clichés mais peu de décisions concrètes. On n'y trouvait rien, en tout cas, qui allât dans le sens des espoirs manifestés par les Soviétiques. La visite d'Ike à Moscou était remise au printemps, la conférence au sommet n'était même pas mentionnée et il n'y avait pas un mot sur le développement des échanges commerciaux. Aucun doute n'était possible : Krouchtchev allait prononcer quelques paroles aimables pour sauver la face avant de regagner l'U.R.S.S., déçu par le maigre résultat de tant d'efforts.

Une réunion de famille

Or nous l'avons vu arriver plus détendu, plus joyeux, plus rayonnant qu'il ne l'avait été dans les moments les plus réussis de son voyage. En quelques minutes, sa bonne humeur débordante s'était communiquée à l'assistance et cette conférence de presse attendue comme une épreuve de force était devenue une réunion de famille où chacun célébrait l'amitié retrouvée.

Treize jours plus tôt, dans la même salle, à la même place, entouré des mêmes personnes, j'avais éprouvé un véritable malaise à observer la méfiance crispée sinon même l'animosité avec laquelle chacun écoutait un Krouchtchev lui-même tendu et que l'on sentait prêt à exploser à tout moment. Mon voisin new-yorkais grinçait des dents après chaque réplique du Président du Conseil soviétique et me chuchotait à l'oreille en guise de commentaire : « *Quel vantard !* », « *Quel mufle !* », « *Quel hypocrite !* ».

Dimanche dernier, le même voisin riait, applaudissait avec les autres, et ses apartés avaient changé de ton : « *Il est vraiment drôle et il faut reconnaître qu'il l'air sincère.* »

Cette euphorie apparente ne doit pas, cependant, cacher la réalité. A Moscou, quelques jours avant le départ de M. K. pour Washington, un observateur très averti m'avait déclaré : « *Krouchtchev a besoin de cette visite pour consolider sa position intérieure. Même s'il n'obtient qu'un centimètre dans ses discussions avec Ike, il prétendra à son retour qu'il en rapporte vingt.* »

Je ne pense pourtant pas que nous ayons simplement assisté dimanche dernier à une nouvelle performance d'acteur du Président du Conseil soviétique. Peut-être a-t-il forcé un peu sa bonne humeur, mais s'il avait été réellement déçu par le résultat de ses entretiens avec Ike, même lui n'eût pas su les commenter avec tant d'aisance et tant d'optimisme. Si ses talents de comédien sont célèbres, sa spontanéité ne l'est pas moins.

Le mois de mai

Sa confiance dans l'avenir s'était d'ailleurs aussi clairement manifestée pendant sa dernière apparition devant les téléspectateurs américains et il devait exprimer à nouveau sa satisfaction dès son arrivée à Moscou. Dans une salle couverte du stade Lénine, devant 17.000 personnes, Krouchtchev a délivré une sorte de certificat de bonne vie et mœurs au président Eisenhower, en le décrivant comme « *un homme d'Etat d'une profonde sagesse, raisonnable et courageux, sincèrement désireux d'en finir avec la guerre froide.* »

En faisant mes adieux aux Soviétiques que j'avais connus pendant ce voyage, je leur ai demandé s'ils n'étaient pas déçus par l'ajournement de la visite du président Eisenhower. Quarante-huit heures plus tôt, en effet, certains d'entre eux me fixaient déjà rendez-vous à Moscou pour le mois d'octobre. Ils m'ont répondu sans aucun embarras et avec une grande franchise que la rencontre du Camp David avait fait apparaître un désir de s'entendre mais aussi une profonde différence de point de vue sur certains problèmes précis.

« *La prolongation des discussions ne pourrait donner de résultats concrets à l'heure actuelle, chacun étant convaincu de la justesse de sa position. Il faut d'abord assainir le climat entre nos deux pays, développer les relations culturelles et commerciales, entraîner les autres puissances dans le courant du dégel.* »

Des résistances

Il existe une autre raison au désir des Soviétiques de progresser lentement : c'est l'existence aux Etats-Unis de « cercles favorables à la poursuite de la guerre froide ». Krouchtchev y a fait allusion devant le Press Club de Washington ainsi qu'à son arrivée à Moscou, en affirmant sa conviction qu'Eisenhower saurait briser ces résistances.

Les Soviétiques se refusent, bien entendu, à nommer ces « ennemis de la paix », mais il n'est pas difficile de voir à qui ils font allusion. Il est certain, par exemple, que les leaders démocrates envisagent sans plaisir un voyage d'Ike en U.R.S.S. à quelques mois seulement des élections présidentielles de novembre 1960. Les Républicains ne manqueront pas d'utiliser ce déplacement pour se présenter comme les principaux « artisans de la paix » et bénéficieront de l'immense espoir qu'il suscitera dans l'opinion publique.

L'hostilité des Démocrates ne traduit cependant qu'une opposition tactique et non des divergences fondamentales. Les véritables adversaires d'un voyage à Moscou doivent-ils être cherchés dans les milieux de la grande industrie, qui redouteraient un ralentissement du programme d'armement ? Je n'ai pas eu l'impression qu'il existe un lobby puissamment organisé pour défendre les intérêts liés à la guerre froide. J'ai été surpris, au contraire, par la confiance en l'avenir du *big business* américain. Les grands industriels que j'ai rencontrés dans les réceptions données en l'honneur de Krouchtchev m'ont paru convaincus de pouvoir faire face à n'importe quelle situation. Le défi lancé par les Russes dans le domaine de la compétition économique ne semblait pas les inquiéter le moins du monde.

Un succès incontestable

En revanche, la guerre leur fait peur. Non qu'ils craignent les fusées des Russes. Mais, comme me l'a dit l'un d'eux, « *la guerre, ou même simplement une trop grande tension, provoque toujours une intervention de l'Etat, et je n'aime pas cela.* »

Pour Krouchtchev, le voyage se solde par un succès personnel incontestable. Avant même d'engager les discussions sérieuses du Camp David, il était conscient d'avoir gagné la partie : il avait réussi, seul contre tous, l'exploit remarquable de se concilier l'opinion américaine.

Il est certain qu'il a été servi dans cette tâche par les outrances passées de la propagande antisoviétique.

En observant la réaction des Américains devant Krouchtchev, un souvenir de ma vie en U.R.S.S. me revenait à l'esprit. En 1944, dans une famille cosaque de la région du Don, mon hôte mettait tous les soirs le même disque tzigane et répétait la même phrase : « *Hitler est un imbécile. Pourquoi massacre-t-il les tziganes ? Il ferait mieux de tuer plus de Juifs.* » Fatigué d'entendre cet éternel refrain, je lui ai demandé un jour : « *Nicolaï Stepanovitch, pourquoi voulez-vous que Hitler tue tant de Juifs ? Les Juifs vous ont-ils fait du mal ?*

— *Un Juif me faire du mal, à moi ?* » Mon cosaque se signa. « *Mais je n'en ai jamais rencontré un seul ! Dieu m'a épargné cette épreuve !* »

A quelques nuances près, l'attitude de beaucoup d'Américains à l'égard des communistes était comparable. Lorsque Krouchtchev leur a dit : « *Regardez, je ne suis pas un diable, je n'ai pas de cornes* », ils ont pensé : « *En effet, il n'a pas de cornes.* » Et lorsqu'il a dit : « *Quand vous nous connaîtrez mieux, vous comprendrez que nous voulons le bien et que nous nous inspirons des meilleures traditions du christianisme* », ils ont été impressionnés par son air convaincu et son accent de sincérité.

Un atout pour Ike

La vigueur avec laquelle Krouchtchev a défendu son pays, son insistance à souligner que « *tout ce que vous avez, nous l'avons aussi ou nous l'aurons bientôt* », ont paru rassurantes aux Américains.

« *Si ces communistes sont comme nous, ou du moins veulent être comme nous*, ont pensé le fermier de l'Iowa et le métallurgiste de Pittsburgh, *ils ne peuvent être aussi dangereux qu'on l'a dit.* »

Loin de renforcer la position de M. K. et d'affaiblir celle du président Eisenhower dans les discussions du Camp David — comme certains le craignaient — ce succès personnel du dirigeant soviétique a sans doute facilité la tâche de son interlocuteur.

Lorsque Ike a accepté l'échange de visites avec Krouchtchev pour sortir de l'impasse genevoise et sous la pression de certains de ses alliés (notamment l'Angleterre), l'opinion américaine n'était pas encore acquise à l'idée que les contacts directs entre chefs d'Etat étaient le moyen le plus efficace d'assurer la paix. Pour elle, l'arrivée aux Etats-Unis du président du Conseil soviétique était un événement insolite, dangereux, voire choquant. Et cette réticence de l'opinion publique liait les mains du président, restreignant sa liberté de manœuvre. Il était donc heureux pour Ike et pour le succès de la rencontre du Camp David que Krouchtchev fût parvenu à vaincre les préventions de l'Amérique à son égard.

Ce nouveau courant de sympathie pour Krouchtchev reste bien entendu fragile. Il suffirait d'un durcissement diplomatique, d'une phrase amère du président Eisenhower pour faire renaître les anciens préjugés. Mais pour l'instant, Ike a les mains libres et aucun de ceux qui ont rencontré Krouchtchev ne songe à lui reprocher de s'être assis à la même table que ce « chef du communisme international ». S'il est vrai que le président Eisenhower était le seul à pouvoir se permettre d'inviter M. K., il est également vrai que la voie des contacts personnels est désormais ouverte et que son successeur à la Maison Blanche, quel qu'il soit, pourra continuer de l'utiliser.

Le dégel

Un journaliste américain, champion de l'intransigeance, a remarqué : « *Ike a invité K. pour lui montrer l'Amérique. Mais K. en a profité pour se montrer aux Américains. Il leur a donné le goût du spectacle et peut-être même vont-ils regretter son départ.* »

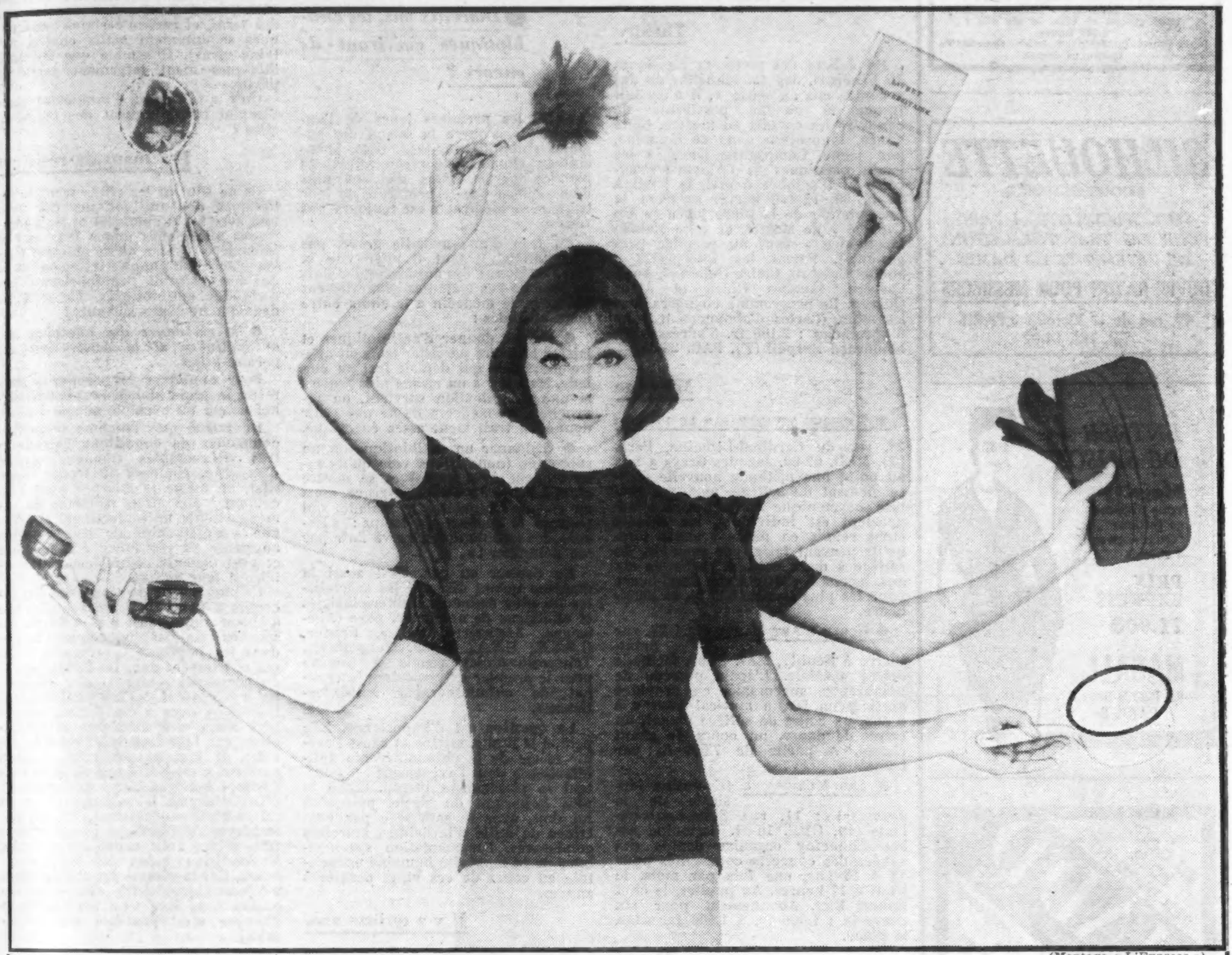
C'est probablement vrai, mais je suis convaincu que Krouchtchev et ses compagnons de voyage ont eux aussi compris beaucoup de choses pendant leur séjour. Ils se sont bien gardés d'admettre publiquement la supériorité manifeste des Etats-Unis dans certains domaines — avant tout parce que leurs hôtes sollicitaient trop brutalement de tels aveux. Mais le spectacle du dynamisme et de la prospérité économique américains a sans doute ébranlé les illusions qu'ils pouvaient encore se faire sur la stagnation des économies capitalistes. Le « triangle d'or » de Pittsburgh (cité de gratte-ciel construite en quinze ans sur l'emplacement d'anciens taudis), les immenses champs de maïs de l'Iowa, la perfection technique des machines agricoles géantes, les usines entièrement automatisées ont impressionné le dirigeant soviétique. Sans doute est-ce l'évidence de cette vitalité qui a convaincu Krouchtchev que l'Amérique est assez solide, économiquement, pour pouvoir ralentir son effort d'armement sans craindre une crise.

Diplomatiquement, le résultat de ce premier voyage d'un président du Conseil soviétique aux Etats-Unis peut paraître mince : aucune concession n'a été faite de part et d'autre et les positions restent inchangées. Politiquement et psychologiquement, cependant, le progrès est considérable. Indépendamment de l'engagement pris par les deux hommes d'Etat de résoudre leurs litiges par la négociation et non par la force, le dégel de leurs opinions publiques respectives est le plus formidable succès qu'ils aient pu souhaiter.

K. S. KAROL.

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS



(Montage « L'Express »)

LA VIE PRATIQUE POSE MILLE PROBLEMES
Mais il y a réponse à tout (voir page VII)

CETTE SEMAINE MADAME EXPRESS A :

● ***Servi*** **à dîner une nouvelle crème de dessert (chocolat ou café) présentée en pots comme les yaourts. La consistance est exactement celle d'une crème renversée, le goût est parfait, ni trop de féculent ni trop de sucre. Sur le couvercle, la date de conservation maximum. Bien que servie à une famille de « gourmands », la quantité de chaque pot a été jugée très suffisante, même pour un véritable amateur de « sucré ». (Balkan, 47 fr. le pot, Super-Marché Bardou, 3, rue Pierre-Demours, Paris-17°.)**

● ***Pensé*** **qu'à l'entrée de l'hiver bon nombre de ses lecteurs, obligés d'assurer eux-mêmes leur chauffage et le stockage du charbon (en particulier ceux qui habitent une maison indépendante en province ou en banlieue) apprécieraient une excellente initiative d'un spécialiste des ventes à crédit. Celui-ci, en collaboration avec une importante société de combustibles, vient en effet d'ajouter le charbon à son catalogue. Il suffira de payer 5 % de la facture totale quelques jours après la livraison, le solde étant réparti sur six, neuf ou même douze mois par traites acceptées. Les tarifs seront ceux du barème officiel. Intérêt mensuel : 1 %. Commande minimum : 50 kg. (« Grands magasins chez soi », 67, avenue de Clamart à Issy-les-Moulineaux. Mic. 73-03. Livraisons à Paris, en banlieue et en province.)**

● ***Apprécié*** **l'ingéniosité d'un fabricant de textiles qui propose des services de table parfaitement assortis à la faïence de Gien. Les motifs qui décorent la nappe et les serviettes ont été réalisés en accord avec les Faïenceries. Deux modèles « lingerie » correspondent à deux modèles « faïence » : « Carré 36 », imprimé bleu marine sur fond blanc, et « Quelques fleurs » (12.950 fr. le 8 couverts et 18.500 fr. le 12 couverts avec serviettes assorties. Exposition Agalys, au Printemps du 1er au 15 octobre).**

● ***Vitrifié*** **elle-même ses parquets avec le vitrificateur « OP 54 ». L'opération comprend trois stades: 1) le paillage du parquet (ou ponçage s'il s'agit de parquets très abîmés); 2) le lavage avec un shampooing spécial « OP 4 »; 3) la vitrification proprement dite. Ce produit a une odeur moins forte que ceux employés jusqu'à présent et sèche assez vite. Il a également l'avantage de ne pas se rayer. Mais il faut beaucoup de temps et de courage pour entreprendre cette tâche. En effet, pour la réaliser parfaitement, il faut passer d'abord une première couche au pinceau plat, puis laisser sécher quatre heures environ et poncer légèrement au papier de verre, pour éliminer les petites aspérités, avant de passer la deuxième couche. (Vitrificateur « OP 54 » : 1.850 francs le flacon de un litre. Grands magasins, droguistes.)**

● ***Cru*** **perdre à la fois son équilibre et sa dignité en essayant les nouvelles chaussures italiennes « à talon suspendu ». Ces chaussures ressemblent à des escarpins classiques plutôt fins, mais totalement dépourvus de talons. Leur semelle très cambrée s'appuie sur une petite languette placée dans le prolongement de la semelle et qui assure l'équilibre. Enfilées, ces chaussures se sont révélées parfaitement stables, confortables et chaussant bien; le pied, maintenu par la forme même de la chaussure, ne s'appuie pas sur le talon et la cheville ne se « tasse » pas. De dos, évidemment, ce « vide » est assez inattendu. La vendeuse interrogée affirme qu'elle en a déjà vendu plusieurs paires et que les Françaises s'habitueront à cette nouvelle mode comme elles ont adopté les chaussures très pointues. Un avantage certain : supprimer le problème des talons qui s'usent, qui cassent et se prennent dans les grilles. (11.000 fr en beige et iris. Chez Heyraud, 116, Champs-Elysées.)**

● ***Remarqué*** **de ravissants bottillons style « italien » pour bébés, en cuir grainé blanc à contrefort légèrement montant derrière le pied. Un peu trop souple pour les enfants qui commencent à marcher, c'est la chaussure de parc idéale, beaucoup plus jolie que les classiques chaussons de laine ou de peau. (Modèle Piccoli, du 17 au 20 : 890 francs. Prénatal, 103, rue Saint-Lazare.)**

DANS LE CADRE MODERNISÉ
DES GRANDS MAGASINS DU LOUVRE
LE STAND P'TIT PIERRE
vous offre :
POUR LA RENTRÉE DES CLASSES :
son article publicitaire : pantalon lainage pour garçon et fille, le six ans :
1.500 francs
Jupes tergal, pantalons, culottes, chemisettes manteaux imper

SILHOUETTE
RETOUCHES-SERVICE
SEUL SPECIALISTE A PARIS POUR LES TRANSFORMATIONS DE VETEMENTS DE DAMES
OUVRE RAYON POUR MESSIEURS
49, rue de la Victoire - PARIS
Tél. TRI. 14-82

ENTRÉE DE SAISON
Magali
vous propose
ce tailleur
"Quadrutweed"
4 coloris
PRIX EXPRESS
21.900
MAGALI
91, Rue la Boëtie
PARIS-8e

DU GOÛT POUR PEU D'ARGENT
MADD
20, RUE TRONCHET - PARIS
Les plus beaux manteaux de Paris
5 % de remise sur présentation de cette annonce.

à l'heure du cocktail
OLD NICK

le véritable «petit punch» antillais
bien glacé
sur un cube de glace
2 doigts d'OLD NICK PUNCH
1 zeste de citron
préférez-vous le préparer ?
2/3 OLD NICK RHUM BLANC
1/3 sirop de sucre de canne
1 zeste de citron
exclusivités Bardinet-Negrita

ENFANTS

Jeudis bien remplis (II)

LA semaine dernière, Madame Express a publié les adresses des clubs où les enfants peuvent peindre, faire des travaux manuels, se réunir pour des activités diverses ou faire du sport. Cette semaine, voici les adresses et les prix pour le théâtre, la musique et la danse (1).

Théâtre

En dehors des matinées classiques du Français, des marionnettes ou des « contes mis en scène », il n'existait jusque là aucune possibilité de conduire les enfants au théâtre. Cette année, innovation dans ce domaine, une jeune Compagnie lance « les jeudis classiques de l'Alliance Française ». D'octobre à mai, le jeudi à 14 h. 30, Pierre Bertin assurera la présentation de la pièce jouée (« Un Caprice » de Musset, et « Le Malade imaginaire » sont au premier programme). Parmi les interprètes : Michel Galabru, Claire Duhamel, Anne Carrère, Jacques Ciron et Alain Quercy. Le programme changera tous les mois. (Cartes d'abonnement pour 6 spectacles : 2.100 fr. S'adresser 26, boulevard Raspail (7e), BAB. 26-65.)

Musique

● MUSIQUE VIVANTE PAR LE PIANO : 21, rue du Cardinal-Lemoine, Paris (5e), MED. 07-90. Jacques Greys a mis au point une méthode nouvelle d'enseignement du solfège, piano et analyse harmonique conjugués. L'enseignement est individuel, les enfants étant réunis en petits groupes lorsqu'ils peuvent faire, par exemple, du solfège à deux voix. A partir de six ans, leçons à partir d'une demi-heure pour les plus jeunes. 600 fr. la demi-heure.

● ECOLE D'ART MARTENOT : 23, rue Saint-Pierre à Neuilly, MAI. 34-08. Méthode active spéciale. L'école possède de nombreuses succursales en province ainsi qu'un jardin musical pour 4 à 6 ans, un cours de solfège vivant, un cours de danse, un cours de chant choral. A partir de 7.500 fr. par trimestre.

● LES MUSIGRAINS (Evolution Musicale de la Jeunesse) : 11, rue Saint-Louis-en-l'Isle (4e), ODE. 10-34. Germaine Arbeau-Bonnefoy organise depuis des années des concerts commentés pour 12 à 18 ans, une fois par mois, le jeudi à 17 heures. Au pupitre, le chef Robert Blot. Abonnement pour six concerts : 1.000 fr. à 1.600 fr. selon la place.

Danse

● INSTITUT JACQUES DALCROZE : 52, rue de Vaugirard (15e), DAN. 96-87. Danse rythmique et solfège à partir de 4 ans, un cours par semaine. 1.500 fr. par mois ou 3.800 fr. par trimestre. Inscriptions : 300 fr.

● STUDIO VALA BOVIE : salle Pleyel, faubourg Saint-Honoré, CAR. 06-30. Danse rythmique, classique, claquettes, une heure par semaine (lorsqu'il y a deux sœurs, on peut les inscrire à la même heure au cours même si elles travaillent des danses différentes). Prix : 9.000 fr. par trimestre.

● STUDIO JACQUELINE CHAUMONT : 16, avenue de Wagram, WAG. 41-53. Rythme, éducation corporelle, danse. De 4 à 12 ans, le jeudi de 14 à 18 h. Un cours par semaine, 1.600 fr. par mois.

(1) Une erreur s'est glissée dans notre dernier numéro. La véritable adresse du Club des Elfes est 215, boulevard Saint-Germain.

SANTÉ

L'avenir est dans le passé

● ***Dans dix ans, les antibiotiques guériront - ils encore ?***

AVEC les premiers jours de l'automne, s'ouvre la saison des angines, rhinopharyngites, otites, bronchites et rhumes de cerveau. Affections banales, certes, mais d'autant plus désagréables que le problème de leur traitement médical n'est toujours pas résolu.

En face d'une maladie grave, pas d'hésitation. Il faut frapper vite et fort : on donne des antibiotiques. Mais en face de ces maladies généralement bénignes, le médecin a le choix entre deux attitudes :

● Ne pas donner d'antibiotiques et laisser la fièvre persister trois ou quatre jours ; ce qui déplaît fort au malade. Mais il y a un risque plus grave : si une complication survient, on reprochera au médecin de ne pas avoir donné un traitement assez énergique.

● Ordonner un antibiotique ou un sulfamide (nous allons voir qu'ils redeviennent à la mode) et se mettre ainsi à l'abri du « pépin » grave, mais au risque d'inquiéter le malade, qui pensera la plupart du temps : « Encore des antibiotiques, ça va finir par me détraquer ! ».

En donner ou pas, c'est aussi la question qu'ont discutée les spécialistes les plus éminents, bactériologistes et cliniciens de nombreux pays (Allemagne, Angleterre, Suisse, France, U.R.S.S., U.S.A., Japon, Yougoslavie, Tchécoslovaquie) réunis à Genève pour le premier « Symposium International de chimiothérapie anti-infectieuse ».

La question est d'importance. Elle peut, à la limite, mettre en cause l'avenir même de la chimiothérapie anti-infectieuse dont l'avènement est pourtant le phénomène thérapeutique le plus important du siècle, puisqu'on lui doit, avec le sauvetage par centaines de mille d'individus, autrefois condamnés, l'augmentation spectaculaire de la longévité humaine enregistrée au cours de ces vingt dernières années.

Il y a quinze ans,

La chimiothérapie anti-infectieuse est vieille d'à peine un quart de siècle, puisque le prontosil, ancêtre des sulfamides, a été découvert en 1935, mais elle a parcouru dans ce court intervalle de temps, un extraordinaire chemin. On a crié au miracle à l'avènement des sulfamides, on les a utilisés à tour de bras, puis on les a pratiquement abandonnés. « Je me cache presque pour prescrire des sulfamides », avouait un médecin américain aux journées de Genève.

C'est qu'entre temps, on avait découvert les antibiotiques (1). Dans ce domaine, les progrès ont été gigantesques. En 1944, la pénicilline en France était si rare et si chère qu'on la récupérait, raconte René Fabre lui-même, doyen de la Faculté de Pharmacie, dans les urines des malades traités. Convenablement traitée, cette pénicilline de seconde main, si l'on peut dire, qu'on appelait irrévérencieusement la « pipicilline », servait à sauver d'autres patients. Aujourd'hui, la pénicilline se fabrique par tonnes, à des prix très abordables.

A côté de cet illustre chef de file, des milliers d'antibiotiques ont été essayés. Une trentaine demeurent en piste à l'heure actuelle. Leur gamme d'action est assez étendue pour permettre de traiter toutes les maladies infectieuses (sauf celles causées par des virus, et encore certains antibiotiques sembleraient actifs contre certains virus). Il semble que les antibiotiques aient largement gagné la partie.

Qu'y a-t-il donc d'inquiétant dans l'emploi trop fréquent des antibiotiques ?

Les mauvais résistent

Ce ne sont ni les effets secondaires toxiques des antibiotiques (ils existent avec les sulfamides) ni les phénomènes allergiques dus à leur emploi immodéré — bien qu'ils puissent aller jusqu'au choc anaphylactique aigu — qui ont refroidi l'enthousiasme vis-à-vis des antibiotiques. Ce sont les deux phénomènes suivants :

● *la résistance des microbes aux antibiotiques et la destruction des germes utiles.*

Pour expliquer le premier phénomène, le grand biologiste suisse G. Bidkel donne un exemple simple :

De même que l'homme peut s'accommoder de conditions d'existence très défavorables (manque partiel d'oxygène, chaleurs ou froids excessifs), de même le microbe peut s'accoutumer aux effets délétères de nos médicaments anti-infectieux. Il cherche à s'affranchir de leur emprise, augmente sa résistance à leur égard et peut devenir complètement réfractaire à leur action.

Ce phénomène de résistance des microbes a pris, à l'heure actuelle, une ampleur inquiétante : 40 à 60 % des souches de staphylocoques isolées dans les hôpitaux (y compris celles qui se trouvent dans les fosses nasales du personnel soignant) sont *résistantes à la plupart des antibiotiques.* Les infections dues à ces germes sont la bête noire des médecins et chirurgiens, car leur traitement est très difficile. Il faut pratiquer un *antibiogramme,* c'est-à-dire une série de tests destinés à déterminer à quelle variété d'antibiotiques le microbe en cause est ou n'est pas résistant ; puis il faut employer l'antibiotique récent susceptible d'être actif contre ce microbe, à condition qu'un tel antibiotique existe. Car la gamme des champignons microscopiques actifs contre les microbes sans être trop toxiques pour l'homme n'est peut-être pas inépuisable.

Les bons sont tués

Second point noir qui pèse sur l'avenir de l'antibiothérapie : *la destruction de la flore utile de l'intestin et de celle des voies respiratoires par les antibiotiques* qui favorise l'établissement de « superinfections » d'une extrême gravité. Le drame des agents antimicrobiens dans leur ensemble est en effet qu'ils ne détruisent pas seulement les germes nuisibles : les « mauvais microbes » vers lesquels leur emploi est dirigé, mais aussi les « bons microbes », ceux qui jouent un rôle bienfaisant en réalisant l'équilibre de la flore interne qui peuple nos muqueuses ; tout le monde sait que les antibiotiques provoquent des désordres intestinaux. On les administre d'ailleurs de plus en plus en même temps que des préparations spéciales (bacilles lyophilisés) destinées à réensemencer l'intestin en bons microbes. Le déséquilibre de la flore intestinale par abus d'antibiotiques peut avoir des conséquences graves : on enregistre en ce moment une épidémie de diarrhée chez les nourrissons qui inquiète les médecins et qui semble être une conséquence des abus d'antibiotiques. La destruction de la flore naturelle utile qui peuple nos voies respiratoires entraîne des ruptures d'équilibre plus graves encore.

On voit à quel point les problèmes devant lesquels se trouve à l'heure actuelle l'antibiothérapie sont sérieux. Comment va-t-on tenter de les résoudre dans la pratique ?

Prudence pour le médecin

Nous avons posé la question au professeur H..., directeur du service des enfants d'un grand hôpital parisien

(1) Fleming découvre en 1929 la pénicilline que les travaux de Chain et Florey permettaient en 1941 d'appliquer en thérapeutique.

Blavier Hautefeuille
SPÉCIALISTE POUR ENFANTS, JEUNES FILLES ET JEUNES GENS
8, Rue de Clichy PARIS 9 — FONDÉE EN 18.. — 5, Rue Gay-Lussac PARIS 5
★ *Une sélection de chaussures élégantes, confortables et de qualité*
★ *Séries complètes de chaussures médicales*
NOUVELLES CHAUSSURES FONCTIONNELLES ÉSSÉ GUIDE-STEP

(Dambier.)

LA SAISON DES RHUMES APPROCHE
« Ça finira par me détraquer... »

spécialiste des maladies infectieuses. Il a insisté sur deux points capitaux :

1) L'EMPLOI ABUSIF DES MÉDICAMENTS ANTI-INFECTIEUX DE CHOC.

« Il existe, dit le professeur H..., une sorte de « démagogie des antibiotiques » dont les conséquences sont proprement catastrophiques. J'ai vu, au mois de mars dans mon service, des enfants qui avaient reçu huit à dix fois des antibiotiques au cours de l'hiver pour des maladies différentes. Pour des antibiotiques peu toxiques comme la pénicilline, les risques sont seulement ceux de la résistance ou de la sensibilisation. Mais, quand il s'agit d'antibiotiques dont les effets secondaires sont loin d'être négligeables, leur administration inconsidérée peut entraîner des complications dramatiques. Par exemple, les accidents sanguins causés par la typhomycine se sont révélés si graves, que le professeur Jean Bernard a formellement demandé de limiter l'emploi de cet antibiotique aux coqueluches très graves, à certaines formes de méningites et, naturellement, aux typhoïdes. *Il faut absolument que le médecin praticien ait le courage de ne pas prescrire d'antibiotiques* dans les affections bénignes, quitte à ce que la fièvre persiste pendant trois ou quatre jours. Il ne faut donner un antibiotique (et encore celui qui convient, après avoir fait faire, le cas échéant, un antibiogramme) *que pour une affection sérieuse, menaçante ou récidivante.*

« Cela dit — et c'est un fait d'extrême importance qu'il faut absolument souligner — les antibiotiques continuent à nous rendre d'immenses services. Les tétracyclines, qui ont une excellente pénétration osseuse, et tout récemment la katomycine ont permis de guérir les redoutables ostéomyélites. La polimyxine agit remarquablement sur certaines diarrhées de nourrissons. »

2) LA LUTTE CONTRE LES STAPHYLOCOQUES RÉSISTANTS.

« Jusqu'ici on a pu faire appel à des antibiotiques récents : la ristocétine par exemple, et la katomycine qui a fait ses preuves dans la grande épidémie de staphylococcies qui a sévi en 1958 dans les hôpitaux américains. Les sulfamides-retard, à grand rayon d'action, bon marché et peu toxiques pourraient peut-être reprendre provisoirement le relais des antibiotiques, notamment avant et après les opérations chirurgicales, pour laisser le temps aux souches résistantes de disparaître et à des souches non résistantes de se reconstituer. »

Retour aux sulfamides?

Mais pour remplacer les nouveaux antibiotiques, qui coûtent très cher (presque tous viennent d'Amérique), les savants européens ont repris des recherches dans ce domaine que l'on croyait plus ou moins délaissé : celui des sulfamides. « Dans les hôpitaux, dit le professeur H..., on ne les a jamais complètement abandonnés. On continue à les utiliser seuls ou en renfort dans les affections graves, et notamment dans les méningites ».

Il y a mieux. Aux journées de Genève, la nouveauté thérapeutique a été les sulfamides-retard qui constituent un indéniable progrès. Ils sont actifs à la dose de 0,50 gr. par jour, alors qu'il faut administrer 12 à 14 gr. de sulfamides classiques pour obtenir le même résultat thérapeutique. Cette activité à dose infime supprime l'inconvénient majeur de l'administration des sulfamides : la formation de cristaux dans les reins qui entraînait des néphrites graves. Les sulfamides-retard (que les Anglais appellent « long acting ») restent longtemps présents dans le sang. L'action d'un seul comprimé s'étale sur vingt-quatre heures. Cela présente un pittoresque inconvénient secondaire : les gens à l'intellect moyen, comme dirait l'humoriste Jerome K. Jerome, ont l'impression de ne pas être soignés avec une seule petite pilule par jour. Au point que les médecins de l'O.M.S. envisagent dans les pays sous-développés de donner à côté du comprimé actif quelques pilules de placebos (1) pour rassurer le malade !

Conclusion pratique : le rôle du médecin à l'égard des antibiotiques est difficile. Tous le savent. Pour être bien soigné, n'exigez pas ce qu'il ne veut pas vous donner, ne refusez pas ce qu'il vous prescrit.

Si vous n'avez pas confiance dans votre médecin, adressez-vous à un autre. Mais à celui qui vous soigne, faites confiance.

(1) Placebos : comprimés offrant l'aspect d'un vrai médicament mais ne contenant aucune substance médicamenteuse.

BEAUTÉ

Mode d'emploi pour un institut de beauté

● *Treize questions qui vous aideront à ne pas avoir « peur » de chercher à embellir.*

80 % des Françaises rendent visite au moins une fois dans l'année à leur coiffeur, mais 7 % seulement d'entre elles ont eu l'occasion dans leur vie de confier leur visage aux mains d'une esthéticienne. L'institut de beauté tente beaucoup de femmes (40 % selon une récente enquête menée auprès de toutes les catégories sociales) mais elles en ont peur. Peur de se sentir mal à l'aise, dans un cadre « sophistiqué », peur de se laisser entraîner à des dépenses incompatibles avec leur budget.

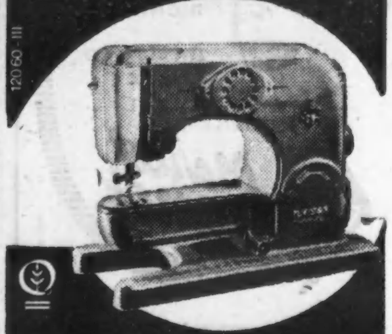
Voici les treize questions que l'on se pose à propos des soins esthétiques. Elles vous permettront de savoir exactement quels « risques » vous courez en passant la porte d'un institut de beauté, et vous encourageront peut-être, du moins nous l'espérons, à « sauter le pas ».

● *Y a-t-il plusieurs sortes d'instituts de beauté ?*

On peut classer les instituts de beauté en trois catégories : les grands, les moyens et les petits.

Les grands, qui groupent dans des salons luxueusement installés de 5 à 15 esthéticiennes, dépendent d'une marque importante de produits de beauté (Elisabeth Arden, Harriett Hubard Ayer, Guerlain, Charles of the Ritz, Helena Rubinstein, etc.). Il y en a une quinzaine dans Paris. Ils forment eux-mêmes leurs esthéticiennes qui offrent, de ce fait, un maximum de garanties professionnelles. Ils emploient, bien entendu, exclusivement les produits fabriqués par leur maison.

→

TURISSA
Une vraie merveille, admirée dans le monde entier

TURISSA «NOVOMATIC»
la machine à coudre la plus moderne du monde
TURISSA «FORTUNA»
le modèle à votre prix
Importateur exclusif DARGOLS
8, r. des Francs-Bourgeois, Paris-3°

OPHELIA
106 bis, rue de Rennes
LIT. 13-13
TRÈS BEAU LINGE DE MAISON
BELLES ROBES DE CHAMBRE
LINGERIE SOIE NATURELLE
Grand choix de carrés, écharpes, mouchoirs

OLD ENGLAND
12, BD. DES CAPUCINES - PARIS
DAMES
Ballantyne Lambswool Pull-overs "The Rustic"
Manches longues 5.400 Fr.
Le cardigan 5.900 Fr.
importés d'Angleterre

Vison ? voyons WEIL
FOURRURES
4, rue Sainte-Anne
(angle av. de l'Opéra)

L'ESTHÉTIQUE et le VISAGISME
vous offrent
d'intéressants débouchés
jean d'Estrées
professe lui-même à ses cours
et vous enseigne ses secrets
Renseignez-vous : Centre d'Oxygéno-Relaxation
14, Faubourg-Saint-Honoré (8e). ANJ. 99-77
Inscriptions limitées, début des cours du jour : 1er octobre. Nombreuses situations à la sortie de l'école. Cours accélérés du soir.

LES DERNIÈRES CRÉATIONS DE LA MODE
A VOTRE PORTÉE...
Rive Gauche
Le nouveau Magasin du "Prêt à Porter"
vous attend...
19 Rue LA FAYETTE - (Angle Rue de Provence).
PARIS 9e
BON pour 1 JUPE GRATUITE
CE BON EST VALABLE POUR LES 500 PREMIÈRES CLIENTES

Durer
PARIS
présente sa collection Automne
CHAUSSURES
SACS - GANTS
74, Champs-Elysées
28, rue du Faubourg-Saint-Honoré

réclamez dès aujourd'hui
dans les grands magasins
ou chez les dépositaires
de votre quartier le
mitoufle
IMPERIAL
aussi fin que des bas
aussi pratique qu'un collant, le
mitoufle
habille d'une seule pièce de la taille
à la pointe des pieds
★
Création Bonneterie de Tergnier

Les moyens, trois à huit esthéticiennes, fabriquent en général leurs propres produits de beauté, même s'il ne s'agit pas de marques à très grande diffusion. Il y en a une quarantaine à Paris. Ils sont souvent plus spécialisés dans les soins du corps, à la différence des premiers qui insistent particulièrement sur leur section « visage ».

Les petits. On ne peut pas réellement parler, dans ce cas, d'instituts de beauté. Il s'agit d'installations artisanales : une petite pièce adjointe à un salon de coiffure ou à une parfumerie. Aucune garantie ne peut alors être donnée sur la compétence des esthéticiennes.

En effet, la profession d'esthéticienne (il y en a plusieurs milliers en France, mais 500 seulement sont inscrites au syndicat professionnel) n'est pas encore réglementée. Certaines jeunes femmes peuvent par conséquent se parer de ce titre après parfois un mois de cours seulement (sans parler des cours par correspondance), ce qui est nettement insuffisant. Un projet est actuellement à l'étude pour créer un diplôme d'Etat d' « esthéticienne-auxiliaire-médicale » qui exigerait deux années d'études au moins, comme pour les kinésithérapeutes.

QUI FRÉQUENTE LES INSTITUTS DE BEAUTÉ ?

● *Quels sont les prix pratiqués ?*

Pour les soins du visage, les différences de prix ne sont pas considérables entre les grands (de 1.800 à 2.500 fr.) les moyens (de 1.500 à 2.000 fr.) et les petits (de 1.200 à 1.500 fr.). Il s'agit des prix d'un traitement complet, avec maquillage. En fait, le tarif d'une séance dans un institut de beauté correspond à celui d'un shampooing-mise en plis selon les catégories de coiffeurs. Il est d'ailleurs curieux de constater que les Françaises, qui acceptent assez facilement, à en juger par le nombre de salons de coiffure qui sont pleins toute la journée, de consacrer cette somme au dessus de leur tête, ont l'impression de faire une folie en la déboursant pour l'entretien de leur peau.

Cependant, tous les instituts de beauté que nous avons interrogés au cours de cette enquête ont constaté que leur clientèle avait considérablement rajeuni depuis quelques années, et comprenait une forte proportion de femmes qui travaillent et qui ont entre 25 et 40 ans. C'est également ce qu'a constaté notre photographe postée pendant plusieurs heures à l'entrée de cinq instituts de beauté parisiens.

● *Comment choisir entre ces différentes catégories ?*

C'est le plus souvent en suivant les conseils d'une amie que s'opère le choix d'un institut de beauté. Pour celles qui ne posséderaient pas dans leurs relations une amie compétente, le mieux est de s'adresser, tout au moins pour un premier essai, à l'institut de la marque dont elles utilisent le plus couramment les crèmes de soins ou les produits de maquillage. Elles éviteront ainsi des achats nouveaux et onéreux.

● *Une fois la décision prise, comment obtenir un rendez-vous ?*

Téléphoner. En général, trois ou quatre jours à l'avance est suffisant. Il vaut mieux prévoir un délai plus long, si l'on veut être sûre d'obtenir un rendez-vous à l'heure du déjeuner (presque tous les instituts de beauté restent ouverts entre midi et deux heures, beaucoup sont fermés le samedi et ouverts le lundi).

Surtout, ne pas faire de complexe. Avouer simplement : « *Je viens pour la première fois, je voudrais un traitement du visage* » (en précisant si vous le désirez avec ou sans maquillage).

Demander que l'on vous indique le nom de l'esthéticienne qui s'occupera de vous. Le noter. Vous serez ainsi moins gênée en arrivant à votre rendez-vous quelques jours plus tard. L'air très sûre de vous, vous affirmerez : « *Je suis madame X..., j'ai rendez-vous avec Lucienne ou Brigitte.* »

Vous assurer également des tarifs de la maison, pour éviter toute surprise désagréable.

● *Comment se passe un traitement, combien de temps faut-il prévoir ?*

Un soin du visage complet se déroule de façon presque identique dans toutes les maisons : démaquillage, épilation des sourcils, massage du visage avec une crème nourrissante (le moment le plus agréable), nettoyage de la peau et désincrustation des points noirs (le moment le plus désagréable), douche ou pulvérisation pour débarrasser définitivement l'épiderme de toutes ses impuretés, masque (astringent pour les peaux grasses ou adoucissant pour les peaux sèches) que l'on conserve un quart d'heure environ dans l'obscurité, et enfin maquillage. Le tout dure entre 1 heure et 1 h. 30. Si vous êtes très pressée, précisez à l'esthéticienne, avant de commencer, le temps exact dont vous disposez ; elle pourra ainsi écourter légèrement la durée du massage ou du masque. Sinon, vous risqueriez de perdre tout le profit de la détente nerveuse en regardant constamment votre montre.

N'oubliez pas d'enlever votre robe ou votre chandail, il fait toujours très chaud dans une cabine d'institut de beauté et l'on vous recouvre généralement les jambes d'une couverture pour augmenter la sensation de confort.

● *Faut-il donner un pourboire à l'esthéticienne ?*

Oui. Il n'est pas obligatoire, mais il est recommandé, ce qui revient à peu près au même. 150 francs est convenable, 200 francs est encore mieux.

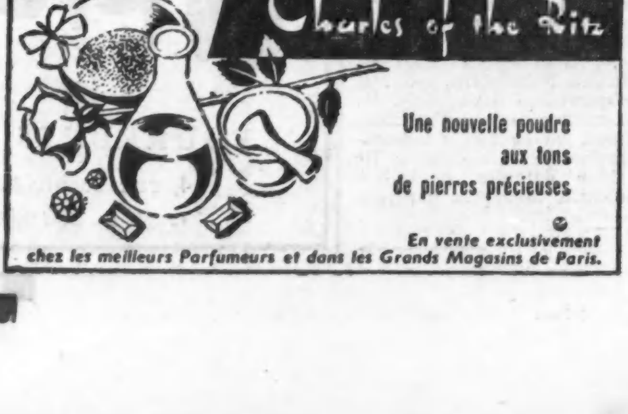
● *Faut-il se faire maquiller ?*

En général le maquillage est compris dans le prix du traitement. Autant en profiter. Indiquer simplement à l'esthéticienne ses propres habitudes avant qu'elle ne commence (rouge à joues, fards à paupières, sourcils, etc.), afin qu'elle ne vous maquille pas plus que vous n'en avez le goût.

Mais si vous voulez réellement prendre une leçon de maquillage, le problème est différent. Demandez un rendez-vous pour un « maquillage d'études » dans un grand institut de beauté.

Arden s'est spécialisée dans ces maquillages d'études, chez elle la « leçon » vaut 2.500 francs et dure une heure. Revlon demande 1.800 francs pour un maquillage « d'accent », Charles of the Ritz 1.500 francs, etc.

Ne pas hésiter à demander au maquilleur toutes les précisions sur les « trucs », pour savoir ensuite répéter ses gestes quand vous serez seule devant votre miroir. Noter surtout l'ordre dans lequel il exécute les différentes opérations. Conserver précieusement l' « ordonnance » qui vous sera remise avec les coloris de rouge à lèvres, de fond de teint, de poudre, etc., vous pourrez ensuite acheter les produits recommandés dans n'importe quelle parfumerie.



En majorité des jeunes femmes...

(Eve)

...et même des jeunes filles

donner des idées amusantes sur votre maquillage : couleur du rouge à lèvres, forme des sourcils, etc.

● Si les unes sont basses, et l'autre grasse : l'idéal serait une visite bimensuelle. Vous pouvez, dans ce cas, demander simplement un nettoyage de peau (désincrustation et douche), plusieurs instituts effectuent ces traitements rapides (Harriet Hubbard Ayer, Guerlain, Isabelle Lancray, etc.), ils coûtent 500 ou 600 francs moins cher.

● Si les unes sont aisées, et quelle que soit l'autre : pour les jeunes, une visite tous les deux mois est un rythme très honnête. Ensuite, plus la peau est abîmée, plus la fréquence doit être rapide.

● *Que pensent les médecins des instituts de beauté ?*

Ils ne sont pas contre à condition que ceux-ci restent strictement dans le domaine qui leur a été fixé par la loi : embellir et non soigner. Les bons instituts sont d'ailleurs les premiers à vous conseiller une visite chez un dermatologue s'ils se heurtent à un problème dépassant leur compétence : impétigo, acné, cellulite grave, obésité d'origine glandulaire, etc.

● *Peut-on se faire soigner gratuitement dans une école ?*

Oui, les écoles d'esthéticiennes acceptent les « cobayes », il faut alors disposer de deux heures, soit le matin, soit l'après-midi pour pouvoir être présente pendant toute la durée des « travaux pratiques ». En général, les soins sont excellents. On peut

→

JACQUES FATH

parfums

rouge à lèvres

vernis pour les ongles

Réty

présente sa collection AUTOMNE - HIVER

Robes, manteaux, tailleurs et le plus grand choix de vêtements de peaux

54, rue du Faubourg-Saint-Honoré PARIS (8e) - ANJ. 54-53

Salle des Champs-Elysées

55 bis, rue de Ponthieu, PARIS (8e) ELY. 87-71

CULTURE PHYSIQUE

Sauna - Oxygénation - Judo
Golf - Yoga - Massages
Gymnastique médicale

En remettant vos Robes de ville

Silhouette alourdie ? = Gymnastique de choc
Silhouette fine ? = Gymnastique d'entretien

DORIS HALPHEN

Sa gymnastique fait maigrir « au centimètre » en sculptant votre corps

Mais sachez-le bien : ce n'est pas son but unique. Sa Gymnastique donne l'aisance du mouvement. Elle ne fatigue pas, elle amuse et provoque un bien-être accru par la détente nerveuse.

Constatez par vous-même : une leçon d'essai gratuite dans un groupe pour toute lectrice de « L'Express ».

REOUVERTURE 5 OCT., 16, r. St-Simon-7e
Renseign. : LITtré 70-58. Au studio sur rendez-vous

Pour les

femmes petites

Lucien **FLAUD**

FOURREUR

a créé des modèles en fourrure dans le style de la couture : formes savamment allégées, coupe affinante. Toutes les fourrures sont travaillées « jeunes », selon une technique nouvelle. LUCIEN FLAUD invite les Parisiennes élégantes de petites tailles, à essayer les modèles de son importante collection « prêt à porter t. 36, 38, 40 » en vison, castor, ragondin, astrakan et agneau des Indes (prix des plus accessibles). Salon-boutique en étage

7, rue de la Paix - OPE. 98-86

Crème hydratante pour le corps

HYDRATANTE • NOURRISSANTE • ADOUCISSANTE

parfumée aux extraits : ODE - SOUS LE VENT - VOL DE NUIT
LIU - SHALIMAR - L'HEURE BLEUE - JICKY - MITSOUKO

LAISSE LA PEAU NETTE ET SOUPLE
LE CORPS DÉLICATEMENT PARFUMÉ

Vente exclusive
PARIS
68, CHAMPS-ÉLYSÉES
2, PLACE VENDOME
93, RUE DE PASSY
France et Étranger
chez dépositaires agréés
INSTITUT DE BEAUTÉ
68, CHAMPS-ÉLYSÉES
ÉLY. 31-10 - 31-11

La fraîcheur de ce produit est garantie par la date limite de vente

Guerlain

s'adresser dans toutes les écoles et en particulier à l'Ecole professionnelle de soins esthétiques Marcel Vatard, 13-15, rue Taitbout. TAI. 48-08.

MAISON

Les sources de lumière

● *L'art et la manière de transformer n'importe quoi en lampe.*

L'IMPRESSION d'intimité et de bien-être créée dans une pièce par une répartition judicieuse des sources de lumière, mérite qu'à l'entrée de l'hiver on procède à une révision complète et à une remise en état sérieuse des lampes et de leurs abat-jour.

Si vous manquez de points lumineux, les anciens bougeoirs, candélabres, lampes à pétrole peuvent facilement être équipés à l'électricité, ainsi que les vases, potiches, carafons, etc.

Tout l'art réside dans la façon dont sont montés ces objets, et dans les proportions des abat-jour qui les coiffent.

Les montures

Il existe cinq types de montures utilisées pour adapter un objet à l'électricité :

● MONTURE DOUBLE BAGUE destinée aux lampes de petites et moyennes dimensions (bougeoirs par exemple).

Sur la douille pourvue d'une deuxième bague mobile, on glisse l'anneau de la carcasse de l'abat-jour, qui est maintenue en place grâce à cette deuxième bague, une fois cette dernière revissée.

● MONTURE POUR DOUBLE ÉCLAIRAGE. réservée à certains vases translucides (opaline, albâtre, etc.) qui peuvent être équipés avec un éclairage à l'intérieur du vase, et un second sous abat-jour. Les deux douilles doivent obligatoirement être fixées sur une monture à griffes adaptée à la taille de l'ouverture du vase.

● MONTURES LYRES qui maintiennent la carcasse de l'abat-jour par sa partie supérieure. Elles équipent surtout les pieds de lampes très fragiles, lorsque ces derniers doivent recevoir un abat-jour un peu lourd.

● MONTURE LAMPES FLAMMES spéciales pour appliques et bougeoirs. La fausse bougie de bois ou de porcelaine dissimule la monture de bois sur laquelle courent les fils qui alimentent la petite douille invisible.

● LES RÉFLECTEURS : sont surtout destinés à équiper des lampes importantes (lampadaires, lampes de bureau, grosses potiches, etc.) qui demandent à être surmontées d'un abat-jour de grande taille dissimulant une ou plusieurs lampes puissantes (100, 150 ou 200 W). Il y a deux genres de réflecteurs :

1° Les réflecteurs de verre opale (éclairage semi-indirect) qui dirigent une partie du flux lumineux vers le plafond, l'autre sur la table ;

2° Les réflecteurs métalliques, quelquefois peints en blanc (éclairage indirect), qui dirigent la totalité du flux lumineux vers le plafond. Pour éclairer la table, on leur adjoint un second éclairage monté sur la tige qui maintient le réflecteur.

Il existe dans toutes les grandes villes des électriciens capables d'effectuer une monture de lampe.

Les abat-jour

Les proportions et la forme d'un abat-jour donnent tout le chic à une lampe.

● CE QU'IL FAUT SAVOIR :

● Un abat-jour ne se choisit pas de loin. Il est *indispensable* d'emporter le pied de lampe afin d'éviter les erreurs.

● Si l'on ne trouve pas la taille idéale, mieux vaut un abat-jour trop grand (qui risque au plus d'alourdir une lampe) qu'un modèle trop petit (qui lui donne l'air étriqué).

● Un abat-jour *sur mesures* coûte pratiquement le même prix qu'un modèle *en confection*. Délai de fabrication : environ 10 jours à Paris. Une bonne adresse : Bitana, 27, rue Franklin.

● Un abat-jour doit *toujours* cacher la monture de la lampe. Si le modèle vous semble trop important, c'est que la monture est trop haute. Une seule solution, faire changer la lyre ou la tige soutenant le réflecteur. (Avec les montures double bague, cela n'est pas à craindre.)

● Les bordures or généralement utilisées dans les abat-jour de « confection » vont rarement avec les pieds de lampes. Choisissez de préférence une bordure ton sur ton avec le papier ou le rhodoïd.

● Les abat-jour de couleur doivent toujours être doublés de blanc pour bien réfléchir la lumière.

Différentes formes

Il existe une mode pour les abat-jour, comme pour les chapeaux. Mais on risque quelquefois le ridicule à vouloir suivre la mode de trop près.

● L'ABAT-JOUR « TAMBOUR », dont l'ouverture supérieure est très large et les côtés presque droits très courts, très en vogue actuellement, est ravissant sur un bougeoir, une lampe de travail, un vase en forme d'amphore. Mais il est impossible d'en coiffer une grosse potiche renflée. Les proportions seraient désastreuses.

● L'ABAT-JOUR « EMPIRE », dont l'ouverture supérieure est également large, mais les côtés beaucoup plus longs que ceux des modèles « tambour », est, lui aussi, très à la mode. Il se place mieux que le précédent sur des lampes un peu importantes, mais, en revanche, risque d'alourdir un pied trop fluet.

● L'ABAT-JOUR « CLASSIQUE », dont l'ouverture supérieure est plus resserrée par rapport à la base que dans les modèles précédents, peut coiffer tous les genres de lampes. Mais il est moins « à la page » que les modèles Empire et tambour.

● L'ABAT-JOUR « POINTU », dont l'ouverture supérieure est presque fermée, n'est plus du tout à la mode, surtout lorsqu'il s'agit de coiffer une lampe ancienne. On l'utilise quelquefois encore en coloris vifs (rouge, vert, jaune) pour des pieds de lampes très modernes.

● L'ABAT-JOUR « OVALE » est très en vogue, lorsque le pied de lampe se prête à cette forme. Bougeoirs à pied ovales, candélabres à deux branches, petits vases en forme d'amphore, huiliers anciens en argent, etc.

● LES ABAT-JOUR « 3/4 » OU « 1/2 » sont destinés à des lampes qui doivent prendre place sur un support étroit, cheminée ou console, par exemple, lorsque la forme ovale n'est pas en harmonie avec le pied de lampe.

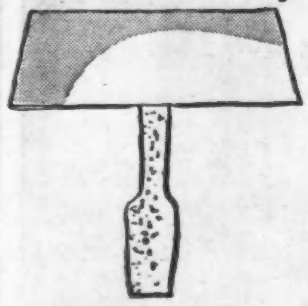
Les matériaux

Les matériaux le plus couramment utilisés dans la confection d'abat-jour sont le papier opaline, le rhodoïd, la carte couleur. Le véritable parchemin, qui laisse filtrer une lumière joliment tamisée, ne peut être travaillé qu'en bandes verticales reliées entre elles par une piqûre. Il est donc plus difficile à utiliser.

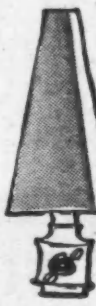
L'abat-jour juponné ne se fait plus qu'en organdi.

Le satin, la moire ou la percale fleurie se traitent tendus sur fond de rhodoïd, et bordés d'une passementerie légère.

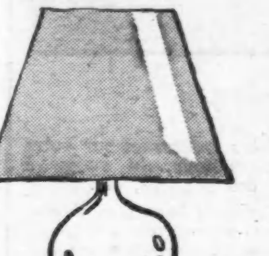
Les abat-jour...



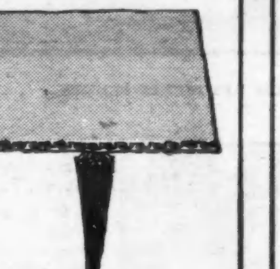
« Tambour »



« Pointu »

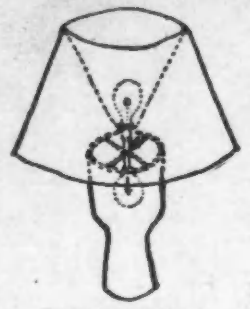


« Classique »

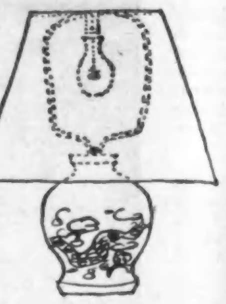


« Empire »

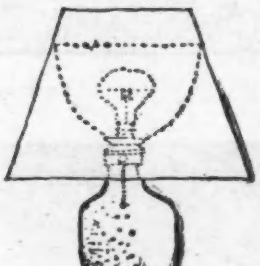
...et leurs montures



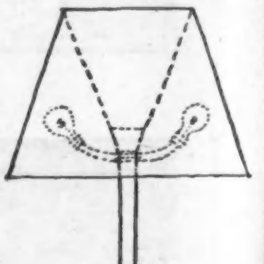
Double éclairage



Lyre



Réflecteur opale



Réflecteur métallique

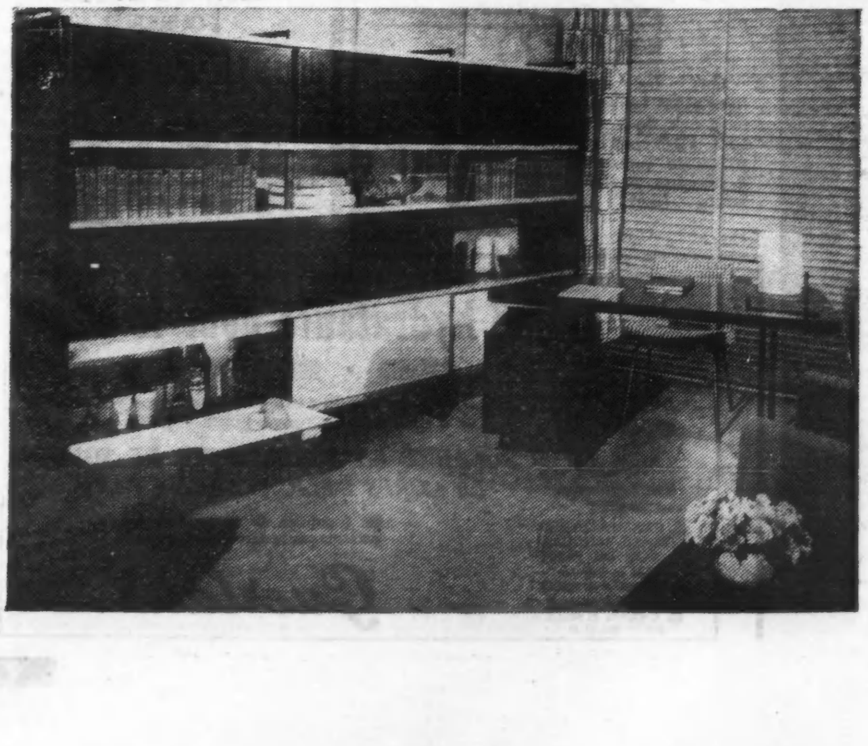
Quelques conseils pratiques

● PENSEZ à faire brancher une des prises de courant de chaque pièce sur le bouton de commande situé près de la porte, pour ne pas avoir à chercher à tâtons, dans le noir, l'interrupteur de la lampe.

● PRÉCISEZ à l'électricien la longueur exacte du fil qui vous est nécessaire. Il est dangereux d'avoir un fil trop court, et inesthétique de le laisser traîner par terre.

● PRÉCISEZ également la couleur du fil, ainsi que la couleur de la prise de courant et de l'interrupteur olive que vous désirez.

● SACHEZ qu'il existe des ampoules de couleur (jaunes et roses) qui diffusent une jolie lumière au travers d'un abat-jour tout blanc (Prisunic).



EN DEPIT DE L'OPINION COURANTE

Les meubles par éléments ne sont pas forcément monotones

← Dans le salon ci-contre, une bibliothèque par éléments EFA avec bar incorporé offre ses riches surfaces de bois, de glace et de laques de couleurs. Cet ensemble a été composé à partir des mille possibilités qu'offrent les Meubles EFA par éléments, pour son harmonie sobre, classique et cependant très vivante.

Chacun des meubles EFA par éléments est un meuble unique, personnalisé.

MEUBLES EFA

A PARIS : 8 RUE DE LA CHAUSSEE-D'ANTIN (près Opéra)
66 RUE DE RENNES
A NICE : 32 RUE DE L'HOTEL-DES-POSTES

MADAME EXPRESS A RÉPONSE A TOUT

IL y a un an naissaient les « services-Express ». Leur but ? Renseigner, conseiller, dépanner tous les abonnés de « L'Express » qui ont un problème pratique à résoudre. Envoyer ses enfants aux sports d'hiver, faire déboucher un lavabo, changer de métier sont des problèmes compliqués lorsqu'on ne sait pas où s'adresser. Les services-Express disposent de fichiers d'adresses importants et de spécialistes pour qui la législation ou les formalités n'ont pas de secret.

Il y a un an, les Français, embarqués dans un interminable train de réformes financières et économiques, avaient des raisons de se sentir désemparés. Prévoir ce que deviendrait le budget familial paraissait impossible. Les choses n'ont pas beaucoup changé depuis. Madame Express a interrogé cette semaine plusieurs mères de famille. L'impression générale est la suivante : les augmentations de prix sont minimes, mais insidieuses (2 fr. sur certaines pâtes alimentaires, mais 15 fr. sur la consigne de la bouteille de lait ; 3 fr. sur la baguette de pain, mais 57 fr. sur le jerrican de 10 litres de mazout). D'autre part, en janvier, nous aurons le franc lourd. Les commerçants n'auront naturellement pas le droit de profiter du changement de monnaie pour augmenter leurs prix. Mais combien tiendront compte de l'avertissement ? Pour la majeure partie des Français locataires, les loyers atteindront leur prix plafond dans les six mois qui viennent, et il faut en tenir compte dans le calcul d'un budget. Conclusion : la vie quotidienne n'est pas devenue plus simple depuis un an. Au contraire. Madame Express a donc décidé d'augmenter les effectifs des services spécialisés qu'elle met à la disposition de tous les abonnés du journal. Les milliers de lettres reçues depuis leur création suffiraient à démontrer leur utilité. A partir du jeudi matin 1er octobre, Madame Express aura réponse à tout, du moins à tous vos problèmes pratiques :

● Service loyer

Si votre appartement a besoin de réparations, savez-vous ce qui incombe au propriétaire ou ce qui reste à la charge du locataire ? Si vous voulez échanger votre logement, connaissez-vous les conditions que vous devrez remplir ? Madame Express est prête à débrouiller pour vous les difficiles problèmes de la législation des loyers ou de la copropriété.

● Service impôts

Si votre famille s'est agrandie, si vous avez effectué des achats à crédit, si vous sous-louez une pièce (et dans bien d'autres cas encore), votre déclaration d'impôts sera différente de celle que vous avez faite l'an dernier. Madame Express transmettra vos lettres aux experts fiscaux qu'elle a réunis pour vous aider à y voir clair.

● Service conseils d'achats

Cherchez-vous une coopérative d'achats pour grouper vos commandes d'épicerie et payer moins cher ? Avez-vous besoin d'un appareil ménager ? Madame Express est à votre disposition pour vous donner des adresses, des indications sur les services que vous rendra tel ou tel type d'appareil.

● Service achats directs

Comme elle l'a déjà fait souvent, Madame Express sélectionnera périodiquement cette année les objets dont vous avez besoin et qui vous seront livrés à domicile. Vous éviterez ainsi erreurs, pertes de temps et frais inutiles. Le service achats directs va donc s'efforcer encore une fois de vous proposer une sélection réelle et ce dans tous les domaines : maison, beauté, cadeaux, enfants, etc.

● Service juridique

On est toujours perdu dans la jungle des lois mais on hésite souvent à faire appel à un avocat. Madame Express s'est assuré, elle, le concours des meilleurs avocats, de spécialistes des questions de procédure, pour leur soumettre les problèmes juridiques qui vous préoccupent. N'hésitez pas.

● Service installation

Un appartement n'est jamais fini. Installations, transformations demandent réflexion. Madame Express a constitué une équipe de décorateurs (et décoratrices) pour vous aider à réaliser vos travaux (petits ou grands) de la façon la plus économique et pour vous suggérer des aménagements ingénieux.

Il vous suffira d'écrire à Madame Express pour demander un rendez-vous avec l'un de ces spécialistes qui se mettra en rapport directement avec vous. (La consultation à domicile : 3.000 francs.)

● Service occasions

Avez-vous déjà essayé de vendre sans intermédiaire une armoire normande, une collection de revue spécialisée ou une fourrure ? Rien n'est plus difficile et moins rentable. Dès que l'on a affaire à un intermédiaire, il semble que l'objet proposé perde toute valeur. Pour mettre en rapport *sans intermédiaire* les « vendeurs » et les « amateurs », Madame Express tient à votre disposition une rubrique « occasions » à un tarif bien inférieur à celui des petites annonces classiques. Ecrivez au « Service-Occasions » en précisant la nature de l'objet, votre nom, votre adresse et en joignant la somme forfaitaire exceptionnelle de 1.000 fr. par objet. Votre annonce paraîtra dans les huit jours et sera lue par les 600.000 lecteurs de Madame Express.

● Service orientation

Dans ce domaine, il n'y a pas que les enfants qui posent des problèmes. Les adultes ont aussi parfois besoin ou envie de se réorienter. Pour cela, il faut savoir quels sont les métiers qui offrent des débouchés. Madame Express fera étudier votre cas par des spécialistes modernes, elle vous communiquera les adresses des écoles ou des établissements où vous pourrez vous adresser.

● Service vacances

Celles d'été sont finies. Mais il y a celles d'hiver, et celles des enfants (15 jours à Noël et à Pâques cette année). Madame Express s'est assuré le concours du seul « ingénieur en tourisme » français. Après avoir déjà organisé les grandes vacances d'une partie des lecteurs de « L'Express », il est à leur disposition pour renseigner ceux qui ont la chance d'envisager des vacances d'hiver.

Attention

Nous rappelons que ces services sont à votre disposition :

1) Si vous êtes déjà abonné à « L'Express ». Dans ce cas, il suffit d'indiquer votre numéro d'abonnement ou de joindre une bande. Chacun de nos services est à votre disposition pour une consultation.

2) Si vous vous abonnez à « L'Express ». Dans ce cas, il vous suffit de joindre un chèque ou un mandat de 5.000 francs pour un abonnement d'un an. Chacun de nos services sera à votre disposition pour une consultation.

Posez vos questions par écrit à Mme Express, 29, rue de Marignan, Paris, en précisant lisiblement votre nom et votre adresse. Joindre un timbre pour la réponse.

L'ADAP-BAR

Deux tables en une seule : ADAP-BAR, la plus élégante des tables roulantes, pour prendre l'apéritif, le thé ou le café ; ADAP-TABLE, sans plateau inférieur, pour lire, écrire et déjeuner au lit ou dans un fauteuil.

Plateaux (60x40 cm.) réglables et inclinables en Formica, ébénisterie ou acier perforé (nombreux coloris)

Etablissements KÖLL
13, rue d'Alsace - TOULOUSE - CA. 73-81
Bureau de Paris : 17, rue de Marignan
ELY. 78-73

CHAMBERY - Manteau souple en agneau velours, agneau glacé ou métis des Indes : 65.000 frs.
chez BRUNSWICK-SPORT
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble

UN CHAUFFAGE IDEAL!

avec AIRFLAM, calorifère à mazout.
• chauffe plusieurs pièces par circulation d'air
• si pratique, avec son réservoir incorporé
• si propre : ni cendres, ni poussières
• si économique, avec le mazout, le meilleur marché des combustibles
• totalement silencieux et sans aucune odeur
• gai comme un feu de bois, par sa flamme visible, et de présentation luxueuse.

Autres fabrications : Cuisinières - Chaudières de chauffage central et générateurs d'air chaud pulsé.
Documentation et démonstration : AIRFLAM. 8, Pl. de la Madeleine. Paris 8e RIC. 89-91

IMPERMANTEAU LEMPEREUR

vous présente sa collection
IMPERMANTEAU
Liste dépositaires sur demande à LEMPEREUR - 5, Rue Royale, Paris
IMPERMANTEAU LEMPEREUR

recettes

CORDON BLANC

Macaroni en salade

- Recette simple.

Des pâtes (macaroni, coquillettes, coudes, etc.).
Des fines herbes (estragon, cerfeuil, ciboulette).
Des légumes hachés.
Une sauce vinaigrette.

- Recette de luxe.

Une sauce mayonnaise.
Une boîte de crabe (ou poisson).
Des œufs durs.
Du cresson.
Des noix.
Un ou deux cornichons.

Vous avez fait, la veille, un plat chaud de pâtes. Vous en gardez la moitié. Vous accommodez les pâtes froides (après les avoir ébouillantées une minute pour les séparer les unes des autres) avec une sauce vinaigrette bien relevée. Vous saupoudrez d'un fin hachis de fines herbes. Autour, vous disposez, en petits tas, des légumes crus hachés et assaisonnés : carottes, navets, chou, salade, chou-fleur, etc.

Si vous avez du monde, ce plat peut être enrichi et servir d'entrée : vous mélangez avec les pâtes un peu de sauce mayonnaise et le crabe. Vous nappez le tout avec le reste de la sauce. Vous entourez avec des rondelles d'œuf dur sur lesquelles vous posez un rond de cornichon, des touffes de cresson et de petits tas de champignons mêlés à un peu de mayonnaise. Vous décorez avec des noix.

CORDON BLEU

Tranches de mouton catalane

4 côtelettes.
1 cuillerée de farine.
Des gousses d'ail.
2 tomates.
Préparation : 10 minutes.
Cuisson : 20 minutes.

Faites-vous découper en tranches le bout d'un gigot ou bien utilisez des côtelettes dans le gigot. Vous les faites revenir dans le beurre ou le saindoux en ayant soin de les retourner. Vous assaisonnez. Puis vous ajoutez quelques gousses d'ail que vous faites dorer et la farine qui, à son tour, prend couleur.

Vous mouillez au bouillon ou avec un peu d'eau. Vous ajoutez les tomates coupées en tranches (l'hiver vous pouvez employer de l'extrait) et une pincée de paprika. Vous laissez cuire à feu doux environ 15 minutes. On sert avec l'ail entourant la viande.

(Recette extraite de « Cuisine d'urgence », Pierre Horay, éditeur.)

SUZANNE ET HENRIETTE.

cinéma

Certains l'aiment chaud : Marilyn meilleure que jamais dans une éblouissante comédie 1925. (Voir la critique page 43.) (*Ermitage.*)

Kinopanorama : sur trois écrans géants, un vrai voyage en Russie. Une étonnante démonstration. (60, *avenue de La Motte-Picquet.*)

Babette s'en va-t-en guerre : le premier film de Brigitte Bardot à recommander (essentiellement) aux moins de 16 ans. Ne pas rater le court-métrage qui précède le grand film : Histoire d'un poisson rouge. (*Rex, Normandie, Moulin-Rouge.*)

Passez muscade : un excellent burlesque américain qui enchantera les « aficionados ». (*Pagode.*)

Le Pigeon : petite chronique néo-réaliste de la cambriole dans les faubourgs de Rome. Humour et gentillesse. (*Broadway.*)

La Grande Epoque : une anthologie des meilleurs moments du cinéma comique : Laurel et Hardy, etc. (A partir de vendredi, *Marbeuf.*)

Les Liaisons dangereuses 1960 : du bon Vadim. Ni plus, ni moins. (*Marivaux, Colisée.*)

Ossessione : de Luchino Visconti. Le premier manifeste du néo-réalisme italien (1942), encore inédit en France. (*Cinéma d'essai Caumartin.*)

La revue de Charlot (« Le Pèlerin », « Une vie de chien », « Charlot soldat ») : à voir et à revoir. (*Gaumont-Théâtre, Aubert-Palace, Avenue, Lord-Byron, Gaumont-Palace.*)

Yang Kwei Fei : un des derniers films de Mizogushi, le premier en couleurs : chaque plan est un tableau. Au même programme : Nuit et Brouillard, un implacable témoignage d'Alain Resnais. (*Studio de l'Etoile.*)

Hiroshima, mon amour : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile.*)

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (A partir de vendredi, *Monte-Carlo.*)

Drole de drame : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

Les Fraises sauvages : l'histoire d'une solitude. Du pur Ingmar Bergman. (*Bonaparte, Reflets.*)

Les Rendez-vous du diable : dans le cratère des volcans comme si vous y étiez. (*Porte-Saint-Cloud Palace, Royal-Monceau.*)

Ivan le Terrible : en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures.) (*Ciné Panthéon.*)

La Nuit des Forains : l'épopée lyrique d'un couple de comédiens ambulants vue par I. Bergman. (*Studio Bertrand.*)

Pépé le Moko : le premier triomphe de Jean Gabin dans sa période « dur ». (*Far West.*)

Les Diaboliques : un suspense d'un horrible raffinement signé Clouzot. (*Champollion.*)

Artistes et modèles : toute la verve de Frank Tashlin. (*Noctambules.*)

La Fureur de vivre : la naissance du mythe de James Dean. (*Quartier-Latin.*)

Quai des Orfèvres : Jouvet dirigé par Clouzot dans un bon policier. (*Studio du Val-de-Grâce.*)

Le Génie du mal : le crime gratuit de deux jeunes gens défendus par Orson Welles. (*Studio Raspail.*)

Quai des brumes : Gabin et Morgan dirigés par Carné. (*Saint-Lambert.*)

Les Enfants du paradis : Carné-Prévert sur le boulevard du crime. (*Ranelagh.*)

Les Cousins : une vie de bohème 59, le second film de Claude Chabrol, imparfait et savoureux. (*Studio 28.*)

théâtre

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Voir la critique p.* 41.) (*Renaissance.*)

Patron : la première comédie musicale française. Une belle affiche : Marcel Aymé, Guy Béart. (*Sarah-Bernhardt.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis « Le mal court ». Jacques Dufilho est un merveilleux farceur et Jacqueline Gauthier sensible et drôle. (*La Bruyère.*)

Gog et Magog : François Périer ou le triomphe de la sympathie. (*Michodière.*)

siné-sélection

« Certains l'aiment chaud. »

concerts

Dimanche 4 octobre, à 16 h. 15 : dans le très beau cadre de l'abbaye de Royaumont, la saison musicale d'été s'achève avec un programme Haydn-Piston-Schumann, interprété par l'excellent pianiste Mieczyslaw Horszowski et le quatuor Fine Arts. (*Cercle culturel de Royaumont.*)

Dimanche 4 octobre, à 17 h. 45 : concert Lalo-Prokofiev où il convient de retenir l'interprétation, par Henryk Szeryng du « 2e Concerto pour violon » de Prokofiev, sous la direction de Pierre Dervaux. (*Châtelet.*)

Mardi 6 octobre, à 21 h. : le pianiste japonais T. Matsuura, lauréat du dernier concours Marguerite Long-Jacques Thibaud, jouera avec l'Orchestre National le « Concerto pour piano » de Schumann ; au même programme, Wladimir Golschmann dirigera des œuvres de Brahms, Auric et Richard Strauss.

expositions

Biennale de Paris : des kilomètres de jeune peinture (moins de 35 ans). Quarante pays confrontent leurs expériences. (*Voir l'article de J.-F. Chabrun p. 42.*) (*Musée d'Art moderne, avenue du Président-Wilson; vernissage le 2 octobre.*)

Chagall : tout l'œuvre du prestigieux imagier du rêve. (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli ; de 10 heures à 17 heures, sauf le mardi, juisqu'au 5 octobre.*)

Collections belges : quelques-unes des chefs-d'œuvre de la peinture française contemporaine achetés par des collectionneurs belges et qu'on a rarement l'occasion de voir. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson, de 10 heures à 17 heures, sauf le mardi, jusqu'au 18 octobre.*)

Lorjou : une fresque de visages qui constituent une sorte de « comédie humaine » contemporaine. (*Galerie des Beaux-Arts, 170, faubourg Saint-Honoré.*)

Nouvelle Vague : une sélection intéressante. Quatre jeunes peintres et un sculpteur dans une galerie célèbre. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

télévision

Jeudi 1er octobre, à 21 h. 50 : « Enquête et documents », débat animé par Pierre Corval. Sujet : Autour du voyage de « K » aux Etats-Unis.

Vendredi 2 octobre, à 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », magazine télévisé de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet. Au sommaire : un reportage sur l'Algérie, un autre sur Monaco, une visite au cirque Franki, et une rubrique de sports avec Louison Bobet et Kopa. Réalisation : Igor Barrère.

Samedi 3 octobre, à 21 h. 35 : « Cinépanorama », une émission de Frédéric Rossif et François Chalais. France Roche interviewe Jacques Becker, François Chalais présente des extraits de « Mort aux trousses », d'Alfred Hitchcock, avec Cary Grant, Eve Marie-Saint et James Mason, et se rend sur les lieux de tournage du «Testament d'Orphée», de Jean Cocteau, en compagnie de Jean Marais et Jean-Pierre Léaud.

Dimanche 4 octobre, à 21 h. : « Les Portes de la nuit », film imparfait mais intéressant de Marcel Carné, scénario de Jacques Prévert, musique de Joseph Kosma. Avec Pierre Brasseur, Yves Montand, Serge Reggiani, Dany Robin, Jean Vilar, etc.

Lundi 5 octobre, à 20 h. 35 : « Tout va très bien », une émission de Jacqueline Joubert, consacrée à « Mr Charme », Sacha Distel. Avec Ray Ventura, Bruno Coquatrix, Ida Presti et Alexandre Lagoya, Juliette Gréco, les Compagnons de la Chanson, etc.

Mardi 6 octobre, à 21 h. 55 : « Odéon, théâtre de France », un reportage de François Chatel et Pierre Tchernia. Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault donnent un aperçu de leurs projets : « Tête d'or », de Paul Claudel ; « La Petite Molière », de Jean Anouilh ; « Le Rhinocéros », de Ionesco, et présentent les acteurs récemment engagés dans leur troupe : Alain Cuny, Laurent Terzieff, Catherine Anouilh, Catherine Sellers, etc.

Mercredi 7 octobre, à 21 h. 35 : « Lectures pour tous », émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, avec Nicole Védrès et Max-Pol Fouchet. Réalisation : Jean Prat.

Ce supplément pratique a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Marie-Louise Pittoors, Suzanne et Henriette.
(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

A partir du 2 Octobre
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS
vous offre pour la 1re fois à Paris une
Exposition d'objets d'art Artisanal chinois
Gravures - Laques - Potiches - Vannerie - Bois sculptés - Ivoires - Os - Terres cuites - Broderies - Jades - Reproductions de peintures

Galerie JORDAN, 34, Faubourg-Saint-Honoré (8e) - ANJ. 27-50. Huiles et gouaches de IOANA, du 2 au 16 octobre 1959.

Galerie Bénézit, 93, boulevard Haussmann-8e Exposition de peintures de P. K. HIENICH, sous le patronage de S. E. le Ministre d'Israël à Paris.

IRIS CLERT
En avant-première du 3 au 13 octobre œuvres récentes de
SOTO
3, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - DAN. 44-76

DENISE RENE
124, rue La Boëtie
ART ABSTRAIT CONSTRUCTIF
OCTOBRE

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition
CENT TABLEAUX DE SOUTINE
CLOTURE LE 5 OCTOBRE

Galerie ARNAUD, 34, rue du Four
LIT. 40-26
PROBST

GALERIE A. G.
32, rue de l'Université - PARIS (VIIe)
DECHANET
Du 2 au 21 octobre

GALERIE LAMBERT - 12, rue Saint-Louis-en-l'Ile
SEPT JEUNES PEINTRES POLONAIS
Du 2 au 28 octobre

Une formule révolutionnaire : le « PRESQUE-PRÊT-A-PORTER »

Le soleil de septembre vous a permis de remettre chaque jour au lendemain l'achat de votre manteau d'hiver. Mais la bise est venue, et il est temps de partir à la recherche de cette perle rare : un bon manteau, bien coupé, dans un tissu de belle qualité, et dont le prix soit à la portée de votre budget de rentrée.

Jusqu'à présent, vous aviez le choix, pour vous commander un manteau, entre deux solutions : le sur-mesures et le prêt-à-porter. Les deux formules ont leurs avantages mais ni l'une ni l'autre ne vous satisfait complètement.

En commandant sur-mesures, vous pouvez choisir votre tissu et vous assurer de sa qualité, mais les délais de fabrication sont longs, les essayages fastidieux, et les risques de « ratage » inévitables. En achetant en confection vous avez l'avantage de pouvoir arborer tout de suite votre vêtement tout neuf au lieu de grelotter trois semaines dans votre vieil imperméable. Mais pour peu que vous n'ayez pas exactement une taille mannequin (et quelle Française peut se vanter d'être un vrai 42 ou un 44 standard, alors que les confectionneurs eux-mêmes ne se sont toujours pas mis d'accord sur des mensurations identiques), il y a toujours des retouches nécessaires. Et qui dit retouches dit « à peu près » : l'ourlet rallongé marque à son ancienne pliure, les boutons déplacés ne correspondent plus exactement au « croisé » des revers, et vous risquez de ne jamais vous sentir complètement « locataire » de votre vêtement.

Mais cette année, une formule révolutionnaire, importée d'Amérique où elle fait le succès d'un grand magasin de luxe de la 5e Avenue, peut vous permettre d'allier les avantages de ces deux méthodes tout en évitant leurs inconvénients : le « Presque-Prêt-à-porter ».

Contrairement à son sens habituel, le mot « presque » est ici le contraire de l'à-peu-près. En effet la maison Pierre Clarence, grâce à cette innovation remarquable, réussit avec sa collection « Sport-Voyage » ce tour de force : livrer en trois heures à toute femme, quelles que soient sa taille et ses mensurations, un manteau ou un tailleur parfaitement au point, coupé dans des tissus de haute qualité, mais à des prix de grande diffusion.

Personnel...

Le principe du « Presque-Prêt-à-porter » est le suivant : vous choisissez dans la collection « Sport-Voyage » un modèle qui vous tente. On vous apporte instantanément un exemplaire de ce modèle. A première vue le manteau vous paraîtra terminé, mais en l'enfilant vous vous apercevrez que les ourlets ne sont pas faits et que boutons et boutonnières manquent. Selon votre carrure, vous essayerez un 40, 42, ou 44, jusqu'à ce que les épaules et les emmanchures « tombent » parfaitement. Une fois trouvés le tissu, la forme et le coloris qui vous conviennent, un tailleur de la maison viendra étudier, comme il le ferait pour un vêtement sur-mesures, la place exacte des boutonnières, la hauteur totale, la longueur des manches, etc. Vous pourrez même choisir les boutons et donner ainsi une note encore plus personnelle à votre vêtement. Le manteau sera ensuite monté dans les ateliers, et trois heures plus tard, vous pourrez venir le rechercher entièrement fini et parfaitement adapté à votre gabarit.

(Dambier.)

EXCEPTIONNEL
60 % de poil de chameau pour moins de 40.000 francs.

SUPER-CONFORTABLES
Tweed coupe anglaise ou prince de Galles croisé.

Les avantages de cette formule sont évidents :

1) Pas de délais, vous pouvez avoir votre manteau le jour-même.

2) Pas d'erreurs possibles, vous êtes sûre d'être parfaitement habillée, que vous soyez très grande, très petite, très mince, ou un peu forte.

3) Des prix remarquablement étudiés. En achetant directement ses tissus en usine par grande quantité, en employant dans ses ateliers des ouvrières hautement qualifiées et des techniques modernes de fabrication, et en limitant volontairement le nombre des modèles pour pouvoir mettre parfaitement au point chacun d'entre eux, Pierre Clarence parvient à vendre ses manteaux « Presque-Prêt-à-porter » entre 30.000 et 38.000 francs dans les plus belles qualités de lainage.

...et pas cher

Voici trois modèles photographiés dans la collection qui vous permettront de juger par vous-même :

● « WAGON-LIT » : en tweed noir et blanc. Col transformable. Coupe anglaise assez vaste laissant toute la liberté de mouvement. Grande fente dans le dos. Poches fendues. Doublé de satin noir : 30.000 fr. (*Photo ci-contre, à gauche.*)

● « LE HAVRE » : en Prince de Galles géant beige, croisé quatre boutons, poches à rabat, grand col tailleur, emmanchures larges, martingale souple. Entièrement doublé de jersey bronze, ce qui augmente son confort (sauf les manches, bien sûr, qui sans cela ne glisseraient pas) : 32.000 francs. (*Photo ci-contre, à droite.*)

● « KON-TIKI » : en poil de chameau de très belle qualité (fabriqué spécialement pour Pierre Clarence, il pèse 700 grammes au mètre et contient 60 % de poil de chameau véritable), ceinturé. Grand col tailleur classique, poches fendues, manches montées. Grande fente dans le dos : 38.000 fr. (Tous les modèles en poil de chameau, quelles que soient leur forme et leur coupe, sont d'ailleurs vendus à ce prix tout à fait exceptionnel.) (*Photo ci-dessus.*)

Tous ces modèles existent en carrure 40, 42, 44, 46. Ils seront présentés chaque après-midi à 15 h., à partir du 1er octobre, chez Pierre Clarence, 9, rue Saint-Florentin (vous pouvez retenir votre place par téléphone à OPE. 50-88 ou 09-88).

Mais, bien entendu, vous pouvez également aller les voir le matin sans assister à la collection.

Cette page spéciale est présentée par Pierre Clarence, 9, rue Saint-Florentin, Paris.

ENQUÊTE

Faut-il être « autophobe » ?

A l'ouverture du Salon de l'Automobile, Jean Cau a été voir les constructeurs et les économistes pour savoir où en est la plus importante industrie française. Voici son enquête :

RENAULT, Citroën, Simca, Peugeot — quatre grands constructeurs français se livrent une concurrence qu'ils qualifient eux-mêmes « d'acharnée ». Mais par-delà cette concurrence, ils sont — à Billancourt, à Levallois, à Poissy ou à Sochaux — plongés dans un même bain : la France ou, plus directement, l'économie français..

Si donc chacun prêche pour sa paroisse, ils ont tous les quatre un même dieu : l'automobile. Qu'ils l'adorent de manière différente, c'est bien entendu. Qu'ils aient le même souci de perpétuer son .ègne, c'est évident.

Voici, d'abord, comment leurs voix s'accordent : tout, disent-ils, conspire aujourd'hui, en France, à donner mauvaise conscience à l'automobiliste. Des économistes déclarent : *« Il faut choisir : ou le logement, ou l'auto. »* Or, en fait, c'est la proposition contraire qui devrait être énoncée : *« Il ne faut pas choisir : c'est le logement avec l'auto. »*

Primo, parce que les villes se congestionnent et qu'il est de plus en plus besoin « d'exporter » usines et bureaux hors des agglomérations urbaines. Or, qui dit banlieue — proche ou lointaine — dit voiture.

3.500 fournisseurs

Secundo, parce que toute politique en faveur du logement (ici, l'exemple de l'Allemagne) est effet et cause de l'expansion industrielle, et que celle-ci définit automatiquement un « besoin » d'automobiles. Il ne peut donc être question de choix : tout se tient et tout est lié dans l'économie d'un pays.

CITROEN : PRÊTE POUR L'AVENIR.
« Evidemment, nous ne suivons pas la mode !... »

La Régie Renault — à elle seule — a 3 500 fournisseurs et a acheté en 1958 pour 116 milliards de marchandises. Une automobile est le produit « synthétique » de cent autres produits (aciers, tissus, caoutchouc, peintures, plastiques, etc.) et le problème de l'automobile accroche à lui cent autres problèmes (routes, réseaux de vente et d'après-vente, essence, parkings, etc.). Autrement dit — et ici tous les constructeurs sont d'accord — si l'automobile va, tout va.

Or, comment va-t-elle ? Le chœur des constructeurs répond : tout se passe comme si « on » voulait rendre le Français autophobe. L'automobiliste ? Parlons-en ! C'est un délinquant en puissance, un tueur, un embouteilleur, un mauvais payeur, un empoisonneur d'atmosphère, un créditeur peu sûr, l'âne qu'il faut immoler pour le salut des animaux malades de la peste.

« On » ment aux Français en leur affirmant que leur pays possède le plus beau réseau routier du monde : la vérité est que la France possède le plus beau réseau routier du monde *de r ute« secondaires* et à peine quelques tronçons d'autoroutes. Sous l'Empire (le second), oui, nous pouvions être fiers de nos routes. En 1959, une certaine modestie nous siérait... « On » ment encore lorsqu'on affirme que les automobiles empoisonnent l'atmosphère de (par exemple) Paris, puisqu'il est prouvé que le chauffage au mazout provoque une pollution de l'air parisien dix fois supérieure à celle dont nos tuyaux d'échappement sont responsables... Autre exemple : les automobilistes dévorent nos devises en obligeant la pauvre France à acheter du pétrole à l'étranger. Autre mensonge : l'essence pour tous moteurs ne représente que 20 % du pétrole brut importé contre 80 % destiné aux besoins industriels.

L'Etat — sur ce fond « psychologique » — entre en scène. Les constructeurs, unanimes, lui reprochent de n'avoir pas de politique automobile.

Et c'est la vignette ; c'est le problème de la circulation et celui de la construction de grands axes renvoyés aux calendes grecques ; c'est la pression fiscale exercée sur l'utilisateur. C'est, enfin, le prix de l'essence. Le chœur me déclare :

— Notre industrie est tout entière axée sur le mouvement en même temps qu'elle est la plus sensible aux contingences. Nous devons prévoir une voiture cinq années à l'avance, et c'est aujourd'hui que nous devons savoir quelles sont nos voitures qui rouleront en 1964 ! Mais, d'ici là, quelle sera la politique routière du gouvernement ? Construira-t-on des parkings ? Pari: sera-t-il interdit aux automobiles et envahi par les bicyclettes ? Sur 100 fr. que coûte un litre d'essence, l'Etat perçoit 77 fr. de taxes. Continuera-t-il à habituer les gens à consommer peu d'essence alors qu'on nous promet un excédent de 15 millions de tonnes — une fois le marché français approvisionn. ! — avec la seule production des puits d'Hassi-Messaoud ? Ou bien le prix de l'essence tombera-t-il à 20 fr. ? Devons-nous donc construire de petites ou de grosses cylindrées ? Peugeot fabrique la 403 Diesel. Victoire si la disparité de prix artificielle entre le diesel et l'essence :st aggravée car tous les usagers exige-

Vous qui aimez ce qui est
NOUVEAU...
Achetez chaque matin
PARIS-JOUR
LE NOUVEAU QUOTIDIEN DU MATIN
Une formule
inédite en France

ront des diesels ! Catastrophe si le diesel est à peu près aligné sur l'essence ! Mais comment savoir ?

Et le chœur ajoute :

— Que faire ? Sur nos vaisseaux chargés de milliards, responsables de centaines de milliers de travailleurs, occupant un secteur-clef de l'économie française, harcelés par l'impitoyable concurrence étrangère, nous tâtonnons à la boussole alors que nous devrions naviguer au radar. Malgré cela — et c'est miracle — la France « se défend ». D'une part sur le plan de la concentration *: nous ne sommes que quatre grands constructeurs ; d'autre part sur celui de la* conception *des produits : nos voitures sont au moins égales à n'importe quelles voitures étrangères : ensuite sur celui de la* fabrication *: nos usines — usines Renault à Flins, Simca à Poissy, demain Citroën à Rennes — sont très bien équipées ; enfin, sur celui de la* commercialisation *: nous sommes d'aussi bons vendeurs que nos concurrents allemands, anglais ou italiens. Dans ces conditions, qu'est-ce qui peut non seulement stopper l'élan de l'industrie automobile française mais aussi la tirer en arrière ? Tout simplement la politique économique de la France.*

Les U.S.A.... en 1923 !

Tous m'expliquent : pour créer un modèle, c'est-à-dire financer les bureaux d'études, la fabrication des prototypes, les achats de matières premières, la construction des chaînes, la publicité, la constitution des réseaux d'après-vente fournis en pièces détachées, etc., le constructeur doit trouver des milliards. Où ? Il n'est que trois sources, trois : 1) l'autofinancement : on prélève sur les réserves et sur les bénéfices. *Mais* ceux-ci sont frappés avec rigueur par le fisc. 2) L'emprunt. *Mais* en France — ce n'est pas le cas aux Etats-Unis — les taux d'emprunt sont très élevés : l'argent est « très cher ». 3) Le lancement d'actions et l'appel à l'épargne. *Mais* l'épargne va plutôt vers les emprunts d'Etat qui offrent des garanties que seul l'Etat peut fournir.

— A part l'émission de fausse monnaie, nous sommes coincés. Toutes ces mesures dans la période d'intense rééquipement d'après la Libération ou, jusqu'en 1957, d'inflation expansionniste, perdaient de leurs effets néfastes. Aujourd'hui, dans une période de stagnation du marché, de baisse (provisoire ?) du pouvoir d'achat et de volonté de « tenir » coûte que coûte la monnaie, elles risquent d'être plus fortes que notre dynamisme et de casser celui-ci.

MOI (*timide*). — La stagnation ne serait-elle pas due à un engorgement du marché ?

EUX (formels et chiffres en main).

— La saturation du marché français est égale à celle des Etats-Unis en... 1923 !

MOI (*stupéfait*). — Ça alors !

EUX. — *Eh oui !*

MOI. — Et comment, dans cette lutte, vous défendez-vous ?

EUX. — *Eh bien !... nous avons chacun nos méthodes.*

Voici :

Deux méthodes

Chez Simca, on n'y va pas par quatre chemins. On n'a pas de complexes. On fonce. On met le paquet. A l'américaine ! On avoue. On avoue quoi ?

— Le temps du patriotisme industriel est passé. Regardez ces cadavres sur la route de l'automobile : Talbot, Delahaye, Hotchkiss... On fonce. Vers l'avenir. En France, quatre grands constructeurs (Peugeot-Citroën d'une part, Renault-Simca d'autre part), deux attitudes patronales résolument différentes.

— Lesquelles ?

On me répond : cartes sur table.

— Quatre constructeurs. Deux méthodes. Prenons l'attitude — c'est capital ! — vis-à-vis de la publicité. Peugeot et Citroën ne font jamais de publicité payante ou avouée. Jamais. C'est une règle, un principe, une morale. Renault et Simca, attitude diamétralement opposée : travail à l'américaine ! Publicité

SIMCA : PRÊTES POUR L'EXPORTATION.
Cent questions sans réponses.

déchaînée. Rien que sur le marché américain, notre confrère et concurrent Renault a fait 5 milliards de publicité l'année dernière. Bravo ! Prenons ensuite l'attitude vis-à-vis de l'exportation. Deux constructeurs, Renault et nous, ont joué à fond la carte. Exporter à tout prix ! En 1958, *Renault a exporté hors zone franc* 138 222 *véhicules, soit* 23,8 % *de sa production ; nous avons exporté* 81 443 *voitures, soit près de* 40 % *de la nôtre. Peugeot et Citroën, eux, commencent à faire un effort mais sont très loin derrière nous en ce domaine. Troisième attitude enfin et qui rejoint les deux autres : Peugeot et Citroën se veulent avant tout une vocation nationale, Renault et Simca une vocation internationale. En 54, Simca a fusionné avec Ford. En 58, Ford a cédé ses parts à Chrysler.*

— Quels avantages ?

— Nous profitons de tous les travaux des bureaux d'études Chrysler et dans le monde entier Chrysler met à notre disposition son réseau commercial.

Sur les franges

En dix ans, de 48 à 58, la production de Simca s'est accrue de 1 à 12, celle de Renault de 1 à 8 environ ; celle de Citroën de 1 à 6.

— Cela dit, sans un solide marché intérieur, qui sert de régulateur, il est impossible de fonder une exportation saine.

— Vos nouveautés au Salon ?

— Notre vraie « nouveauté » au Salon, notre « bombe », s'appelle baisse-des-prix. Elle est une gageure, un pari sur l'avenir, un geste d'audace qui secoue la profession.

— Et un calcul ?

— Bien sûr. Nous avons l'intention de grignoter les franges. La frange par exemple qui sépare la Dauphine de l'Aronde, la 403 *de l'Ariane. Aussi présentons-nous deux modèles nouveaux : l'Aronde-Etoile et l'Ariane* 4 *Superluxe. Et j'annonce, comme au Vel'd'Hiv' : à ma gauche : Dauphine* 5 *CV,* 630 *kg,* 590 000 *fr. A ma droite : Aronde-Etoile :* 6 *CV,* 930 *kg,* 639 000 *fr.. Deuxième combat, à ma gauche :* 403, 5 *places,* 825 000 *fr. ! A ma droite, Ariane* 4, 6 *places,* 798 000 *fr. ! Que les meilleurs gagnent. Qui ne risque rien, n'a rien.*

On est sportif chez Simca. Et féroce. A l'américaine !

⁂

Coup de téléphone chez Peugeot. M. J.-P. Peugeot est absent. Vous recevoir ? C'est impossible. Il y a les salons de Francfort, de Londres, de Turin. En 1960, eh bien ! la 203 Berline, le Diesel sur les 403. Non, non pas de problèmes... Pour 1959, notre programme de plus de 200.000 voitures sera respecté. Nous sortons 890 voitures par jour. Stabilisation de prix des voitures neuves, maintien de l'occasion. Le fait nouveau ? C'est le retour des ventes saisonnières, comme avant guerre. Au revoir, monsieur. Merci. Je vous en prie...

⁂

— Vous savez, il paraît que vous êtes, vous, chez Citroën, la Vieille Ecole. Traditionaliste, nationaliste, un peu timorée.

— Qui veut voyager loin...

— Qui ne risque rien... disent les autres.

M. X... me reçoit dans un modeste bureau. Ici, pas d'ordre apparent, pas de téléphones supersoniques, pas de dossiers, pas de nervosité. Du calme, du calme.

— En résumé : Citroën est un « concepteur », Renault un « constructeur » et Simca un « vendeur ».

— Et Peugeot ?

— Un peu les trois à la fois.

Ça n'est pas demain la veille que Simca arrivera à donner des « complexes » à Citroën. Du calme, du calme. Bigre, quelle assurance — me dis-je — quelle fierté tranquille dans cette boutique. Citroën : la première marque européenne à concevoir l'automobile en série, la première dans le monde à livrer des carrosseries monocoques tout acier ; la première à poser des freins sur les quatre roues ; la première — et ce fut une révolution absolue — à « oser » la traction avant. L'aliboron technique que je suis reste bouche bée.

« Si nous voulions... »

Après cette douche, j'apprendrai que M. André Citroën réalisa la synthèse parfaite de l'inventeur, du constructeur et du vendeur ; qu'il inventa la publicité sur disques, qu'il illumina la tour Eiffel (ça, je le savais), qu'il inscrivit le nom de « Citroën » dans le ciel en lettres de fumée.

— Vous voyez, nous aussi, si nous voulions, nous saurions vendre...

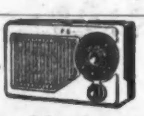
En 1934, André Citroën fait faillite. Michelin sauve l'affaire.

— Mais les Michelin laissent à Citroën une complète autonomie de gestion. Aujourd'hui, l'esprit de la maison est un mélange de la prudence-Michelin et de l'audace-Citroën.

Quitte ou double

Posément, les conservateurs-traditionalistes de Citroën me font observer que « la maison » (comme ils disent) a presque toujours joué quitte ou double.

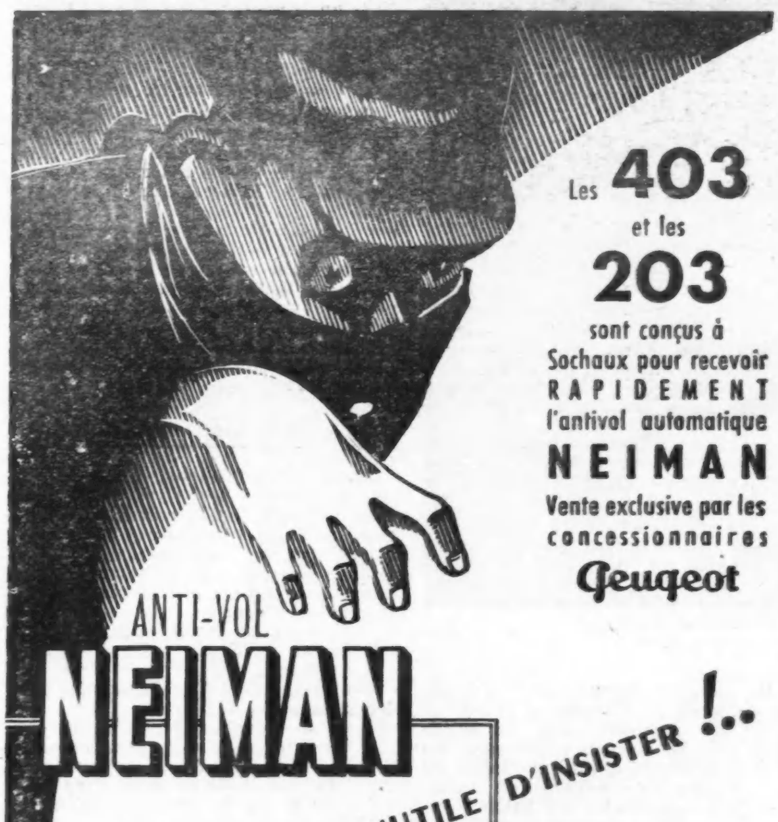
⟶



LE POUSSINET, modèle de poche à TRANSISTORS - Sacoche cuir
Dimensions : 16×9×5. Poids 750 gr. PO-GO
Prise pour écouteur coupant automatiquement le HP du poste
Prix : 27.950 fr. (279,5 NF)
Autres portatifs à transistors avec plusieurs gammes OC et prise auto. Valise électrophone à transistors 4 vitesses
Dem. chez tous nos agents - Docum. sur dem.
Constr. C.E.R.T., 34, r. des Bourdonnais (Métro Châtelet) - PARIS (1er) - LOU. 56-47

Sunbeam Alpine
Témoignage du prestige de la qualité Rootes

Essentiellement sportive - 1500 cm3 - Taux de compression 9,2 : 1 - Freins à disques - Glaces descendantes et luxueux confort. 2-3 Places : Cabriolet, "Hard-top" détachable. Cabriolet : 1.625.000 F. - T.L., C.G. & Vignette en sus.
STAND 33 GRANDE NEF • ÉLY 40-40 • ÉLY 44-35
ROOTES HUMBER • HILLMAN • SUNBEAM • 6, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS 8 - ÉLY 04-37



BONS DU TRÉSOR

vous qui avez des disponibilités

et désirez effectuer un placement commode et avantageux

VOUS AVEZ LE CHOIX :

BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT

BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

— Ça, évidemment, nous ne suivons pas la mode et nous ne répondons pas au désir du client. Très exactement, nous préférons être hors de la mode et répondre à ses besoins. Sur la traction, nous avons tout risqué. Il paraît que c'était une folie !... Sur la 2 CV, nous avons tout risqué ! Deuxième folie... Sur les DS et les ID, même risque ! Troisième folie... Alors, où est l'audace ? Une voiture anglaise va sortir avec la traction avant ; Renault, avec l'Estafette, vient à cette même traction avant ; les Anglais adoptent nos freins à disques jusqu'à présent uniquement étudiés pour les voitures de course ; l'aérostable de Renault n'est qu'une variante de notre suspension hydropneumatique étudiée en ce moment aux Etats-Unis. Alors, où est l'invention ?

— D'accord, d'accord, dis-je fort ébranlé.

Du coup, on en profite pour me rappeler que Citroën construit près de Rennes une usine ultra-moderne qui emploiera plus de 10.000 ouvriers et couvrira 150 ha de terrain.

— Déjà, nous formons une main-d'œuvre locale et nous avons ouvert une école d'emboutissage parce que les premiers ateliers construits seront ceux de l'emboutissage.

Un ouvrier par moteur

On ajoute que chaque moteur de 2 CV est monté par un seul ouvrier.

— Là, nous allons à contre-courant, c'est-à-dire contre l'automation. Chaque ouvrier est responsable de tout le moteur qu'il marque, une fois monté, de son signe. Nous obtenons une augmentation sensible du rendement et de la qualité. Au contraire, les châssis sont conçus par des machines à souder multi-points, à commande électronique et les onze opérations de peinture, dites opérations de protection, sont complètement automatisées. Vous voyez, d'un côté, montage à la main et qui semble — je dis qui « semble » — anachronique ; de l'autre, super-automation : ça, c'est tout Citroën.

Au sujet de l'exportation ? Du calme. Ne nous énervons pas. Chez Citroën, on ne croit pas aux *chances* commerciales mais au travail de longue haleine.

— Nous avons des chaînes de montage à Johannesburg, en Afrique du Sud, à Arica, au Chili, à Vigo, en Espagne, à Pnom-Penh, au Cambodge, bientôt en Argentine. Nous sommes fous d'aller perdre notre temps du côté des marchés fermés. Complètement fous, à moins que nous ne soyons très avisés, au contraire, d'ouvrir des marchés pour l'heure boudés par nos impulsifs concurrents. Mais, tenez, l'année dernière, nous avons été les seuls constructeurs français à vendre des voitures à la Chine communiste. 512 2 CV. *Ce n'est rien, hein ? C'est énorme.*

— Et le Salon ?

— Aucun nouveau modèle. Des améliorations sur modèles dérivés.

Je quitterai Citroën sur un étonnement : la 2 CV fut conçue dès 1936, au moment — et à cause — de la venue au pouvoir du Front populaire.

— Nous avons eu l'idée d'une voiture populaire de 2 CV. Mais, sont arrivés des événements... Nous avons « porté » notre enfant douze ans avant de le mettre au monde.

On est patient, chez Citroën.

⁂

La Régie Renault : en 1958, 253 milliards de chiffre d'affaires, 407.861 véhicules fabriqués dont 138.222 vendus hors de la zone franc, 62.000 ouvriers et employés. Premier constructeur français devant Citroën (246.305 véhicules en 1958), Simca (206.751) et Peugeot (188.714).

J'ouvre le rapport annuel de gestion présenté par M. Pierre Dreyfus, président directeur de la Régie, et je lis : *« Pour la Régie, comme pour toute entreprise mondiale, un arrêt de l'expansion est désormais synonyme de régression. Les formidables investissements de nos concurrents étrangers nous obligent à progresser ou à disparaître. »* Je lève les yeux, pose le rapport sur la table, interroge :

— C'est la bagarre ou la mort, en somme ?

— Oui. Le marché intérieur stagne, et pour la première fois, depuis vingt-cinq ans, le marché de l'automobile a retrouvé un caractère saisonnier. Ce qui nous oblige à stocker pendant l'hiver pour vendre du début du printemps jusqu'à la veille des vacances. Si bien que l'exportation est devenue pour nous une nécessité absolue.

Noblesse oblige : la Régie doit attaquer, vaincre ou céder sa place. Premier constructeur français, elle est harcelée par les concurrents français qui la suivent et doit éviter d'être « semée » par les concurrents étrangers qui la précèdent. On pense, en écoutant parler les responsables de chez Renault, à une course-poursuite entre champions sur l'anneau d'un vélodrome.

— Oui, c'est l'exportation ou la mort. Dans les huit premiers mois de 1959, *nous avons exporté* 167.252 *véhicules hors zone franc contre* 91.044 *en* 1958. *L'expansion continue et nous sommes en train de terminer la construction d'une nouvelle usine à Cléon, près d'Elbeuf, qui fabriquera la totalité des boîtes de vitesses pour la Dauphine et la 4 CV. Aujourd'hui, toute notre publicité et tout notre effort se résument en un slogan : « Renault - Mondial ! ». Régler notre production sur le marché français équivaudrait à nous condamner à mort. Or, la concurrence est échevelée.*

Un peu plus vite

Le mérite de Renault c'est, me dit-on à la Régie, d'avoir « vu » le problème de l'exportation un peu plus vite que les autres et d'avoir préparé ses offensives sur divers fronts. En 1955, la Régie exporte 46.183 véhicules ; en 1958, 138.222. Solidement implantée aux Etats-Unis, elle fait face alors sur les fronts européens et se lance dans la mêlée du Marché commun.

— Front italien, s'il vous plaît ?

— En 1958, *nous n'avons vendu que* 300 *ou* 400 *voitures dans la péninsule, du fait des droits de douane très élevés sur les véhicules tout montés. Aussi, en octobre de cette année-là, avons-nous conclu des accords Renault-Alfa-Romeo. Les usines Alfa de Milan montent des Dauphine.*

— Et les droits de douane ?

— Faibles sur les pièces détachées. Maintenant nous avons plus de 400 *points de vente en Italie et nous utilisons le réseau Alfa-Romeo. Fiat n'en dort plus...*

Le « patriotisme industriel », comme on dit avec force sourires chez Simca, en prend là un rude coup. En somme, une marque italienne (Alfa-Romeo) entre dans le jeu d'une redoutable marque française (Renault) pour contrer une marque italienne (Fiat) concurrente *directe* de la marque française. Et cette opération marche à cause d'une absurdité douanière ?

— C'est la concurrence : faire flèche de tout bois. Pierre qui roule amasse mousse !

— Front allemand, s'il vous plaît ?

— Là, nous abattons la carte contraire. Nous jouons le protectionnisme français. Vous savez que les pays de l'Europe des Six sont entrés dans le Marché commun à partir de leurs propres règlements douaniers, ceux-ci devant être levés progressivement mais à partir de leur situation telle qu'elle était posée au démarrage effectif des accords. Le protectionnisme français était tel que nous avons pour quelques années encore un bouclier dont la surface ne diminue que lentement. Aussi, nous mettons le paquet en Allemagne. Au cours des huit premiers mois de 1959, 28.177 *voitures exportées contre* 6.491 *pour la même période en* 1958 *!*

« Renault nous roule »

Volkswagen est allé se jeter aux pieds du Docteur Ehrard : *« Renault*

nous roule ! » Le ministre de l'Economie allemande a été ferme : « *Les accords sont les accords !* »

— Front Benelux ?

— *Pas de problème. C'est un marché traditionnel. Nous y avons nos propres usines de montage et l'exportation s'y réalise sous forme de pièces détachées.*

— Nouveautés au salon ?

— *Des bricoles. La suspension aérostable sur la Dauphine. Des modifications de détails sur les voitures existantes. Notre nouveauté, c'est la poursuite de l'expansion. Voici les derniers chiffres : de janvier à août 1959, nous avons produit 299.821 véhicules contre 254.862 pendant la même période en 1958. 18 % d'augmentation.*

Inventer, construire, vendre. Inventer encore, construire encore, vendre encore. Les constructeurs français sont, dirait-on, poursuivis par un feu de brousse.

— *Certains*, dit M. Pierre Dreyfus, *trouveront sans doute cette course inopportune. Que l'on ne s'y trompe cependant pas : nos partenaires seront sans faiblesse. Brûlerons-nous demain le pétrole d'Hassi-Messaoud dans des moteurs allemands, anglais, américains ou français ? La réponse ne dépend que des seuls constructeurs mondiaux.*

A travers l'industrie automobile, c'est l'élan de toutes les économies des pays industrialisés occidentaux furieusement lancés dans l'expansion que nous lisons en radiographie. Tous décidés, dans leur fuite en avant, à se passer férocement sur le corps. C'est pour cela qu'il est préférable d'être en tête. Mais tiendrons-nous la distance ? Cela, dit M. Dreyfus, « *ne dépend plus des seuls constructeurs* ».

RENAULT : PRÊTE POUR LA CONCURRENCE.
« *Pierre qui roule amasse mousse.* »

⁂

J'ai, dans cet article, exposé les problème de l'industrie automobile tels qu'ils sont vus par les constructeurs et rapporté notamment leur refus de l'alternative : logement ou automobile. Mais j'ai interrogé ensuite des économistes sur ce point précis. Comment répondent-ils ?

Ils s'interrogent d'abord sur la « nature » de la demande. S'ils concèdent que de très nombreux salariés achètent de plus en plus d'automobiles, il n'en reste pas moins que les familles nombreuses ou les 400.000 Algériens travaillant en France — par exemple — qui constituent une « demande de base » pour le logement n'arrivent pas à se loger décemment et qu'il existe là, en tout cas, une priorité et une urgence.

La question est de savoir, à partir de là, à quelle frontière, dans le cadre de l'économie capitaliste qui est la nôtre, l'Etat a le droit d'intervenir pour décider d'une urgence des besoins. S'il est accordé que ne se développent finalement que les demandes suscitées par les producteurs. Depuis 1914, l'Etat a « dérentabilisé » le secteur logement, et construire n'est pas une « affaire ».

L'industrie automobile, au contraire, libérée des structures de protection traditionnelles (auxquelles se heurte un architecte comme Camus lorsqu'il veut construire des maisons standard comme Renault fabrique des voitures), animée par des individualités de premier ordre, a connu une prospérité constante. Et là, nous entrons dans un cercle vicieux : comme les Français ne peuvent pas acheter des logements standard *qu'on ne leur construit pas*, ils achètent des automobiles. Comme ils achètent des automobiles, on décide qu'ils ne veulent pas des logements standard. Le résultat est que le bâtiment n'a pas affaire à la demande homogène qui lui permettrait de bouleverser ses méthodes de construction.

Des options possibles

En outre, s'il est vrai que les économies modernes se construisent à partir de pôles de croissance, il n'en reste pas moins qu'il est très dangereux de laisser l'un d'entre eux se développer de manière cancéreuse au détriment des autres. Mais, à long terme — sur quinze ans — les options sont possibles et il est sain de favoriser tel secteur de l'économie (le logement) sans pour cela provoquer l'effondrement de tel autre (l'automobile). Comme à court terme — sur un an — brimer l'automobile serait catastrophique, l'Etat laisse faire si bien que bâtiment et automobile s'opposent de manière concurrentielle.

Avec les conséquences suivantes : l'édifice de l'économie français repose de plus en plus sur la fine pointe de l'industrie automobile alors qu'il deviendra nécessaire de « refaire la France » (grands axes, aménagement de Paris, parkings dans toutes les villes) si, précisément, cette industrie continue de se développer. Faute de cela, ce sera l'engorgement et, à bref délai, la catastrophe, y compris, et peut-être d'abord, pour l'industrie automobile.

Celle-ci se développe aujourd'hui en franc-tireur. Il n'y va pas de sa faute: c'est à l'Etat qu'incombera demain la responsabilité de n'avoir pas fait avancer du même pas tous les secteurs de l'économie — y compris l'automobile.

JEAN CAU.

« L'ère de l'homme qui roule »

a vraiment commencé, il y a soixante-dix ans, quand le premier pneumatique fut inventé. Ce jour-là débuta aussi l'aventure Dunlop. Non seulement elle n'a pas cessé un instant, mais encore elle a pris des proportions extraordinaires. « Dunlop » premier manufacturier du pneu par l'ancienneté a su profiter de cette avance pour rester aussi à l'avant-garde de la technique, de la qualité et de la fabrication.

Il ne se passe pas un dimanche du calendrier sportif sans voir son nom auréolé d'une nouvelle victoire.

LA CONQUETE DU SAHARA

Les victoires sportives sont nécessaires à une grande marque. Mais il faut prouver, qu'elles ne sont pas seulement un geste gratuit, par d'autres réalisations techniques.

Une de ces grandes victoires reste la conquête du Sahara par le pneu Dunlop nylon. Là aussi il s'agit d'un record, dans ce domaine industriel où chaque jour les performances deviennent plus ébouriffantes.

Les applications du nylon sont chaque jour plus nombreuses, mais Dunlop en a tiré le maximum en créant il y a deux ans, le pneu à carcasse-nylon 100 %.

Le Sahara est un terrain d'essai idéal, par la multiplicité de ses sols : pistes de sable, banquettes dures, inégales, caillasses, tôle ondulée, fechfech, avec des différences de température allant de + 50 à — 30.

Non seulement a supporté sans défaillir ce régime sévère, mais encore, il a permis à certains véhicules de franchir des pentes à 25 %. Equipés avec des pneus ordinaires ces véhicules butaient sur des pentes à 14 %.

DU PNEU A LA SUSPENSION

Dunlop fournit toutes les gammes de pneus (le pneu français reste en tête du marché et il a une belle carte à jouer dans le cadre du Marché commun), depuis le vélo jusqu'à l'énorme camion en passant par les tracteurs agricoles, et toutes les dimensions et variétés de pneus pour voitures de tourisme. Chaque année, un nouveau-né fait son apparition sur le marché. Il marque toujours au moins un progrès sur le précédent. Cette fois, c'est le D 4 S (Souplesse, Sécurité, Solidité, Silence) qui nous est proposé.

Mais Dunlop en partant du pneu se penche sur d'autres problèmes. C'est ainsi que ses bureaux d'études ont mis au point la suspension « pneuride ».

C'est une révolution dans la recherche de la solution idéale à ce problème délicat. Cette réalisation repose sur l'association pneus - suspension sans autre intermédiaire. Les ressorts d'acier disparaissent, on obtient par compression des « coussins d'air » qui supportent la carrosserie.

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

● ***Tout le monde a lu, sans le savoir, au moins un livre de John Sedges. Ils aiment Brahms. Deux mille liaisons par jour. La bible du libraire français.***

DEUX événements cette semaine dans le monde littéraire :

— La sortie en librairie du quatrième roman d'Alain Robbe-Grillet, « Dans le labyrinthe » (*voir ci-contre la critique de François Erval*).

— La disparition de Benjamin Péret, qui fut l'un des « meneurs » du surréalisme. Surréalisme : un mot qui est entré dans la langue sans que ceux qui l'emploient sachent toujours bien ce qu'il a recouvert, ce qu'il recouvre (*voir page 34 l'article de Jean Cau*).

Et puis, nous avons vu à Paris une charmante vieille dame, Pearl Buck, 67 ans, Prix Nobel de Littérature 1938, dont le premier succès, « Terre chinoise », atteignit un tirage de 850.000 exemplaires en un an, et qui déclare cependant :

« Les critiques ne sont pas tendres pour les femmes en Amérique.

« C'est la raison pour laquelle j'ai écrit mes cinq derniers livres sous le pseudonyme de John Sedges. Il faut toujours aller plus loin qu'un homme pour qu'on vous accorde la même attention. J'ai décidé maintenant de renoncer à ce pseudonyme, car je me suis prouvé à moi-même ce que je voulais... »

Etre utile

Et « La Grande Aventure », ouvrage qui avait été publié en France chez Stock sous le nom de John Sedges, vient d'être réédité sous le vrai nom de l'auteur. Pearl Buck a également rencontré à Paris des producteurs français pour une négociation éventuelle des droits cinématographiques d' « Impératrice de Chine ».

Elle en consacrera le montant à l'institution où elle fait vivre cent

PEARL BUCK.
Sans amertume.

ANNE FRANK.
Sans rival.

cinquante enfants abandonnés, de toutes nationalités. Elle a raconté elle-même dans « L'Enfant qui ne devait jamais grandir » le drame qui a marqué sa vie. Elle a une fille dont l'intelligence a cessé de se développer à l'âge de quatre ans. L'auteur explique ainsi les raisons de cette pénible confession : « Puisque ma fille ne pourrait jamais s'exprimer faute de moyens, je résolus de ne pas lui laisser mener une existence inutile... Son existence, les facteurs mêmes de son état seraient utiles à des êtes humains... » Pearl Buck indique dans cet ouvrage tous les traitements qui ont pu, depuis, guérir certains enfants anormaux, les démarches initiales à éviter et les examens qui sont au contraire nécessaires.

Des cheveux blancs, un visage doux, une voix fatiguée, un regard extraordinairement bleu et jeune, Pearl Buck rayonne d'humanité.

« J'ai lu « Le Deuxième Sexe » de Simone de Beauvoir, dit-elle. *Cela m'a beaucoup intéressée. C'est un esprit original. Mais peut-être ai-je eu plus de chance dans la vie qu'elle. Je n'ai pas d'amertume... »*

Dans le monde de l'édition, deux livres font parler d'eux :

● « Les Liaisons dangereuses », qui se vendent au rythme de 2.000 exemplaires par jour (préfacées par André Malraux dans la collection du « Livre de Poche ») depuis la sortie du film.

Aussitôt, deux autres éditions des

Dans la poche.

« Liaisons dangereuses » ont été lancées sur le marché. L'une, la collection « La Bibliothèque de l'Etoile », l'autre tirée à 4.000 exemplaires, préfacé par Roger Vailland et illustrée des 15 gravures qui se trouvent dans l'édition de Londres de 1796 (Club des Libraires).

● « Le Journal d'Anne Frank », qui arrive largement en tête des best-sellers dans la même collection avec 311.000 exemplaires contre 237.277 à « Vol de nuit » qui le suit immédiatement.

Enfin, plus aucun doute n'est possible : ils aiment Brahms ! Au bout de trois semaines, le tirage du dernier Sagan est de 265.000 exemplaires et son rythme de vente quotidien s'est stabilisé à 3.300 exemplaires. Après avoir démarré plus timidement, il a atteint et dépassé, pour la même période, « Dans un mois, dans un an ». A l'étranger, on prévoit une vente globale de un million d'exemplaires (les premiers romans de Sagan ont totalisé 3.600.000 exemplaires).

160 millions de volumes

Et un exemplaire de luxe de « Un certain sourire » vient d'atteindre 75.000 francs à l'Hôtel Drouot, nous apprend « Le Bulletin du Livre ».

Cette publication bimensuelle, née il y a moins d'un an, remarquablement présentée et informée, est devenue, à juste titre, la bible des libraires français.

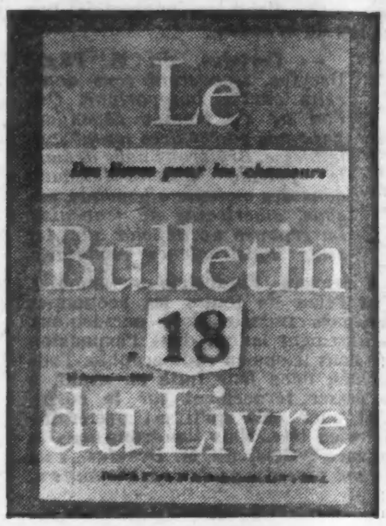
Ce succès a encouragé ses animateurs (J.-P. Vivet, Sylvain Zegel et Claude Mahias) à lancer une seconde édition, allégée des renseignements techniques qui ne concernent que les professionnels du livre.

La tâche sera rude. 38 % des Français ne lisent aucun livre, 20 % des lecteurs n'en lisent qu'un ou deux par an. Les méthodes archaïques de la plupart des éditeurs, l'indifférence qu'ils témoignent aux moyens de diffusion moderne, loin de préserver la littérature, en paralysent si bien la diffusion qu'avec 12.000 titres et 160 millions de volumes par an, la production française se situe au septième rang, entre l'Italie et les Pays-Bas.

« Le Bulletin du Livre » fait un travail remarquable pour tenter de secouer la poussière. Son numéro spécial d'octobre sera consacré à la Foire du Livre qui se tiendra à Francfort du 7 au 12 octobre, et qui groupera 1.600 éditeurs originaires de 31 pays.

● Dans la course aux prix, rien d'important cette semaine (hormis le Robbe-Grillet). Mais d'ici quinze jours une nouvelle fournée sera cuite.

ANNE-MARIE DE VILAINE.



Dans le mouvement.

ROMANS

« Dans le labyrinthe » par Alain Robbe-Grillet

● ***Le meilleur livre du théoricien de la nouvelle école romanesque montre la limite de sa doctrine.***

UN soldat erre dans une ville enneigée. Il est un des survivants de la bataille de Reichenfels et cherche dans cette ville étrangère un inconnu pour lui remettre un paquet qu'un de ses camarades, mortellement blessé, lui a confié.

Il est seul, fatigué, et s'appuye à un lampadaire pour se reposer un instant. Il rencontre un jeune garçon qui tente de le diriger parmi ces rues et ces maisons inconnues. Il entre dans un bistrot, passe la nuit dans un centre d'accueil pour militaires. Les avant-gardes de l'armée ennemie occupent la ville et le soldat, blessé par un tir de mitraillette, expire après quelques jours d'agonie, sans avoir pu remettre son paquet mystérieux. Ce paquet, qu'il gardait jalousement, ne contient d'ailleurs que des lettres sans aucune importance.

Tel est le sujet de « Dans le labyrinthe » (1), quatrième roman d'Alain Robbe-Grillet. Il m'excusera d'avoir résumé en des termes bassement

(1) Ed. de Minuit, 220 pages, 900 francs.

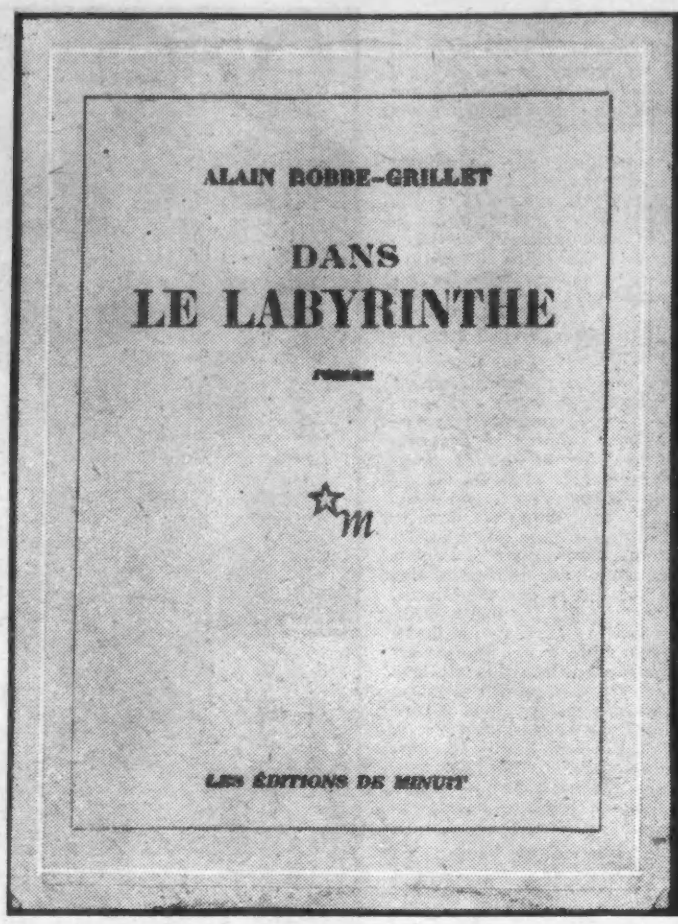
ZAZIE
DANS LE MÉTRO
roman de
RAYMOND QUENEAU
100.000 ex.
nrf

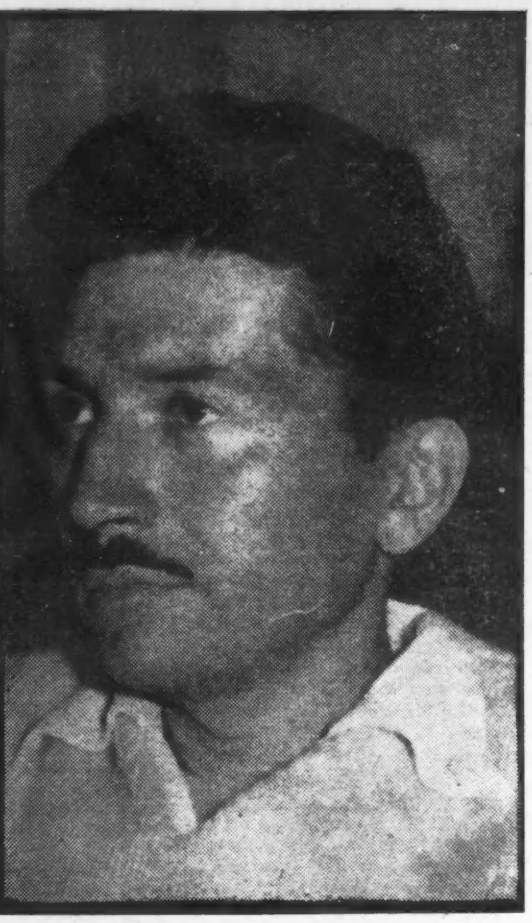
ANDRÉ MAUROIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
le plus grand biographe français

« subjectifs » l'histoire de ce livre, alors que lui a essayé — et réussi — à la narrer de la façon la plus « objective », conformément à ses théories esthétiques, en se plaçant rigoureusement du point de vue d'un observateur extérieur à tous ces événements, en éliminant toute psychologie, toute intériorité, se tenant strictement à cette « surface » des choses qui représente à ses yeux l'avenir de tout art romanesque.

Il semble donc que cette fois Robbe-Grillet ait atteint son objectif. Son roman, beaucoup plus lisible que les précédents, est dépouillé de toute fioriture inutile et le récit, presque linéaire, remarquablement écrit, ne prête, à première vue, à aucune réserve. C'est là certainement le roman le plus réussi qu'Alain Robbe-Grillet ait publié jusqu'à ce jour.

Une seconde lecture éveille pourtant quelques soupçons. Depuis plusieurs années, Robbe-Grillet expose dans des revues (surtout la N.R.F.), dans des journaux (les lecteurs de « L'Express » se souviennent de sa série d'articles parue en 1955 dans notre journal) et au cours d'innombrables rencontres d'intellectuels et congrès d'écrivains, tant en France qu'à l'étranger, les linéaments d'une nouvelle théorie du roman, destinée à remplacer le roman classique du type XIXe siècle. « Le monde n'est ni signifiant ni absurde. Il *est* simplement... A la place de cet univers des « significations » (psychologiques, sociales, fonctionnelles) il faudrait donc essayer de construire un monde plus solide, plus immédiat. Que ce soit d'abord leur *présence* que les objets et les gestes s'imposent et que cette présence continue ensuite à dominer, par-dessus toute théorie explicative qui tenterait de les enfermer dans un quelconque système de référence, freudien, métaphysique ou autre ».





ALAIN ROBBE-GRILLET.
Une seconde lecture éveilla quelques soupçons.

Conventions et « trucs »

Il est normal qu'en partant de ce point de vue, Robbe-Grillet rejette d'abord la situation centrale et privilégiée du romancier. Dans le roman de demain, le romancier ne sera plus ce Dieu qui connaît tous les motifs, toutes les pensées de ses héros. Robbe-Grillet ne raconte que ce qu'il peut *voir*, ce que tout observateur attentif pourrait constater en suivant le comportement extérieur des personnages mis en scène.

Nous ne savons, en effet, à aucun moment ce que le soldat de « Dans le labyrinthe » pense ou ressent. Ses actes, ses gestes doivent être plus révélateurs que ses pensées. Robbe-Grillet a abandonné le point de vue balzacien du romancier, mais par quoi l'a-t-il remplacé ? Il n'est plus omniscient, certes, mais il reste encore omniprésent, en suivant partout son héros à travers une ville vide, dans les rues, dans les maisons, hôpitaux et auberges. L'objectivité absolue du narrateur dont rêvent les tenants du nouveau roman reste un rêve inaccessible ; les conventions et « trucs » des romanciers classiques sont remplacés chez Robbe-Grillet par de nouveaux « trucs » et de nouvelles conventions.

Il se peut, il est même certain que ces conventions épurent l'art romanesque et il est probable que le roman, s'il veut se constituer en une forme esthétique autonome, a besoin de règles strictes, comparables à celles du théâtre et de la poésie. Pour arriver à rejoindre ce rêve d'un art romanesque pur, Robbe-Grillet fait d'abord le vide, ou, au moins, se propose de le faire. Jusqu'où va sa fureur, sa volonté de tout nettoyer, jusqu'où peut-il aller ?

On aperçoit dans ce petit roman parfait — et justement parce qu'il est parfait — des compromissions inévitables. L'auteur ne vit pas hors de l'histoire et il suit une longue lignée de romanciers qui l'ont marqué même s'il les rejette. Il y a d'abord les quelques lignes d'introduction où l'auteur supplie le lecteur de ne « *voir que les choses, les gestes, paroles, événements, qui lui sont rapportés, sans chercher à leur donner ni plus ni moins de signification que dans sa propre vie, ou sa propre mort* ».

Pourquoi cette invitation pressante? Alain Robbe-Grillet raconte une histoire qu'il veut réduire à ses apparences. Mais son sujet n'est guère nouveau ; nous connaissons tous ces romans de quête, ces romans déambulatoires de Joyce à Butor et Cayro, du *derrière* les événements rapportés se trouve justement une signification qui fait l'essentiel de ces œuvres. Robbe-Grillet prend un sujet analogue et brusquement il a peur qu'on lise son roman comme on a lu ceux de ses prédécesseurs et qu'on tente de donner une interprétation métaphysique de cette recherche vaine du soldat comme on a interprété « Le Procès » ou « Le Château » de Kafka. Ce n'est pas seulement l'écrivain qui est influencé par toute la littérature romanesque qui l'a précédé, mais aussi ses lecteurs, d'où la mise en garde désespérée de l'auteur.

La vue et le toucher

Pour écrire un roman complètement dépourvu de significations, il aurait fallu trouver une histoire totalement *insignifiante* qui n'eût permis en aucun cas une interprétation en profondeur. Existe-t-elle ? Rien n'est moins sûr, mais il était en tout cas exclu de choisir un sujet qui devait nécessairement éveiller des réminiscences littéraires.

Alain Robbe-Grillet ne renonce d'ailleurs nullement à certaines conventions séculaires. Tous ses romans ont un caractère policier et cette fois-ci encore il profite de cette méthode qu'en bonne logique il devrait répudier. Pendant près de 200 pages le lecteur de « Dans le labyrinthe » s'interroge sur le contenu du petit paquet que le soldat désire remettre à ce destinataire inconnu. Il eût fallu dès le début détruire tout soupçon, écarter toute tentation d'interprétation, et ne pas se contenter d'une révélation dérisoire dans les dernières pages. Robbe-Grillet a, en effet, nié jadis qu'il écrivait des romans de dérision.

Cette attente que l'auteur provoque va contre ses théories ; celles-ci prétendaient dépouiller le roman de tout élément dramatique. Mais que vaut une doctrine qui réserve au regard une place privilégiée, en le considérant comme le moteur essentiel d'un nouvel art romanesque ? Dans une étude récente Robbe-Grillet a déclaré préférer la vue au toucher, en montrant la subjectivité de ce sens par une analyse de « La Nausée ».

Il est étonnant que Robbe-Grillet maintienne, à l'encontre de la pensé philosophique contemporaine, l'objectivité absolue du regard. Ne se rend-il pas compte que tout regard implique un choix ? Et lorsqu'on dit choix, on dit nécessairement subjectivité. Robbe-Grillet, qui est un obsédé du regard, a magnifié son obsession en lui donnant une place exclusive qui ne manquera pas de créer à l'avenir de nouvelles conventions aussi subjectives que celles des grands romanciers du passé.

Cette erreur *théorique* n'annihile cependant pas la tentative *esthétique* de Robbe-Grillet. Celle-ci s'inscrit dans l'évolution de l'art moderne. L'auteur cherche à créer un objet clos, comme la peinture et la sculpture modernes qui opposent *leur* réalité au monde réel. Comme les abstraits, Robbe-Grillet essaye de couper tous les ponts avec la réalité en exhaussant son sujet : Stendhal a parlé de la bataille de Waterloo, Tolstoï de celle de Moscou, mais Robbe-Grillet crée de toutes pièces la bataille de Reichenfels, inconnue dans la dernière guerre. C'est à ce moment que se révèle la grandeur absurde de l'effort de Robbe-Grillet : il essaye de conjurer la réalité avec des mots. Or, un livre, quoi qu'il fasse, ne sera jamais comme un tableau ou une sculpture. Il ne dispose pas d'une matière « objective » comme les peintres et les sculpteurs, mais d'un véhicule qui est saturé, en dépit de toutes les purifications vaines, de signification. Il a oublié que le véhicule de l'écrivain n'est pas une matière brute mais le mot.

FRANÇOIS ERVAL.

SURRÉALISME

Si le grain ne meurt

● ***Les surréalistes veulent « détruire radicalement le monde ». Le monde continue d'exister. Mais ils ont transformé son visage.***

Benjamin Péret vient de mourir à l'âge de soixante ans à l'hôpital Boucicaut. Membre dès 1921 du groupe « Dada » et fondateur avec André Breton de « La Révolution Surréaliste » en 1924, il fut l'un des animateurs du mouvement littéraire le plus important de l'entre-deux-guerres. D'entre tous les surréalistes, peut-être Péret fut-il le plus fidèle au propos de violence et de révolte dont se réclama le mouvement. Peut-être fut-il jusqu'au bout le plus authentiquement surréaliste. Il laisse une œuvre polémique et poétique considérable (« Le Grand Jeu », « Feu Central », « De derrière les fagots ») dont la plupart des titres

→

des vies extraordinaires
MARCEL PROUST
VICTOR HUGO
GEORGE SAND
LES 3 DUMAS
ALEXANDER FLEMING
HACHETTE

Vient de paraître...
JULLIARD

Mikhaïl Cholokhov

Le Don paisible

Ce roman a paru en U. R. S. S., en quatre volumes, de 1928 à 1940. Tout de suite on le compara à LA GUERRE ET LA PAIX. Des traductions fragmentaires en furent données en France avant la guerre; on reprend aujourd'hui dans une nouvelle et remarquable traduction d'Antoine Vitez la publication intégrale en huit volumes de ce roman qui est considéré aujourd'hui comme l'épopée de la paysannerie russe entre les années 1912 et 1922. Au centre du livre un jeune Cosaque, Grigori Mélékhov, son amante passionnée Aksinia et sa femme, la malheureuse Natalia. Autour d'eux, un nombre de personnages en marche dont le destin se croise, se perd, se retrouve dans les bouleversements de l'histoire. Le tome I paru au printemps se situe avant 1914. Le tome II qui vient de paraître nous montre les débuts de la guerre sur le front autrichien.

L'auteur, Mikhaïl Cholokhov, est à présent âgé de 54 ans; il accompagnait M. Krouchtchev lors de son voyage aux Etats-Unis et l'on annonce de lui un nouveau roman qui paraîtra également en traduction française chez Julliard « ILS ONT COMBATTU POUR LA PATRIE ».

JULLIARD

AIMEZ-VOUS BALZAC?

...Bien sûr!

Alors, sachez que vous pouvez avoir ses **OEUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES ET RELIÉES CUIR EN 26 VOLUMES** payables 3 450 F par mois (Prix de faveur)

Demandez immédiatement la notice illustrée à votre libraire ou à l'éditeur GUY LE PRAT

5, R. DES GRANDS-AUGUSTINS - PARIS

sont introuvables. Il reste à la postérité à lui rendre la justice qu'il mérite. Jean Cau raconte l'Histoire du surréalisme et son influence sur le monde moderne.

NOUS vivons tous dans un espace à trois dimensions. Nous avons tous des « complexes ». Sans le savoir, nous vivons dans un monde dont la nature a été profondément modifiée par la digestion de cette nourriture appelée « surréalisme ». Sans le savoir, M. Jourdain faisait de la prose. Aujourd'hui, sans le savoir, je suis, tu es, il est, nous sommes, vous êtes, ils sont surréalistes.

Je ne sais si l'on a définitivement arrêté l'emplacement exact des sources de l'Amazone. Je sais que l'on dispute encore des sources et des origines du surréalisme et que les historiens du mouvement, présents (1) ou à venir, ont du pain sur la planche. Mais arrêtons une date : 1916. Une guerre mondiale fait rage qui dure depuis deux ans. Ses brasiers n'éclairent pas seulement des charniers, des champs de bataille et des cimetières, mais, à mesure qu'ils flambent, d'autres ruines. Des valeurs s'effondrent, des morales basculent, des vérités arrachent leur masque et apparaît leur face de Méduse, des patries s'entredévorent. Nous nous appelons André Breton, Paul Eluard, Benjamin Péret, Louis Aragon, Philippe Soupault. Nous avons quelque chose comme vingt ans. Nous sommes poètes et c'est dire que nos yeux voient et que nos oreilles entendent.

A notre grande colère, le langage continue d'habiller ces valeurs, ces vérités et ces morales que la guerre pourtant, à nos yeux ouverts, dénude jusqu'à l'os. Déjà, des prophètes — Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont — nous avaient adjurés de nous méfier ; hier encore des peintres — Picasso, Rousseau, Matisse, Braque, Léger, etc. — nous ont prévenus en faisant sauter des cloisons et en nous donnant à voir ce qu'il y avait derrière. Aujourd'hui, la mesure est comble. Nous devons faire quelque chose. Nous ne savons pas très bien quoi.

A Paris, Guillaume Apollinaire publie un manifeste : « L'Esprit Nouveau » ; des revues naissent « Sic », « Nord-Sud » qui chantent très haut l'éloge du cubisme et du futurisme. Nous y écrivons. Faute de mieux, nous donnons de grands coups de pied au derrière de l'art et de la poésie au pouvoir. En attendant de forger des armes nouvelles...

(1) L'ouvrage de Maurice Nadeau est le plus remarquable.

UNE PAGE DE « LA RÉVOLUTION SURRÉALISTE » (*).
« Tout ce qu'on regarde est faux. »

Il pleut sur un crâne

En voici une. Fabriquée dans l'inoffensive Suisse dont la guerre épargne les prairies et les coucous, elle s'appelle « Dada ». Le 8 février 1916, à Zürich, un jeune Roumain, Tristan Tzara, un Allemand, R. Huelsenbeck, et un Alsacien, Hans Arp, fondent le mouvement Dada. La paix helvétique dans ce monde en guerre a rendu, pourrait-on croire, ces jeunes gens complètement fous. Ils mettent des mots, inscrits sur des bouts de papier, dans des chapeaux, les tirent au hasard et « fabriquent » des poèmes ; ils organisent des conférences où ils dissertent engoncés dans des peaux d'ours ; ils parlent, écrivent, peignent, vivent comme de véritables maniaques d'un absurde dont ils refusent de livrer les clefs. « Dada », au départ, a une allure de provocation pure. En est-il une ? Pas tout à fait. Tzara prononce des phrases explosives : « *La poésie se fait dans la bouche* » ou « *Tout ce qu'on regarde est faux* ». Les terroristes parisiens recueillent les éclats de ces bombes et se préparent à en fabriquer de bien plus redoutables.

Il se trouve que la France, entre temps, gagne la guerre. Défilés, monuments aux morts, chambre bleu horizon, discours, morales... rien n'a changé. Tout continue. Tout — sauf quelques millions de jeunes gens assassinés — est éternel. Que le laboureur retourne à sa charrue, l'ouvrier à son usine, le poète à son luth ! Il s'agit de reconstruire. Il s'agit de détruire, proclament alors Breton, Aragon, Soupault, Eluard, Max Ernst, Picabia, Péret, etc. Et Tzara qui, « *attendu comme un Messie* », débarque enfin à Paris.

Ces jeunes gens ne sont pas sérieux, c'est l'évidence. D'abord, ils ont à peine quelque vingt ans ; ensuite ils organisent des réunions, des festivals ou des expositions où ils passent leur temps à injurier le public, à...

« André Breton croquait des allumettes, Ribemont-Dessaignes criait à chaque instant : « Il pleut sur un crâne », Aragon miaulait, Soupault jouait à cache-cache avec Tzara, tandis que Benjamin Péret et Chouchoune se serraient la main à chaque instant. Sur le seuil, Jacques Rigaut comptait à haute voix les automobiles et les perles des visiteuses... ».

Ils organisent en grande pompe le procès de Maurice Barrès où un mannequin figure l'accusé, Benjamin Péret le soldat inconnu allemand et où les avocats, Aragon et Soupault, supplient les jurés de condamner à mort leur client. Nihilisme, anarchisme, désordre, provocation, violence et révolte qui pour l'heure tourne à vide ? Si l'on veut. Pourtant, juger et condamner à mort — fût-ce magnifiquement — l'auteur de « L'Appel au soldat », c'est juger et condamner à mort tout ce qui, en 1921, veut s'appeler la France. Ce n'est pas assez.

En 1922, Breton, Eluard, Péret, Aragon, se séparent du dadaïsme. La paix est âgée de deux ans. Le monde s'ordonne. Cet ordre, il n'est pas seulement besoin de le moquer ou de le nier : il faut le miner, le détruire, l'affoler, lui voler ses assurances et lui brûler ses papiers. D'ailleurs, derrière la façade, tout s'effondre ; des dynamiteurs — Freud, Einstein, Broglie, Heisenberg — au nom de la science font impunément (et sans que l'on s'en doute) sauter la vieille maison des hommes. De Russie, d'Allemagne, d'Autriche parviennent d'étranges nouvelles... Les « artistes », qui ont de ces flairs, arrivent à la rescousse et leur équipe de conjurés donne un nom au bélier derrière lequel elle fonce : le surréalisme.

Contre Barrès et Claudel

La publication du « Manifeste du Surréalisme » d'André Breton, en 1924, marque une date capitale : le groupe « ancre » ses idées et signifie en clair le sens de ce qui risquait de n'apparaître que comme — au choix — une révolte, un désespoir ou une farce. L'ennemi est enfin désigné : le langage, soit la Littérature.

« *Dites-vous bien,* écrit Bre-

(*) Seize surréalistes parmi lesquels André Breton (au centre en haut), Paul Eluard (deuxième à droite), Georges Sadoul (deuxième en bas), Albert Valentin (dernier en bas), qui se firent photographier, en 1929, les yeux fermés pour illustrer une page de leur revue.

Votre vieux rêve se réalise!
A la cadence d'un volume par mois
(12 volumes disponibles)
à un prix auquel vous ne pourrez pas croire
quand vous aurez vu
un volume
les Editions Rencontre
société coopérative
font paraître

la comédie humaine

de Balzac, complète en 24 volumes

Introduction générale et à chaque œuvre, notes de Roland Chollet, lauréat de l'Université de Lausanne, typographie 2 couleurs, en caractère Diethelm, reliure de luxe, plein cuir Kiwar 2, fers originaux de P. Sollberger, étiquette de couleur, gaufrage or, tranche couleur, tranchefil, chaque volume de 550 pages en moyenne

Seul un examen personnel vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative
Possibilité de recevoir en une fois tous les volumes parus ou un volume par mois.

BON
POUR UN EXAMEN GRATUIT
de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer sans engagement le 1er tome de Balzac et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous retournerai le tout ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin
M./Mme/Mlle ______ Prénom ______
Adresse : ______
______ Signature : ______ J 1

750
le volume
et par mois

à découper et envoyer aux

EDITIONS RENCONTRE
51, rue de la Harpe Paris Ve
89, bd Anspach 2e étage Bruxelles 30, rue de l'Ale Lausanne

MANIFESTATION « DADA ».

POÈME-OBJET D'ANDRÉ BRETON. (Ed. Seghers.)

La poésie se fait par la bouche

ton, *que la littérature est l'un des plus tristes chemins qui mènent à tout...* »

Les mots d'ordre sont définis : briser le langage, démolir la syntaxe, pulvériser les idées encloses dans l'ordonnance habituelle des mots. Pour ce faire, ouvrir toutes grandes les portes de l'inconscient, laisser monter « dans la bouche » les mots, ruiner « *tous les mécanismes psychiques* », pratiquer l'écriture automatique — c'est-à-dire aligner des mots échappés au contrôle de l'imbécile, sournoise et très officielle Raison.

Bien armés, voici maintenant les Surréalistes déchaînés. Assis sur sa base « officielle », organisé en « centrale » (la Centrale Surréaliste), le mouvement s'attaque à la société qui l'entoure avec l'acharnement d'une horde de loups. Au cours des années qui vont suivre, tout y passe. La patrie : « *Nous sommes ceux-là qui donneront la main à l'ennemi* » (Aragon); le travail : « *Je ne travaillerai jamais, mes mains sont pures* » (Aragon) ; les gloires officielles : « *Loti, Barrès, France, marquons tout de même d'un beau signe blanc l'année qui coucha ces trois sinistres bonshommes : l'idiot, le traître et le policier. Avec France, c'est un peu de la servilité humaine qui s'en va* » (Breton). Et Aragon ajoute : « *Avez-vous déjà giflé un mort ?* » et tous (Artaud, Breton, Desnos, Eluard, Ernst, Leiris, Péret, Masson, Soupault, etc.) dans une « Lettre ouverte à M. Paul Claudel » : « *On ne peut être à la fois ambassadeur de France et poète (...). Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français, en paroles et en actions. Nous déclarons trouver la trahison et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, peut nuire à la sûreté de l'Etat, beaucoup plus conciliable avec la Poésie que la vente de « grosses quantités de lard » pour le compte d'une nation de porcs et de chiens. Nous réclamons le déshonneur de vous avoir traité une fois pour toutes de cuistre et de canaille* ». Ils écrivent au pape, de la même encre ; appellent de leurs vœux « *les légions d'Attila* » (Desnos), célèbrent cérémonieusement « *le cinquantenaire de « l'hystérie »*, *qualifient l'écriture de « cochonnerie »* (Artaud). « *La destruction radicale de tout un monde* », telle est leur unique passion.

Changer la vie

Le « Mouvement » est lui-même secoué par ses propres violences : les surréalistes s'excluent, se séparent, se réconcilient, s'injurient à grands coups « d'adresses ». En 1930, Prévert, Desnos, Limbour, Ribemont-Dessaignes, Roger Vitrac s'en prennent au Pape du Surréalisme lui-même — André Breton— qu'ils qualifient de « *cadavre* » dans une série de textes, et quittent le mouvement. Salvador Dali, Luis Bunuel, René Char, Georges Sadoul, Albert Valentin, André Thirion, d'autres encore lui apportent un sang neuf. Picasso continue de suivre ses traces. Tanguy, Miro, Chirico, Masson, continuent de se réclamer de lui.

En 1929, Aragon, auréolé de tous les prestiges du génie, de la beauté et de l'insolence, dépose sa couronne aux pieds du parti communiste et, avec Georges Sadoul, entraîne bonne partie de ses amis à sa suite. L'idylle sera brève. Breton (appelé par le parti à être « responsable de la cellule du gaz »), Eluard et Crevel sont exclus en 1933.

La séparation entre Aragon et Breton est consommée. Le Mouvement verra venir à lui d'autres artistes et d'autres écrivains (Henry Moore, Queneau, Diego Rivera, Wolfgang Paalen, Kurt Seligmann, Roland Penrose), et s'irradiera au quatre coins du globe, mais quelque chose est cassé. Le monde — le monde bourgeois — résiste. Poèmes, tableaux, sculptures ont beau lui signifier (et signifier) sa « *destruction radicale* », il n'en continue pas moins d'exister. Ce sera peut-être la gloire d'André Breton et de Benjamin Péret (qui ira néanmoins combattre aux côtés des révolutionnaires espagnols) d'avoir jusqu'au bout continué d'affirmer qu'il n'était pas de priorité entre « *transformer le Monde* », comme le voulait Marx, et « *changer la Vie* », comme hurlait Rimbaud.

Jusqu'à l'échec ? Et si nous demandions : quel échec ? On peut citer des titres pêle-mêle : « *Nadja* », « *L'Amour Fou* » de Breton, « *Le Libertinage* », « *Le Traité du Style* », « *Le Paysan de Paris* » d'Aragon, « *Capitale de la douleur* » d'Eluard, « *Le Grand Jeu* » de B. Péret, « *Le Chien Andalou* », « *L'Age d'Or* » de Bunuel... La liste serait interminable des *œuvres* qu'en tous les domaines le surréalisme suscita, « La Beauté sera convulsive ou ne sera pas », disait Breton. La Beauté fut. Aujourd'hui, par capillarité, le flot surréaliste — endigué par la deuxième guerre mondiale — a envahi tous les vaisseaux de notre monde. Une vitrine de Paris ou de New York est « surréaliste », notre humour « noir » est « surréaliste », notre langage de tous les jours est drogué de ce « stupéfiant-image » surréaliste dont parlait Aragon, nos murs sont troués de formes « surréalistes » et si demain une machine à coudre est déposée à la surface de la Lune, nous n'oublierons pas que Tanguy peignit par avance cette insolite rencontre. Où est l'échec ? Aucune école littéraire, aucun mouvement artistique n'aura jamais aussi catégoriquement mis en question la « totalité » du monde où il se déploya. Pour être « poétique », cette mise en question n'en fut pas moins corrosive et les acides surréalistes ont vitriolé de leurs brûlures le visage de notre siècle. Que le Surréalisme soit « mort » n'a guère d'importance. Si le grain ne meurt...

J. C.

HISTOIRE

« 1870-1871 : La Guerre, la Commune et la Presse », par Aimé Dupuy

● *Dix semaines qui ébranlèrent le monde.*

UNE idée originale a présidé à la création de cette nouvelle collection « Kiosque » par Armand Colin : « rassembler, sur un thème précis, les textes essentiels de la presse ». Raymond Barrillon a déjà analysé avec compétence et perspicacité le « Cas *Paris-soir* » ; Jacques Lethève, des « Impressionnistes et Symbolistes devant la presse » ; J.-P. Seguin, des fausses nouvelles au XIXe siècle. La guerre de 1870 et la Commune méritaient de figurer dans cette collection, ne fût-ce qu'en raison du rôle joué par un fait journalistique, la déformation par Bismarck de la fameuse « dépêche d'Ems », dans le déclenchement du conflit, et du nombre des journalistes qui prirent part à la Commune.

De Louis-Philippe à la Crimée

C'est maintenant chose faite grâce à M. Aimé Dupuy (1), qui a procédé à un montage extrêmement réussi de documents photographiques, d'extraits →

(1) Ed. Armand Colin, collection « Kiosque », 284 pages, 140 illustrations, 750 francs.

Le Monde entier chez vous!

Oui, vous pourrez à chaque instant, avoir tous les pays du Monde sous les yeux grâce au NOUVEL ATLAS MONDIAL, magnifique cartographie établie d'après les plus récentes indications

Plus de 500 CARTES

imprimées en 10 à 14 couleurs dépliantes jusqu'à 27 × 45,
vous indiquent tout ce que vous désirez connaître : le ciel et ses étoiles, la configuration du sol, les climats, les races et les peuples, les religions, les langues, l'économie, les voies de communication

Chaque Etat du Monde est représenté par des cartes géographiques, politiques et économiques, complétées par de nombreuses cartes détaillées de territoires particulièrement intéressants

UN INDEX DE 100.000 NOMS

permet de retrouver immédiatement localités, montagnes ou cours d'eau du globe

550 PHOTOS

la plupart en grand format, présentent en une collection se rapportant aux cartes : des paysages, des types ethniques, des curiosités de tous les continents et une riche documentation d'activités économiques

Production suisse

FORMAT du livre fermé : 21 × 28
RELIURE SIMILI-CUIR ROUGE, gaufrée or, sous jaquette coul.

CHAQUE CARTE EST INTERCHANGEABLE

Lors de prochains changements, vous n'aurez qu'à remplacer la carte devenue caduque par la nouvelle, corrigée et proposée automatiquement par nos soins, au plus juste prix.

ASSOCIATION EUROPÉENNE D'ÉDITION
PARIS (VIe)
71 bis, rue de Vaugirard - C. C. P. 12.826-09

Je commande ...... exemplaires du **NOUVEL ATLAS MONDIAL**, livrable sous 15 jours.

a) au prix de Fr. 13.500 payable au comptant après livraison.
b) à crédit au prix de Fr. 14.800, dont Fr. 3.600 à la commande et le solde en 8 mensualités de Fr. 1.400 payables le 1er de chaque mois suivant la réception. Le non-paiement de deux acomptes successifs rend exigible le montant total.

● Ordres outre-mer payables à la commande

Port et emballage en sus : Fr. 400

(Biffer le cas (a ou b) qui ne convient pas). Ex.1A

NOM : ______________________

Adresse complète : ______________________

____

Date et signature : ______________________

Quiconque s'intéresse au Monde ou désire le visiter doit être en possession du « Nouvel Atlas Mondial ». Il enrichira vos connaissances en vous présentant le Monde tel qu'il est et tel qu'il vit aujourd'hui.

COMMANDEZ MAINTENANT AVEC FACILITÉS DE PAIEMENT

de journaux (célèbres ou inconnus) et de revues de l'époque, qu'il a dû extraire d'un matériau abondant. La guerre de 1870 est en effet la première — du moins en France, car la guerre de Sécession constituerait certainement elle aussi un sujet de choix pour une telle collection — à pouvoir être suivie autrement que par de mornes et laconiques bulletins officiels : la presse qui, depuis Louis-Philippe, a progressé à pas de géants, fournit sur les opérations militaires, par l'intermédiaire des « correspondants de guerre » inaugurés par le « Times » en Crimée, une information abondante, sinon toujours très sérieuse.

La sous-information

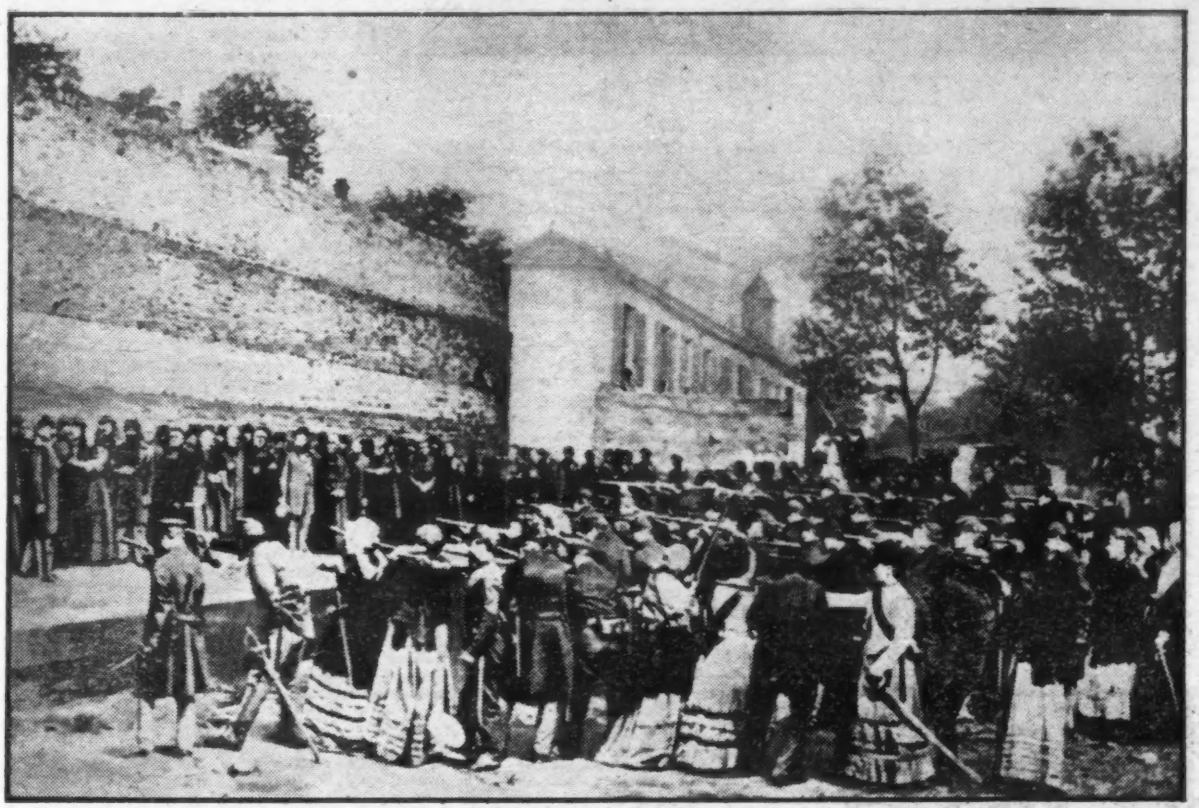
L'exploitation du chauvinisme (gare de l'Est, lors de l'embarquement des « turcos » — tirailleurs algériens — un journaliste relate : « *Nous avons vu une femme de 20 ans, vêtue avec une grande élégance, tendre son beau front à trois ou quatre turcos qui appuyèrent sur le marbre éclatant leurs lèvres lippues et frémissantes en poussant des cris inarticulés, d'une effrayante énergie... A entendre ces manifestations, on se prit à frémir en songeant à ce que doivent être de pareils hommes à la guerre... de pareils démons !* »), de l'optimisme systématique (« *Les journaux officiels prussiens reconnaissent que le typhus, Bazaine et l'insomnie sont leurs trois grands ennemis* »), le pieux mensonge (le général Bourbaki, qui s'est suicidé, meurt, « *plié sous le poids d'une patriotique douleur* ») devaient plonger l'opinion dans un état de sous-information assez remarquable pour l'époque.

Cette unanimité de la presse qui, tant que durent les hostilités, ne souffre guère d'exception en raison des nécessités de l'union sacrée, va disparaître à partir du moment où l'ordre social est menacé par la Commune. Celle-ci, née de causes multiples — l'exaspération du siège de Paris, l'amertume de la capitulation, l'irritation de la victoire électorale de la droite rurale — aura en effet le temps de prendre, en dépit de son existence éphémère, une série de mesures réellement révolutionnaires pour l'époque ; suppression de l'armée permanente, séparation de l'Eglise et de l'Etat, adoption du drapeau rouge, dévolution à leur personnel des entreprises ayant cessé leur activité, organisation d' « Associations solidaires à capital collectif et inaliénable » (ce qui aurait conféré à la grande industrie une structure coopérative) ; mais le plus important devait être l'instauration d'un appareil d'Etat (politique aussi bien qu'administratif) à la fois délibératif et exécutif, élu et révocable à tout instant et rémunéré sur la base des salaires ouvriers en vigueur.

Cet égalitarisme, cette fusion des pouvoirs législatif et exécutif, cette dépendance des élus vis-à-vis de leurs électeurs, enthousiasmèrent Marx (la Commune est « *la forme politique enfin trouvée qui permettrait de réaliser l'émancipation économique du travail* »), Engels (« *Voulez-vous savoir de quoi la dictature du prolétariat a l'air : regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat* ») et Lénine, qui écrivit dans « L'Etat et la Révolution » : « *La Commune est la première tentative faite par la révolution prolétarienne pour briser la machine d'Etat bourgeoise, c'est la forme politique enfin trouvée par quoi l'on peut et l'on doit remplacer ce qui a été brisé.* » Et l'on sait qu'il se mit à danser de joie sur la neige lorsqu'il se fut rendu compte que le nouveau régime bolchevik venait de durer un jour de plus que la Commune. A vrai dire, celle-ci a effectivement préfiguré les Soviets russes de 1905 et de 1917, les Conseils d'ouvriers allemands de 1919 (et ceux de Hongrie de 1956), l'égalitarisme de la phrase du communisme de guerre. Mais la promesse de dépérissement de l'Etat qu'elle contenait n'a guère été tenue par les successeurs de Lénine...

Un exemple

Plus encore que par son œuvre législative forcément embryonnaire, c'est par l'affreuse répression qui s'abattit sur Paris que l'insurrection allait acquérir une valeur d'exemple pour le mouvement ouvrier. Thiers et la bourgeoisie avaient eu chaud, et pour les rassurer, il fallut environ 30.000 morts. L'historien Jacques Chastenet rappelle que la capitale perdit alors la moitié de ses plâtriers-peintres, de ses plombiers-zingueurs, de ses couvreurs et de ses cordonniers.



LES CRIMES DE LA COMMUNE (*).
« *Nous sommes débarrassés du socialisme* ».

Pour revivre cette période, le livre de M. Dupuy est excellent, car la presse fut un miroir fidèle de l'opinion française : « *Aux journaux communaux chauffés par la bataille, répondait le tir des feuilles versaillaises demandant les fusillades en masse, dès l'entrée des troupes de Thiers dans Paris.* » Le 6 mai 1871, Francisque Sarcey, le critique théâtral, sort un hebdomadaire, « Le Drapeau tricolore », dont il est l'unique rédacteur, et dont il veut faire un « outil d'ordre et de reconstruction ». Le 16 mai, à la veille de l'entrée des troupes versaillaises dans la capitale, « Le Figaro » demande « *que tous les membres de la Commune, du Comité central et autres institutions de même forme ; que tous les journalistes qui ont lâchement pactisé avec l'émeute triomphante ; que tous les Polonais interlopes, tous les Valaques de fantaisie qui ont régné deux mois sur la plus belle et la plus noble ville du monde, soient, avec leurs aides de camp, colonels et autres fripouilles à aiguillettes, conduits après jugement sommaire, de la prison où on les aura enfermés, au Champ-de-Mars où ils seront passés par les armes, devant le peuple rassemblé !* » Et lorsque la semaine sanglante est terminée, le « Journal des Débats » peut écrire : « *Quel honneur ! Notre armée a vengé ses désastres par une victoire inestimable.* » Il faut lire également la description apitoyée que donne Théophile Gauthier — qui était pourtant hostile aux insurgés — de la marche d'un convoi de prisonniers communards emmenés vers le camp de Satory. Le romancier Jules Vallès, qui avait dirigé le journal le « Cri du Peuple » sous la Commune, fut activement recherché, et le bruit courut à maintes reprises de son exécution. Il fut reconnu sous son déguisement de médecin à l'hôpital de la Pitié par l'écrivain Maxime Du Camp, qui préparait un livre contre la Commune et se refusa cependant à le dénoncer.

Désormais, Thiers peut se croire autorisé à dire : « *On ne parle plus du socialisme et on fait bien. Nous en sommes débarrassés.* »

BERNARD CAZES.

(*) Cette photo, extraite d'une série intitulée « Crimes de la Commune », est une photo truquée, dont le montage a été réalisé en 1871 pour discréditer les Communards (Histoire de France de Larousse).

LE CHOIX DU MOIS

CHAQUE mois « L'Express » présentera une liste des meilleurs livres parus au cours du mois précédent. Voici le choix de septembre :

● ROMAN FRANÇAIS

André Schwarz-Bart : « Le Dernier des Justes » (Ed. du Seuil).

Le drame juif du moyen âge à nos jours.

● ROMAN ÉTRANGER

Vitaliano Brancati : « Les ardeurs de Paolo » (Robert Laffont).

Une étude psychologique brillante sur un Don Juan sicilien. Préface de Moravia.

● POLITIQUE

Raymond Aron : « La société industrielle et la guerre » (Plon).

Deux essais. Le premier (le plus important) examine les chances de la paix dans un monde où les deux géants, l'U.R.S.S. et les Etats-Unis, évoluent d'une façon parallèle.

● HISTOIRE

Albert Soboul : « Les Soldats de l'An II » (Club du Livre Français).

L'historien de la Révolution française montre dans ce livre les origines des armées modernes.

● POÉSIE

Paul Ginestier : « Les meilleurs poèmes anglais et américains d'aujourd'hui » (S.E.D.E.S.).

Une excellente anthologie bilingue de la poésie anglo-saxonne contemporaine.

LA CORRIDA DE LA VICTOIRE
par
GEORGES CONCHON
Vous êtes invités à LA CORRIDA DE LA VICTOIRE
MADRID Juillet 39
une amère "CORRIDA" un grand roman
Éditions Albin Michel

ARAGON
j'abats mon jeu
« ...Quelle aubaine que ce livre d'aveux, que ce grand jeu abattu, là, en pleine table, à la vue de tous ceux qui veulent bien voir ! »
Henri PETIT
« Les Nouvelles littéraires »
« ... Aragon défend une conception du REALISME SOCIALISTE dont on tiendra compte dorénavant. »
Lucien GUISSARD.
« La Croix »
E/R

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Chaplin : de jolis tons pastel. Félicien Marceau : une tragédie sur Néron. Bourvil : une démonstration pratique. Roland Petit : joyeux comme la finance.***

ETOURDISSANTE activité en cette semaine où l'on jette à la fois en pâture aux Parisiens la dernière pièce de J.-P. Sartre (que commente page 41 Robert Kanters), le dernier film de Marilyn (1) (dont Bernard Frank et René Guyonnet vous parlent page 43) et le Kinopanorama (2), premier spectacle soviétique sur trois écrans, qui donne un prestigieux aperçu de la Russie actuelle. Avec leur ciné-Miracle et leur Cinérama, les Américains avaient le projet de filmer cette U.R.S.S. inconnue, plus mystérieuse et exotique aujourd'hui que les atolls polynésiens. Quand ils en ont demandé l'autorisation, le ministre de la Culture a répondu : « *Pourquoi ne le ferions-nous pas nous-mêmes ?* » Et le professeur Goldowski a reçu un budget illimité pour vite mettre au point la projection sur trois écrans. Ainsi est né le Kinopanorama. Si ce système, monstrueux de gigantisme, est peu compatible avec la souplesse et l'intimité que requiert un film à sujet, il permet de merveilleuses et souvent inaccessibles visions du monde. En exergue à ces films qui montrent aux hommes des images de leur planète qu'ils ne verront peut-être jamais mieux, on pourrait écrire ce que Valéry inscrivit au fronton du Palais de Chaillot : « Choses rares ou choses belles ici savamment assemblées, instruisent l'œil à regarder, comme jamais encore vues toutes choses qui sont au monde. » Le public, d'ailleurs, ne s'y trompe pas. Il se presse pour entrer au Kinopanorama.

Le scandale attire aussi. On attend des heures aux portes des deux cinémas où sont affichées « Les Liaisons dangereuses 1960 » (millésime exigé et obtenu par la Société des Gens de Lettres au détriment de la moralité exigée par le gouvernement. Cette intemporelle perversité sur laquelle on jette l'anathème est ainsi nettement dévolue à notre génération.) Dans sa première semaine d'exploitation, « Les Liaisons dangereuses » ont totalisé 45.092 entrées. (« Les 400 Coups », présentés dans ces mêmes cinémas, ont enregistré 32.588 entrées, au cours de la première semaine.)

« Babette » aussi a démarré en flèche. La première semaine est concluante. Babette a totalisé un chiffre d'entrées éloquent : 37.298 au Normandie, 48.810 au Rex, 19.891 au Moulin-Rouge.

(Dans ces mêmes cinémas, on comptait 27.951, 44.250 et 19.821 entrées pour « Le Pont de la Rivière Kwaï ».) « Babette » gagne au sprint, mais sur le fond on ne le saura que dans quelques mois.

Les tulipes et le tennis

Autre spectacle qui fait recette ; « La Revue de Charlot » (3), trois films muets réunis par le Petit Homme qui aime bien de temps en temps remettre dans le service sa vieille production, dont il a soigneusement conservé tous les droits. M. Chaplin, accompagné de Madame (qui attend son septième enfant. Charlot a maintenant soixante-dix ans), sont venus à Paris pour présenter le programme. On leur a fait une ovation. Chaplin, qui est toujours resté Charlot dans notre cœur, est un des rares personnages avec peut-être Krouchtchev, Hemingway et Marilyn, qui fascine encore l'imagination. Pourtant, au Crillon, où il donnait une conférence de presse, Charlot n'a plus été qu'un petit monsieur très content de ses joues roses, de ses yeux bleus, de ses cheveux blancs. (Les mêmes couleurs que

CHARLOT DANS « LE PÈLERIN ».
« Qu'il est facile d'être jeune...

Maurice Chevalier. Ces septuagénaires florissants prennent décidément de ravissants tons pastels.) Il a dit qu'il songerait au traitement rajeunissant du docteur Niehans dans vingt ans, qu'il aimait les tulipes, le tennis, la marche à pied et le café au lait. Enfin, toutes sortes de choses intéressantes... Du voyage de M. K., il a dit : « *Reportez-vous à votre journal habituel* », et de la nouvelle vague : « *L'art n'est pas une affaire de groupe. J'avais vingt-quatre ans quand j'ai fait mon premier film.* » Il a ajouté à voix basse, comme pour lui-même : « *Ce n'est pas difficile d'être jeune à cet âge-là.* » Il a encore dit quelque chose de touchant quand on lui a demandé lesquels de ses films il préférait. Comme une mère qui chérit davantage le plus malingre de ses enfants, il a cité « Les Lumières de la Ville », et ceux qui ont eu le moins

(Pic.)
ZIZI JEANMAIRE.
« Qu'il est doux de servir l'Etat ».

de succès : « Monsieur Verdoux » et « Un Roi à New York ».

De ses projets cinématographiques, il a juste précisé que son prochain film serait une comédie, sans thème social, et qu'un ou plusieurs des membres de sa nombreuse famille figureraient au générique. Il ne sait pas s'il jouera lui-même. La seule entreprise qui l'intéresse pour le moment est la rédaction de ses mémoires. Il en a déjà écrit six cents pages et il en est à 1932.

La même anecdote

La mode est d'ailleurs aux Mémoires, aux autobiographies. Même les romanciers abandonnent leurs œuvres habituelles pour se pencher sur eux-mêmes. Après Simone de Beauvoir, voici Félicien Marceau qui veut montrer d'après sa propre expérience comment on devient un homme de quarante ans. « *Ce sera un gros livre. Il y a une perplexité générale devant le roman.* » Il habite dans le même immeuble que Robbe-Grillet : « *Mon voisin ? Jusqu'à la page* 15, *je trouve son procédé passionnant...* » Et Félicien Marceau élude sa propre perplexité en portant au théâtre les sujets de ses romans. C'est pourquoi il a déjà presque terminé sa troisième pièce : « L'Etouffe-chrétien » (après « L'Œuf » et « La Bonne Soupe ») :

> *« Je ne veux pas en parler. D'abord, « La Bonne Soupe » marche encore très bien et je ne veux pas nuire à sa carrière en annonçant une autre pièce. Je n'en ai encore parlé à personne et déjà des comédiens m'écrivent : « Je sais qu'il y a un rôle pour moi. » Cela me met dans une situation difficile. »*

Pas tellement difficile que cela. Heureusement pour Félicien Marceau, il y a trente-huit personnages dans sa future pièce.

En fait, trois seulement sont importants : Néron (c'est l'étouffe-chrétien !), sa mère Agrippine et son confident, un joli jeune homme aux mœurs équivoques. Sous ce titre culinaire se cache une tragédie en costumes grecs, un essai sur la mégalomanie. Pourtant ce ne sera pas une pièce grave :

> *« Je parlerai de funérailles. Je ferai encore rire. Je ne fais pas exprès. Simplement les mêmes choses ne produisent pas le même effet dites à haute voix ou écrites. Prenez la même anecdote. Lisez-la. Elle ne vous arrache pas un sourire. Ecoutez-la. Vous éclatez de rire.*
>
> *« Le sujet exact de ma pièce, je ne pourrais pas vous l'expliquer avant six mois de représentations. Maintenant je peux très bien vous parler de « L'Œuf ». Mais, celle-là, on ne me l'a pas encore décortiquée. Je ne sais pas ce que l'on va y trouver. Néron, c'est un clown total, la philosophie totale. Mais l'excès en tout est un défaut. Défaut dans le sens « à défaut de », une absence. Et la philosophie totale, c'est aussi l'absence de philosophie. En face de Néron, une femme folle d'ambition : sa mère, avec laquelle il voudrait aller jusqu'au bout. Il veut l'épouser.*
>
> *« Ce qui m'intéresse aussi dans cette pièce, c'est de faire parler ces personnages classiques dans un langage vraiment moderne. Racine employait la langue de Louis XIV. Ce serait un double anachronisme d'employer cette langue-là. Moi, j'emploierai la langue de de Gaulle. Non, justement, pas celle de de Gaulle, il parle comme Racine, mais enfin vous voyez... Il ne faut pas reconstituer. Gérard Philipe ne peut pas être Valmont. D'abord parce que Valmont n'existe plus. Le cycle Don Juan est terminé. Et puis prendre un joli garçon, quelle erreur ! Les jolis garçons ne sont pas des séducteurs. Ils n'ont pas le temps de se donner du mal. Ils n'ont qu'à se baisser et s'ils se donnaient du mal, ce serait plutôt pour échapper aux femmes. »*

Un autre romancier se divertit lui aussi en bâtissant des actes et des dialogues : Marcel Aymé, dont l'œuvre romanesque fournit d'ailleurs aux cinéastes une matière abondante. Après « La Traversée de Paris » et avant « La Jument verte », on nous propose cette semaine « Le Chemin des Ecoliers » (4) dans une adaptation bavarde d'Aurenche et Bost, dans une mise en scène sans surprise de Michel Boisrond. On ne peut s'empêcher de

(Agip.)
CHAPLIN DANS LE CIVIL.
...à cet âge là ! »

faire la comparaison avec « La Traversée de Paris » d'Autant-Lara. Même auteur, mêmes adaptateurs, même époque : l'occupation, même acteur : Bourvil. La comparaison est à l'avantage d'Autant-Lara. Il reste au « Chemin des Ecoliers » une situation touchante, celle d'un père découvrant que son fils n'est plus un petit garçon, mais touchante surtout à cause de Bourvil, acteur multiforme, caméléon ultra sensible, capable d'être aussi bien le fonctionnaire timide du « Chemin des Ecoliers », le paysan roublard de « La Jument verte » que, chaque soir, le chanteur abruti de « Pacifico ».

Bourvil, dinant tout seul dans un restaurant arabe de la Porte Saint-Martin, m'a expliqué sérieusement :

> *« Ah oui, c'est délicat ! Il y a, par exemple, mille façons de mettre la main aux fesses. »*

Et il a voulu faire tout de suite une démonstration pratique. Bourvil est un rusé, qui est en train de devenir encore plus riche que Jean Gabin. Il est coproducteur de « Pacifico » et coproducteur avec Autant-Lara du film qu'il tourne en ce moment : « La Jument verte ».

Les corsaires du fisc

Marcel Aymé est bien servi. Sa comédie musicale « Patron », présentée également cette semaine, a une belle affiche. Musique charmante de Guy Béart (les disques des chansons de Aymé-Béart vont s'enlever comme des petits pains). Décors de Bernard Buffet. Mise en scène de Roland Petit, et « Patron » soi-même en la personne de Zizi Jeanmaire, plus croqueuse que jamais. Croqueuse au service de l'Etat cette fois, chef des « Services subreptices » du ministère des Finances, bande de fonctionnaires cambrioleurs chargés de prélever l'impôt sans que le citoyen s'en aperçoive, sur l'air de : « Qu'il est doux de servir l'Etat et d'arriver au résultat d'augmenter sans tracas... les contribuables. »

J'ai assisté à la dernière répétition, dimanche soir (c'était la première fois que les comédiens « filaient » la pièce). Nous étions une dizaine dans la grande salle du Sarah-Bernhardt à voir naître le spectacle et à nous demander si les corsaires du fisc en expédition au Club des Sagouins (Marcel Aymé a pris pour modèle « L'Esquinade » de Saint-Tropez, fortement impressionné par la visite qu'il y avait faite l'été dernier) et si ces inspecteurs de la Mondaine qui dansent le tango seraient assez costauds pour lancer la première comédie musicale française. Il y a des refrains que j'ai déjà dans la tête : « Dix de conduite », « Tant pis », « Je ne

→

(1) Ermitage, Max-Linder, Images.
(2) Kinopanorama.
(3) « Une Vie de Chien », « Charlot Soldat », « Le Pèlerin ». Gaumont-Théâtre, Gaumont-Palace, Avenue, Lord-Byron, Aubert.
(4) Ambassade, Richelieu.

connais rien en France d'aussi joyeux que la finance » ; mais est-ce suffisant ? Guy Beart semble être le vainqueur de cette hétéroclite constellation de talents dont Roland Petit est le responsable.

Il a mis vingt millions dans cette affaire. Avec les frais du théâtre, et son plateau de 30 comédiens et 14 musiciens, il pourrait, si cela ne marchait pas, perdre 60 millions.

« Je suis condamné au succès, dit-il. *Si je ne fais pas 900.000 fr. par jour, je suis obligé d'arrêter. Mais j'avais tellement envie de créer une comédie musicale. J'ai demandé à Marcel Aymé. Il a réécrit la pièce trois fois, puis assisté à toutes les répétitions et changé autant de fois qu'on le lui demandait, les couplets, les enchaînements. Avec Béart, Buffet, ce sont des amis, ils ont tous travaillé pour rien. Pourvu que ça marche.* »

En même temps que Zizi Jeanmaire défendra « Patron », Roland Petit soutiendra « Cyrano » à l'Alhambra (50 danseurs, 35 musiciens). Tous ces artistes (44 plus 95 et une administration avec 5 employées) dépendent de Roland Petit et Zizi Jeanmaire. Ils sont payés au mois.

« Bon an, mal an, Zizi et moi, depuis onze ans, nous avons fait travailler beaucoup de monde et finalement nous avons gagné de l'argent (une maison en construction à Versailles). *On m'a proposé la direction de la Danse à l'Opéra. C'était très honorifique, pas très lucratif, mais j'étais content de pouvoir faire quelque chose à l'Opéra. Et puis on m'a annoncé que j'étais conseiller. Conseiller ! Je n'ai de conseils à donner à personne. Si j'ai envie de faire quelque chose, je peux le faire tout seul. Alors, j'ai demandé à voir M. Malraux. Pour l'instant, il ne m'a pas reçu. J'ai passé dix ans à l'Opéra et je sais bien ce qu'il faudrait refaire. Mais cela m'est bien égal de ne pas le faire. J'aimerais mieux créer officiellement une troupe. J'arrive à faire marcher ma compagnie tout seul, mais patronné par l'Etat, je suis sûr que l'on pourrait former une magnifique compagnie, et faire vivre enfin les danseurs.* »

Quoi d'autre encore à Paris, cette semaine ? La visite de Joseph Welch, interprète avec James Stewart du film d'Otto Preminger, « Autopsie d'un meurtre », qui sortira dans quelques jours à Paris. Cette visite d'un acteur inconnu serait d'un intérêt relatif si Joseph Welch n'était également l'éminent juriste de Boston, extrêmement populaire aux Etats-Unis, qui défendait la cause de l'Armée contre McCarthy dans des conditions dramatiques. Avant qu'il n'arrive à Paris, Madeleine Chapsal est allée interviewer Joseph Welch à Londres sur cet épisode de sa vie (voir ci-contre).

MICHELE MANCEAUX.

M. ET MME JOSEPH N. WELCH A LONDRES (*).
« Il me semble que je ne pouvais pas faire mieux... ».

HOMMES

Josehp N. Welch

« McCarthy ? Un homme sans ambition » déclare son plus intime adversaire, éminent juriste et nouvelle vedette de l'écran américain.

« VOUS venez me demander si j'ai l'intention de continuer à faire du cinéma ?

— Non, je viens vous demander ce que vous pensez qu'eût fait McCarthy s'il avait pu voir Krouchtchev à Washington ?

— Avec la vague de haine et de peur qu'eût soulevée Joe McCarthy vivant, je ne vois pas comment ce voyage aurait pu avoir lieu... »

C'est à Londres, le Londres tout bleui et doré, fruit de cet exceptionnel été, que Joseph N. Welch — l'avocat américain qui tint tête à McCarthy dans son dramatique procès contre l'armée américaine — me fait cette déclaration. Cet homme paisible et charmant met le pied en Europe pour la première fois. Et s'il se permet cette visite, c'est qu'il vient assister à la présentation d' « Autopsie d'un meurtre », le dernier film d'Otto Preminger, où c'est lui en personne qui joue le rôle du juge dans un procès criminel.

Se retrouver acteur de cinéma. pour un personnage de l'âge et de la prestance du juriste bostonien, est une aventure exceptionnelle. Joseph N. Welch s'en explique gaiement : l'idée n'est pas de lui, bien sûr, mais d'Otto Preminger qui a durablement insisté.

A la sortie du musée de Scotland Yard — où il vient de passer une heure enchantée à contempler des empreintes digitales, des pièces à conviction et des objets de tout volume qui eurent leur heure de gloire criminelle — Joseph N. Welch nous raconte ses souvenirs sur son démoniaque adversaire, McCarthy.

Un homme de la peur

« L'homme était étrange et difficile à sonder. Pour moi, pour ce que j'en ai vu, McCarthy semblait dépourvu d'ambition politique véritable. Il ne cherchait pas à s'emparer de la machine du pouvoir, pas même à constituer une force politique qui lui eût ouvert la voie de la présidence, ou de la dictature. Non, ce qu'il aimait, ce qui lui plaisait passionnément, c'était la chasse aux lapins. Il n'y a pas d'autre mot. Il avait besoin d'en voir courir un, et puis un autre, et puis un autre, bêtes affolées qui bondissent devant lui à chacun de ses pas. Pourquoi ? Pourquoi s'amusait-il à ce jeu farouche ? Je me demande s'il le savait lui-même. Il était très négligent de son pouvoir, qui fut immense ; à un moment donné, toute la politique étrangère des Etats-Unis fut véritablement paralysée à cause de lui. Son activité était comme une maladie, une folie. Je crois qu'il eût adoré lever et faire courir la nation entière, s'il avait pu l'y décider. C'était un homme de la peur, comme il en surgit parfois dans l'histoire de toutes les nations, il s'est adressé à la peur, et parce que c'était une période où les choses n'étaient plus très claires en Amérique, la réponse qu'il a obtenue de ce pays fut sans mesure.

— Vous-même, comment êtes-vous entré dans la bataille ?

— L'armée m'a demandé de lui servir de défenseur. C'était en 1954. McCarthy était alors au faîte de son pouvoir et il venait de s'en prendre à l'armée, l'accusant de dissimuler des communistes. Ce qui est extraordinaire c'est que l'armée s'est trouvée prise de court et même d'inquiétude, tant la terreur que faisait alors régner McCarthy était redoutée. Et pourtant en s'attaquant à une corporation, McCarthy venait de commettre une grosse bêtise. Personne encore ne s'en apercevait ; mais si on peut disloquer un individu et le balayer sans recours de la scène, on ne peut pas couler un corps de la taille de l'armée, surtout lorsqu'il est susceptible de repousser autant de têtes qu'on vient de lui en couper. La confrontation entre McCarthy, qui, en tant que juriste, se

(*) A gauche, l'envoyée spéciale de « L'Express », Madeleine Chapsal.

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE 11, r. Mr-le-Prince Robert MAVOUNZY

THE DANSANT T.l.j. à 17h. CLARIDGE

JOCKEY pas comme les autres on s'y amuse !.. 127 Bd MONTPARNASSE

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

VENUS ENCORE PLUS nues. 124 Bd MONTPARNASSE

Variétés

Le GLOBE 8, Bd de Strasbourg MUSIC-HALL 16 H. 30 et 21 HEURES

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P.L. GUÉRIN et R. FRADAY LES BERNARDS ELY. 11-61

ROYAL St GERMAIN Pl. St-Ger.-des-Prés LIT. 42-63
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION
MENU TOURISTIQUE 1200 Frs VIN COMPRIS

TOURISTE Pte Maillot-Pas 57-50 Diner spec. Banquets
MENU GASTRONOMIQUE 1.500 frs 3 MAGNUMS A DISCRETION
SON MENU TOURISTIQUE VIN COMPRIS 1.200 fr.

AU CŒUR DE SAINT-GERMAIN-DES-PRES
les petits pavés
REPRENNENT LEURS DEJEUNERS
REPAS D'AFFAIRES - PRIX ETUDIES
NOUVELLES SPECIALITES LYONNAISES
Diners, soupers, ouv. jusq. 2 h. du mat.
4, rue Bernard-Palissy (6e) - LIT. 99-58

à l'ère de la stéréophonie équipez votre électrophone avec Rexon automatique
rexon
dépoussiéreur électrostatique pour disques distribué par Sofradiam 38 r. de Châteaudun Paris 9e

représentait lui-même, et l'armée, que je défendais, eut lieu devant le Sénat. Vingt millions de personnes suivirent les débats à la télévision. C'est au cours de ces audiences dramatiques que Mac Carthy perdit son prestige. Deux ans plus tard, il était mort.

— Comment se comportait-il dans les débats ?

— Il était d'une exceptionnelle vigueur physique et pourvu d'un don inouï de violence verbale. Jamais je n'ai vu un homme capable comme McCarthy d'en terrifier un autre et de l'amener jusqu'au tremblement sur une seule question. Sa méthode, c'était l'attaque, toujours l'attaque. Il avançait comme un cyclone. De plus il était strident. Seulement la stridence ne se supporte pas, séance après séance, trente-cinq jours de suite. Les téléspectateurs en ont eu assez de la stridence de McCarthy. Ils en ont eu assez et ils l'ont vu comme il était. »

Ce que Joseph N. Welch ne dit pas, c'est que sa propre personnalité servit beaucoup à démasquer celle de McCarthy. Le sénateur du Wisconsin était, comme à son habitude, sifflant, perfide, détestable — il alla jusqu'à demander que Welch lui-même, défenseur de la partie adverse, fût examiné sur ses activités patriotiques — et face à lui il y avait un homme de 64 ans dont le visage reflétait, comme malgré lui, un tel froissement indigné devant certains coups de voix et procédés du sénateur, que les téléspectateurs y reconnurent aussitôt la nature du malaise encore vague qui naissait en eux : la désapprobation.

Son succès personnel auprès des Américains fut immédiat, immense. Il l'est encore. Welch reçoit toujours des messages d'amitié et des lettres d'injures, anonymes.

« Quelles furent vos relations avec McCarthy ?

— Je ne le connaissais pas avant les débats et je ne crois pas l'avoir revu après. C'était un politicien, un démagogue. Il était atroce mais pouvait user d'un grand charme. Après une des plus terribles séances où il m'avait vilipendé, ignominieusement mis en cause et traité de « welching Welch » (1), nous n'étions pas plutôt sortis de la salle qu'il vient vers moi, la main tendue : « Hello Joe — il appelait tout le monde « Joe », mais moi je lui donnais du « sénateur » — vous ne m'en voulez pas, j'espère, pour ce qui vient de se passer ? Tout ça c'est de la politique. Vous êtes un juriste remarquable, je dois dire. Quand cette agitation sera terminée nous devrions nous associer, vous et moi. La firme McCarthy et Welch, ce serait bien, non ? Qu'en pensez-vous ? » Je n'étais pas en humeur de goûter l'offre, et je dois dire que j'ai rapidement cessé de lui serrer la main.

— Aviez-vous le sentiment, durant ces audiences, que l'enjeu de la partie était capital pour l'Amérique ?

— Ce n'est pas comme cela que je me disais les choses. La semaine qui a précédé la demande de l'armée — je n'était pas le premier sur sa liste, elle avait essuyé plusieurs refus avant de me solliciter — j'étais demeuré chez moi à cause d'un refroidissement. Et durant tout ce temps j'avais lu les journaux avec effroi : autour de moi, des hommes respectables étaient ignoblement attaqués par McCarthy, détruits dans leur honneur et leur existence, sans que rien s'y opposât. Je disais à ma femme : « Il n'est pas possible que cela continue de la sorte ». C'est pourquoi je n'ai pas hésité lorsqu'on a fait appel à moi. Depuis, il m'arrive de me demander comment il se fait que je n'ai pas été balayé moi aussi, comme un fétu ; mais je me suis cramponné, les dents serrées, c'était tout ce que je pouvais faire, j'ai tenu bon...

— Où en sont actuellement les communistes en Amérique ?

— Leur nombre est minuscule et leur influence approche de zéro. Je ne dis pas qu'un jour on ne puisse voir resurgir aux Etats-Unis un homme comme McCarthy. Il y a eu déjà Huey Long, par exemple, sénateur de la Louisiane. Mais si l'Amérique engendre un nouveau démon, ou si vous préférez démagogue, une fois de plus l'Amérique le digérera. »

Mme Welch est venue rejoindre son mari. Récemment veuf, Joseph N. Welch vient de se remarier avec cette dame de son âge aux yeux de violette, récemment veuve également. Et qui, sur la demande de son mari, tient un rôle de juré dans « Anatomie d'un meurtre ».

« Quelle fut votre impression lorsque vous vous êtes vus sur l'écran ?

— La gêne. Je n'ai assisté au film que lorsqu'il a été terminé et ma femme et moi avons éprouvé le même sentiment : c'était un voile qu'on levait sur notre intimité, sur nos faits et gestes dans le décor de cette petite ville du Massachusetts où nous venions de passer des semaines.

— Etiez-vous content de votre performance ?

— Je ne voudrais pas dire que je me suis trouvé bon, mais il me semble que je ne pouvais pas faire mieux. »

Là-dessus, M. et Mme Welch, avec cette dignité avenante qui n'appartient qu'aux souverains, aux hommes de cœur et à certains Américains d'âge, partirent à pied dans les rues ensoleillées de Londres « qui ressemblent si merveilleusement à celles de Boston ».

MADELEINE CHAPSAL.

(1) To welch : « tripatouiller ».

VUS PAR MAURIAC : PHILIPPE ENTREMONT.
« On pouvait compter les battements de son cœur... »

(A.F.P.)
FRANÇOISE SAGAN.
« On chercherait en vain ce désordre vague et charmant... »

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« Plaisir des Arts » : pas assez d'images. Les téléspectateurs : des « voyeurs ». Dutourd : Bip ! Bip ! Bip !*

« PLAISIR DES ARTS », de Jacques Floran et J.-L. Dejean. Réalisateur : Michel Mitrani. Emission à ne pas manquer. Ceux qui l'assument sont discrets : ils demeurent invisibles. Malgré cela, très peu parlent, mais chaque mot compte. L'architecte Zehrfuss évoque la nouvelle école architecturale brésilienne : née de Le Corbusier, nous avons tout à en apprendre (paraît-il). Un jeune artiste d'Amérique, revenu récemment d'U.R.S.S., nous rend sensible l'effort de certains peintres soviétiques pour échapper au réalisme officiel. Poliakoff, peintre non figuratif, nous donne ses raisons. Quant aux images de cette émission, elles sont discrètes, elles aussi : un peu trop à mon goût.

« Les Grands Interprètes » : Philippe Entremont. Nous étions accoudés au piano. Nous déchiffrions de tout près ce visage. Osons l'écrire : il y a du « voyeur » chez le téléspectateur. La douleur et la joie qui naissaient sous notre regard et puis s'effaçaient, venaient de loin. Ce soir-là, l'une des deux sources était dans le cœur de Frédéric Chopin et l'autre jaillissait de ce jeune cœur dont nous aurions pu compter les battements. Bernard Gavoty dit clairement, dans le moins de mots possible, ce qu'il faut que le téléspectateur sache, et puis il s'écarte et laisse la merveille s'accomplir.

Dire que j'ai fait semblant quelquefois de ne pas aimer Ravel ! Je voudrais pouvoir dire ce que fut pour moi, ce soir, l' « Alborada del gracioso » jouée par Philippe Entremont. Mais il aurait fallu le réentendre. Igor Markevitch disait un jour à Claude Rostand que nous qui osons parler de musique, sans être même capables de la déchiffrer, nous ne l'avons pas en réalité entendue. Quel illettré a jamais osé analyser un livre? En musique, je suis cet illettré-là.

« Cristobal de Lugo ». J'aurais la meilleure raison du monde pour ne point non plus porter de jugement sur ce drame de Loys Masson, poète et romancier qui mérite certes notre amitié. Le principal interprète se parlait à lui-même. Sans doute aucun maître ne lui a-t-il appris cette très humble vérité qu'il importe au théâtre d'être entendu, et qu'il ne sert à rien de se fier à la bonne volonté du public, car il a l'oreille dure et ne comprend rien à demi-mot, surtout s'il s'agit d'une diablerie aussi ambitieuse que celle-là.

Elle ne joue pas le jeu

J'en conviens en toute humilité : plus je passe de soirées devant mon petit écran et plus je réagis comme l'animal appelé par mes confrères « téléspectateur moyen ». Je ne doute point que cette noble pièce ne déborde et de poésie et de vraie religion. Mais téléspectateur moyen, je n'y ai su découvrir ni un grain de l'une, ni une once de l'autre. Ah ! cet aspect de la pièce surtout me consterne : quelle idée vous donnez à ce million de spectateurs des rapports de l'homme avec Dieu ! Certes, le monde secret du chrétien catholique est tout pénétré de réversibilité. Mais ce plus grand amour, qui est de donner notre vie pour ce que nous aimons et de prendre sur nous ce qui l'écrase, s'accomplit au secret des cœurs et dans le silence, et ne ressemble en rien aux échanges et aux marchés humains. C'est d'un autre ordre. Le génie de Claudel a su se frayer une route à travers les blocs énormes de son théâtre jusqu'à cette source très cachée. Mais vous...

« Lectures pour tous » : quelle surprise ! Voici une Françoise Sagan telle que je ne l'avais jamais vue, tirée à quatre épingles, ma parole ! sans cet air battu de l'oiseau que j'aime tant. Je cherchais en vain ce désordre vague et charmant d'une jeune femme un peu hagarde, qui a passé la nuit dans un train où il n'y avait pas de sleeping... Du moins ai-je retrouvé le meilleur de ce qui la rend si plaisante. On ne saurait être moins femme de lettres qu'elle ne l'est. Françoise Sagan en sait moins que nous sur ses personnages et n'a qu'une idée : se débarrasser au plus vite de l'ennui d'avoir à répondre à des questions. Ah ! en voilà une qui ne joue pas le jeu !

Ce que je préfère à la télévision, ce sont ses hasards : à cette romancière si différente de l'idée que le public se fait d'une femme de lettres, succède le parangon de l'homme de lettres ! le séduisant, le brillant Jean Dutourd. A peine a-t-il eu le temps de s'asseoir: déjà il fait intervenir (et le mieux du monde) Descartes, Madame Bovary, Stendhal, et il nous a rappelé (c'est bien son droit !) le titre de son livre précédent. Il a beau être assis et immobile, nous le saisissons en pleine trajectoire : Bip ! bip ! bip ! C'est le Spoutnik en route pour la Lune académique qui ouvre déjà son vaste océan de Tranquillité et se prépare à absorber cet écrivain pur, ce pur écrivain. La fusée porteuse n'est pas loin. Elle tourne, elle aussi, autour de la Lune.

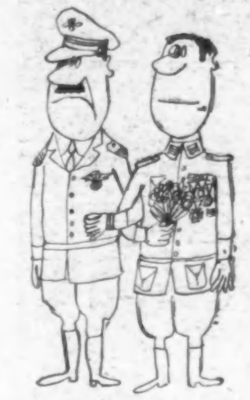
FRANÇOIS MAURIAC.

CETTE SEMAINE DANS
TÉLÉ-MAGAZINE
DEUX MOIS D'HOPITAL POUR
Jacques Courtois !
LES TÉLÉ-SPECTATEURS LISENT TÉLÉ MAGAZINE

SARTRE EXPLIQUÉ A J.-J. GAUTIER

par SINÉ

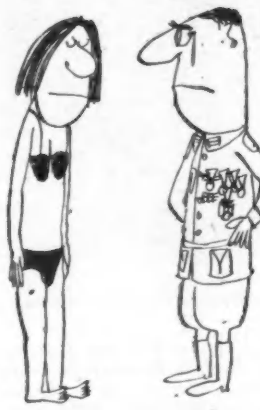
Emu par la détresse du critique du « Figaro », M. Jean-Jacques Gautier, qui avoue n'avoir rien compris à la pièce de Jean-Paul Sartre : « Les Séquestrés d'Altona », Siné a été voir la pièce à son tour pour pouvoir la lui expliquer... à sa manière. Bien entendu, en lui faisant un dessin... et même plusieurs !



« Deux chefs : il faut que cela s'entretue ou que l'un devienne la femme de l'autre... J'ai été la femme de Hitler ! »

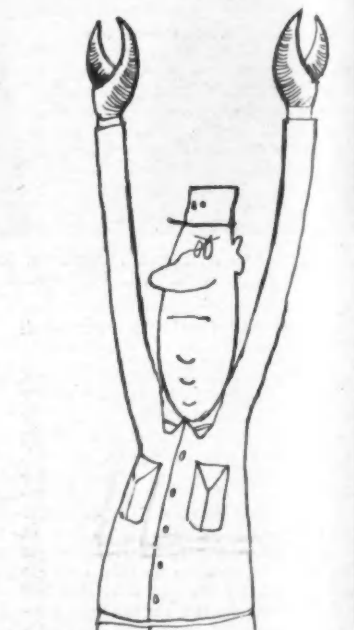
« Il n'y a pas de belles femmes : il n'y a que des laides déguisées... »

« Je déteste les victimes quand elles respectent leurs bourreaux... »



« Tu m'as trompé sur la marchandise... »

« Elle a le dos droit, ça n'empêche pas qu'elle soit bossue. »



« Les balcons grouillaient d'arthropodes... »

« Je les ai toutes gagnées ; elles sont à moi ; j'ai le droit de les manger... »

« J'aimais nos enfants mutilés... »

Studio PUBLICIS - VENDOME

3 fois primé à Venise

LE VISAGE

d'INGMAR BERGMAN

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin. OPE. 81-50
LE CHEF-D'ŒUVRE DE
LUCHINO VISCONTI
OSSESSIONE
Pour la première fois à Paris
(à partir du vendredi 2)

L'esprit souffle où il veut mais... régulièrement tous les soirs à 22 h. 30
à L'ECLUSE
15, quai des Grands-Augustins
(place Saint-Michel)

POCHE-MONTPARNASSE
75, boulevard Montparnasse
TCHIN-TCHIN
Reprise le 2 octobre
Loc. par téléphone LIT. 92-97

AGRICULTEURS
8, rue d'Athènes - TRI. 96-48
Ivan le Terrible
Version intégrale
DERNIERS JOURS

STUDIO 43 - Faubourg-Montmartre
PRO 63-40
A la demande générale
LES TRIPES AU SOLEIL
Un film de Claude-Bernard AUBERT

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
REPRISE DE
ONCLE VANIA
de TCHEKHOV
par la
Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-87

A PARTIR
DU VENDREDI 2 OCTOBRE
AU MARBEUF

CINÉMA DU PANTHÉON
IVAN LE TERRIBLE
V. O.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Dans le numéro d'Octobre de
cinéma 59
DES ENTRETIENS AVEC
Robert HOSSEIN et Jeanne MOREAU
ET UN TEXTE SUR LA DÉLINQUENCE JUVÉNILE DE
ARTHUR MILLER
Pub. H. Repin

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● « Les Séquestrés d'Altona », une prise de conscience tragique.

DEPUIS treize ans, Frantz von Gerlach vit dans sa chambre en séquestré volontaire, sans voir personne en dehors de sa sœur Léni qui lui apporte ses repas et veille jalousement sur lui. Pourquoi ? Comment peut-on vivre année après année dans le refus de la vie, comment un homme « normal » peut-il devenir un séquestré comme la police en trouve de temps en temps, comme cette séquestrée de Poitiers dont le cas fascinait André Gide au point de lui consacrer un livre ? Et pourquoi cette aventure immobile qui pourrait n'être qu'un fait divers un peu monstrueux intéresse-t-elle tout homme et sa conscience ?

Trois personnages principaux rôdent autour de Frantz et de son secret : Léni, qui veut le protéger, le garder comme il est ; Johanna, la femme de son frère, qui veut le délivrer et surtout se délivrer de lui et de la tyrannie que sa présence fait peser sur la maison et sur la famille ; et le père (il n'a pas de prénom) qui voudrait avant de mourir rétablir avec son fils préféré un lien plus fort, plus vital, que tout cordon ombilical. L'autre fils, Werner, est soumis, normal, adapté à la vie ; et c'est lui à la fin qui nous fait pitié.

Avec eux, pendant quatre heures, sans un instant de répit, sans un instant d'ennui, nous allons chercher la réponse, et le petit monde des « Séquestrés d'Altona » (1) devient peu à peu un miroir où se réfléchissent tous les thèmes de l'univers sartrien pour nous obliger à réfléchir à notre tour.

Le séquestré

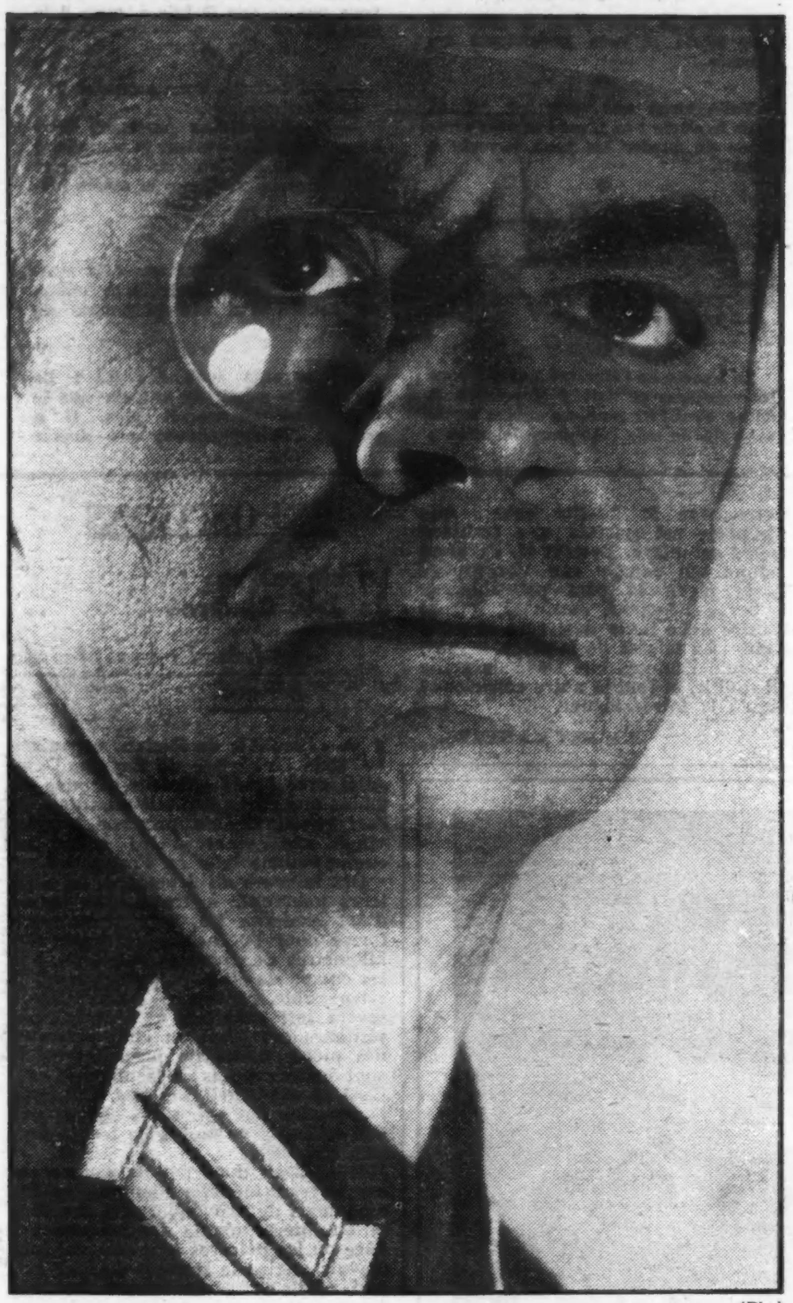
En apparence tout au moins, les chocs qui ont conduit Frantz à la claustration sont liés à la guerre. Adolescent, il a voulu protéger un jour un rabbin polonais échappé d'un camp de concentration. Dénoncé ou à demi dénoncé par le père, le rabbin a été tué dans la chambre de Frantz, sous ses yeux, tandis que quatre hommes le maintenaient : et grâce aux appuis politiques et aux complicités de von Gerlach, qui est un magnat de l'industrie, Frantz n'a pas été puni. Expérience capitale parce que la conduite du père lui fait perdre son auréole et surtout parce qu'elle est l'expérience d'une double impuissance du jeune homme : impuissance à protéger le rabbin, impuissance plus grave à expier sa faute ou sa faiblesse puisqu'il a été frustré de sa punition d'homme responsable par l'intervention paternelle.

Frantz alors s'est engagé : une conduite héroïque sur le front russe lui a valu une brochette de décorations. Décorations dérisoires puisque ce n'est pas le courage qui le faisait agir, mais la honte, la fuite, devant lui-même et au-devant de la mort. Il s'en est tiré cependant, il est revenu après une longue marche clandestine sur les routes de Pologne. Il s'est enfermé dans la maison d'abord, pour boire. Puis dans sa chambre, à la suite d'une rixe entre lui, Léni et un soldat américain qui l'a mis sous le coup d'une inculpation de meurtre. Il passe pour mort.

Le coupable

Le voici dans sa chambre du premier étage, toujours en uniforme. Et en proie à son délire. Sans montre, sans journaux, il s'est placé hors du temps. Avec la complicité de Léni qui lui ment docilement, il croit, il veut croire que l'Allemagne est toujours un amas de ruines habité par un peuple en voie d'extinction : pour ce chevalier d'Apocalypse, le succès de la politique d'Adenauer serait une insulte à ses morts. Coupable, il veut vivre dans sa culpabilité de soldat qui porte sur lui, comme chaque soldat, la culpabilité de toute la guerre. Mais en même temps il en appelle du jugement des Alliés qui ont voulu imposer la monstrueuse notion d'une culpabilité collective des Allemands, il en appelle au tribunal des siècles, à une autre race, une race de Crabes par exemple, qui dans plus de mille ans se sera substituée à la race des hommes et pourra, elle, juger l'aventure humaine une fois terminée — deux milliards de coupables, ou d'innocents...

Le père et les autres regardent en haut, vers le premier étage où Frantz est reclus ; et Frantz regarde en haut vers les Crabes, habitants de l'espace supérieur. Mais c'est en vain que Frantz est ainsi à mi-chemin du ciel. Celui qui annonçait la mort de Dieu est depuis longtemps dépassé. Frantz est le héraut d'un autre décès : « L'homme est mort, dit-il, et je suis son témoin », formule qui prolonge dans le désespoir le fameux « L'homme est une passion inutile » de « L'Etre et le Néant ». Il dicte donc des bandes de magnétophone qui porteront témoignage, réquisitoire et plaidoyer pêle-mêle. Il est seul : Léni l'aime, mais elle ne lui est rien, elle est un objet, même dans l'inceste. Et quand Johanna s'introduit dans la chambre, c'est en vain : elle veut lui parler pour le faire sortir de sa séquestration, mort ou vif, mais elle ne peut lui parler que si elle le rejoint, et elle ne peut le rejoindre qu'à l'intérieur de son délire.



(Pic.)

SERGE REGGIANI DANS « LES SEQUESTRÉS D'ALTONA ».
Avocat orgueilleux et désespéré de la cause de l'homme.

Le bourreau

Elle entre dans le jeu et elle s'y laisse prendre. Ils s'aiment, chastement. Mais dès cet instant la situation du séquestré ne peut pas ne pas se dégrader. Il perd sa lutte contre la montre, il portera un bracelet, il saura de nouveau ce que c'est qu'attendre une femme en retard. Et surtout Johanna devient son témoin le plus exigeant, plus exigeant que lui-même, plus exigeant que les Crabes : c'est en vain qu'il lui propose une version favorable, mais mensongère, de sa conduite avec deux partisans russes prisonniers. Léni, ne pouvant supporter que Frantz lui échappe, intervient à son tour : en apportant un journal, elle fait rentrer l'Histoire dans la chambre pour contraindre Frantz à rentrer dans le siècle. Et surtout elle l'oblige à avouer devant Johanna une vérité insupportable : ces deux partisans russes et d'autres, il les a torturés et laissé torturer. Le témoin de l'homme est un bourreau.

Le fils

La séquestration n'a plus de sens. C'est ce que voulait le père qui a tout conduit, mettant d'abord en avant Johanna, puis Léni contre Johanna. Frantz consent enfin à le revoir. Les deux hommes peuvent se parler, s'aimer, se confesser l'un à l'autre, mais ils ne peuvent pas se juger. Le père a été le dénonciateur, il a protégé le secret du criminel de guerre qu'il connaissait depuis longtemps. Frantz confesse sa honte, en utilisant le langage de la sexualité (« J'ai été la femme de Hitler ») pour mieux humilier cette virilité humiliée depuis la mort du rabbin polonais. Et puisque le tribunal des Crabes exorcisé, le tribunal des siècles n'est plus que l'impossible jugement des pères par les fils, il ne reste qu'une échappatoire : ils mourront ensemble en prenant volontairement trop vite un virage trop dangereux, et la Porsche qui s'abîme au fond des eaux répond soudain aux dernières images du « Crépuscule des Dieux ». Par ce double suicide, la paternité est en quelque sorte résorbée, comme si la grande faute, la faute ineffaçable, c'était la paternité et la vie. Et Léni, incestueuse et frustrée, va prendre dans la chambre expiatoire la place du séquestré, et le rideau tombe tandis que du magnétophone sort la voix de Frantz, avocat orgueilleux et désespéré devant le tribunal des Crabes de la cause de l'homme — l'homme, loup pour l'homme, mais seule conscience des siècles.

Ainsi s'achève cette œuvre extraordinairement riche, démesurée et sobre à la fois. De ce pèlerinage de la conscience torturée qu'est pour lui le chemin de la vie, jamais l'auteur de « Huis Clos » ne nous avait donné une image plus dramatique et plus pathétique à la fois. Car il s'agit bien de l'auteur de « Huis Clos », parce que les personnages sont enfermés, séquestrés, mais surtout parce que les problèmes sont les mêmes, très différents de ceux posés par « Les Mains sales » ou par « Les Communistes et la Paix ». Que la chute de la maison von Gerlach soit représentative de la décadence du grand capitalisme, soit; que la révolte de Frantz contre la culpabilité collective soit l'équivalent de la résistance à la même notion sous Pétain, il se peut ; que le personnage du bourreau de la campagne de Russie doive renvoyer notre conscience aux bourreaux de la guerre d'Algérie, cela est vrai. Mais tout cela paraît largement surajouté. Ce n'est pas une pièce d'actualité sur la torture en Algérie, c'est une pièce à laquelle l'existence de la torture en Algérie (puisque sur ce point M. Malraux et M. Sartre sont d'accord) donne une certaine actualité. Avec « Les Séquestrés d'Altona », M. Jean-Paul Sartre ne déserte pas, il ne tourne pas le dos à la littérature engagée sur le plan politique ; mais son œuvre ne risque pas moins de décevoir, et d'une manière un peu amère, ceux qui d'une façon très incomplète voulaient voir en lui un maitre à agir plus qu'un maître à penser. La torture n'est pas ici l'occasion d'une prise de position (à quoi bon ?) mais l'occasion d'une prise de conscience, d'un rappel toujours nécessaire de la conscience à elle-même et une pièce comme « Morts sans sépulture » s'en trouve éclairée *a posteriori*. Prise de conscience beaucoup plus vaste d'ailleurs puisque, en fait, tous les thèmes majeurs de l'œuvre sartrienne sont réexaminés. Prise de conscience tragique puisque chez cet homme dont la pensée est généreuse et ouverte, elle marque un repliement. On ne sait quelle fatalité intérieure condamne les œuvres de M. Sartre dont les titres vont dans le sens de l'espérance (« Les Communistes et la Paix », « Les Chemins de la Liberté ») à rester inachevées et à devenir probablement des ruines incomplètes, tandis que celles dont le titre est fermé (« Huis Clos », « Le Mur », « La chambre », « Altona ») sont les plus parfaites.

Le père

Il ne sert à rien de s'en plaindre. Après tout, une pièce ratée comme « Nekrassov » ne nous apprend grand-chose ni sur M. Pierre Lazareff, ni sur M. Jean-Paul Sartre. Une pièce comme « Les Sequestrés d'Altona » nous instruit en profondeur sur M. Sartre et sur nous-mêmes. Puisque M. Sartre (après Mme Simone de Beauvoir) écrit son autobiographie, « Altona » n'est peut-être qu'une immense méditation en marge des premiers chapitres, sur les rapports du père et du fils. On rappelle toujours qu'après la publication d' « A rebours », Barbey d'Aurevilly ne laissait le choix à Huysmans qu'entre la bouche du pistolet et les pieds de la croix. Après « Les Séquestrés d'Altona », il ne reste à M. Jean-Paul Sartre qu'un chemin, l'escalier qui conduit à la chambre de Frantz. C'est-à-dire qu'entre deux ordres, il choisit comme le plus conforme à sa nature profonde et le plus efficace, l'ordre cloîtré où la plus haute forme de la charité est la prière active de l'intelligence.

Les Crabes

Il faut aller voir « Les Séquestrés d'Altona », pièce qui risque d'être très « seule » parce qu'une certaine critique « de droite » montre déjà qu'elle n'y comprend rien tandis qu'une certaine critique « de gauche » lui reprochera sans doute de ne pas apporter assez d'eau à son moulin. Cela dit, il faut bien convenir que sur le plan technique beaucoup de réserves sont justifiées. Du point de vue de la construction et du dialogue, nous sommes beaucoup plus près du boulevard que de Brecht. La construction est serrée, mais elle mérite un zéro aux tests de l'avant-gardisme. Le dialogue cède parfois à la tentation des formules trop faciles, et surtout l'œuvre est trop longue. M. Sartre, trop d'articles démesurés nous le prouvent, est, hélas ! l'homme qui peut dicter au magnétophone d'interminables rhapsodies pour les crabes : mais les coupures ici ne seront pas difficiles (2). Les décors sont d'une laideur affligeante, non point par →

(1) Renaissance.

(2) Depuis la générale, en effet, l'auteur a coupé une demi-heure.

LE DIALOGUE DE SARTRE

Vingt répliques des « Sequestrés d'Altona »

Je déteste les victimes quand elles respectent leurs bourreaux.

●

Nous allons au temple et nous jurons sur la Bible. Je vous l'ai dit : cette famille a perdu ses raisons de vivre mais elle a gardé ses bonnes habitudes.

●

Je te donne la recette : si tu veux commander, prends-toi pour un autre.

●

C'est ton employé : tu le paies pour qu'il te fasse connaître les ordres que tu dois donner.

●

— Qu'est-ce qu'ils font sur terre, les forts ?
— En général, ils ne font rien. Ce sont des gens qui vivent par nature dans l'intimité de la mort. Ils tiennent le destin des autres dans leurs mains.

●

Il y a deux façons de détruire un peuple : on le condamne en bloc ou bien on le force à renier les chefs qu'il s'est donnés. La seconde est la pire.

●

— Père, vous me faites peur : vous ne souffrez pas assez de la souffrance des autres.
— Je me permettrai d'en souffrir quand j'aurai les moyens de la supprimer.
— Vous ne les aurez jamais.
— Alors, je n'en souffrirai pas : c'est du temps perdu.

●

— Vous aviez une conscience ?
— Oui. Je l'ai perdue par modestie. C'est un luxe de prince.

●

N'importe quelle femme c'est toujours assez bon pour n'importe quel homme.

●

Siècles, je vous dirai le goût de mon siècle et vous acquitterez les accusés.

●

Voilà vingt ans qu'il est minuit dans le siècle : ça n'est pas très commode de garder les yeux ouverts à minuit.

●

— Qu'est-ce qu'on peut vouloir ? Tout.
— Tout, oui. Rien d'autre. Tout ou rien.
— Cela finit mal, hein ?
— Toujours.

●

Le témoin de l'Homme... et qui voulez-vous que ce soit ? Voyons, madame, c'est l'Homme, un enfant le devinerait. Je suis l'Homme, Johanna ; je suis tout homme et tout l'homme, je suis le Siècle, comme n'importe qui.

●

Tu seras invulnérable si tu oses déclarer : « J'ai fait ce que j'ai voulu et je veux ce que j'ai fait ».

●

— C'était le champion de la restriction mentale. Il condamnait les nazis dans son âme pour se cacher qu'il les servait dans son corps.
— Il ne les servait pas.
— Ses mains les servaient, sa voix les servait. Il disait à Dieu : « Je ne veux pas ce que je fais », mais il le faisait.

●

— J'ai torturé. Vous entendez ?
— Continue.
— C'est tout. Les partisans nous harcelaient ; ils avaient la complicité du village : j'ai tenté de faire parler les villageois. Toujours la même histoire.
— Toujours.

●

Deux chefs, il faut que cela s'entretue ou que l'un devienne la femme de l'autre. J'ai été la femme de Hitler.

●

Les parents sont des c... : ils arrêtent le soleil. Je croyais que le monde ne changerait plus. Il a changé. Te rappelles-tu cet avenir que je t'avais donné ? Je t'ai fait monarque ; aujourd'hui, cela veut dire : propre à rien.

●

— Il n'y a pas de Dieu, non ?
— Je crains qu'il n'y en ait pas : c'est même parfois bien embêtant.

●

Siècles, voici mon siècle solitaire et difforme, l'Accusé.

Le siècle eût été bon si l'homme n'eût été guetté par son ennemi cruel, immémorial, par l'espèce carnassière qui avait juré sa perte, par la bête sans poil et maligne, par l'homme. Un et un font un : voilà tout notre mystère.

Mon client fut le premier à connaître la honte. Il sait qu'il est nu. Et puis voici l'argument capital. Beaux enfants, vous sortez de nous, nos douleurs vous auront faits. Ce siècle est une femme, il accouche, condamnerez-vous votre mère ? Hé ! répondez donc...

Le trentième ne répond plus... Peut-être n'y aura-t-il pas de siècles après le nôtre. Peut-être qu'une bombe aura soufflé les lumières. Tout sera mort : les yeux, les juges et le temps. La nuit ! O tribunal de la nuit, toi qui fus, qui seras, qui es, j'ai été ! j'ai été ! Moi, Frantz von Gerlach, ici, dans cette chambre, j'ai pris mon siècle sur mes épaules et j'ai dit : j'en répondrai. En ce jour et pour toujours.

---

réalisme, mais par manque d'invention. La mise en scène de M. François Darbon, qui est pourtant fils de philosophe, est pire que neutre : elle est plate, elle n'aide ni l'œil ni l'oreille. Et les deux interprètes féminines sont inécoutables, en particulier Mme Marie Olivier qui fait de la bouillie avec son texte, qui ne sait ni parler, ni marcher, ni faire passer un sentiment. Ah ! dirait un personnage de Sartre, que la fidélité envers une interprète est parfois une trahison envers soi-même. Restent M. Fernand Ledoux qui campe son personnage de la façon la plus plausible, et M. Serge Reggiani, excellent, qui se déchire à ce texte démesuré et nous déchire en faisant de la pièce, comme l'a voulu l'auteur, une sorte de vrille qui fouille, et fouille notre conscience jusqu'à la faire saigner.

ROBERT KANTERS.

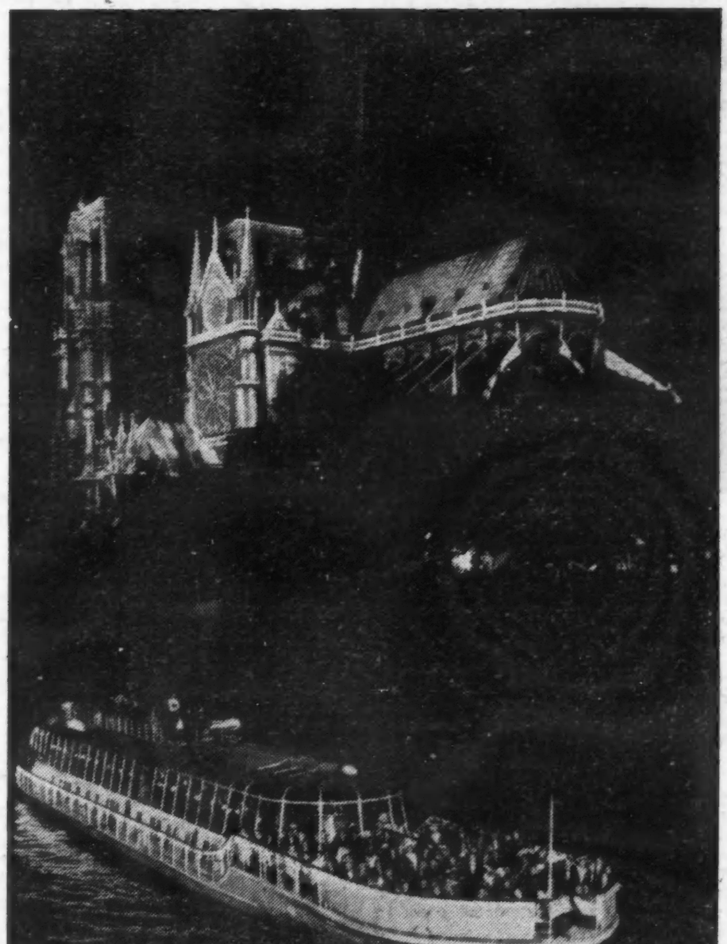


Photo Schall

BATEAUX MOUCHES
PONT DE L'ALMA - Tél. BAL. 96-10 +
PROMENADES - RESTAURANT - RECEPTIONS

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Interdit aux plus de 35 ans.*

LA « Biennale de Paris », organisée sous l'initiative de Raymond Cogniat avec l'aide officielle, prouve au moins que Paris, capitale mondiale de l'art vivant depuis près de quatre-vingts ans, vient d'être enfin reconnu comme telle en France même.

Dès le vendredi 2 octobre, les visiteurs pourront, à travers le Musée d'Art Moderne (1), fort bien transformé pour l'occasion, parcourir des kilomètres de cimaises couvertes par les envois de 40 pays participants. Il est possible, cependant, qu'un filtrage sévère soit organisé à l'entrée. Les visiteurs devraient en effet produire des pièces d'identité prouvant qu'ils sont âgés de moins de trente-cinq ans. C'est la condition *sine qua non* pour l'admission des exposants choisis par des critiques de moins de trente-cinq ans, eux aussi.

Il ne s'agit donc pas de concurrencer la traditionnelle Biennale de Venise, mais de provoquer une confrontation internationale des tendances à l'âge où les peintres sont souvent loin d'avoir atteint le sommet de leur art, mais où ils ont généralement choisi de façon nette la voie qui sera la leur.

Renoir a peint « Le Moulin de la Galette » à moins de trente-cinq ans, Braque et Picasso n'avaient pas trente ans au départ du cubisme. Quant aux participants de la première exposition impressionniste, ils étaient pour la plupart âgés de trente à trente-cinq ans. Le photographe Nadar avait donné asile à ces « réprouvés » que les autorités considéraient comme coupables d'attentats aux mœurs. Depuis, les vrais peintres se sont toujours méfiés de la sollicitude officielle.

Depuis, les gouvernements se sont également aperçus que le marché de plus en plus considérable de la peinture représentait une source non négligeable de devises. Les conservateurs de musée qui avaient « loupé » Cézanne, Van Gogh ou Renoir sont aujourd'hui prêts à acheter n'importe quoi — surtout si l'on en parle avec effroi — de peur que, dans cinquante ans, on ne les accuse d'être passés à côté de leur époque. Et les jeunes peintres, par conséquent, ont moins de préventions qu'autrefois contre les initiatives officielles.

Est-ce bien prudent de leur part ? Pour le savoir, il faut attendre les résultats des réunions, des prises de contacts, des prises de position peut-être, qui seront provoquées par cette « Biennale de Paris ».

Le sculpteur Chavignier, les peintres Carlos, Hanich, Perrot, Rozo et Weinbaum l'ont échappé belle ! Ils ont 36, 37 ou 39 ans et peuvent exposer ensemble, tranquillement, à la Galerie de France (2). Le premier est déjà connu. Les autres, sur le point de l'être. Et non sans raison, parce qu'ils représentent, chacun à leur manière, les tendances vives de l'art abstrait contemporain : de Hanich dont les compositions en teintes sourdes s'imposent par leur qualité, à Perrot dont les masses noires sur noir, tragiquement dépouillées, sont d'une grandeur certaine.

A l'autre bout du Faubourg-Saint-Honoré (3), contre-offensive du réalisme : Lorjou affiche un monumental « Bal des Fols ». Des séries de visages d'un expressionnisme stéréotypé tendent, dans l'esprit du peintre, à démentir l'affirmation d'André Malraux selon laquelle « aujourd'hui, la grande peinture est abstraite ».

La grande peinture, selon Picasso, « c'est comme le chant des oiseaux, ça ne s'explique pas ». Qui ne tend pas non plus — sauf rares exceptions — à « expliquer » quelque chose. Il serait plutôt question d'enrichir par les moyens qu'on voudra, « abstraits » ou « réalistes », le champ de notre sensibilité. Si la « Biennale de Paris » y parvient, elle aura gagné.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Avenue du Président-Wilson.

(2) 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

(3) Galerie Wildenstein, 158 Fbg-Saint-Honoré.

A partir du 1er Octobre
LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne - PARIS
Vous offre sa grande nouveauté,
microsillons soviétiques
les plus grands virtuoses
DAVID OISTRAKH
EMILE GUILLELS
et des
enregistrements de musique symphonique et folklorique
disques des grandes marques françaises et européennes
PRIX EXCEPTIONNELS DE LANCEMENT
17 cm. (classique) : . . . 350 Fr

CINÉMA

« Certains l'aiment chaud »

● *La chronique de Bernard Frank.*

JE me disais, en quittant l'Ermitage, bonne, vieille, rassurante salle (pour parler comme le général de Gaulle avec sa règle des trois adjectifs qui lui vaut l'estime des amateurs de « grand » style), où l'on a eu le tort de supprimer, il y a huit ou dix ans, les fauteuils « club » et où je venais de voir « Some like it hot » (je donne le titre en anglais, c'est plus snob); à quoi sert la critique de cinéma ? Est-ce que vous avez besoin de moi pour courir voir à juste titre ce film? Est-ce que vous avez besoin de mes pauvres adjectifs; de savoir, pour parler maintenant comme Mme de Beauvoir dans « L'Invitée », que c'est un film plaisant, avec des vedettes, des situations, des gags plaisants ? Que vous rirez à gorge déployée ? Et pour parler enfin un peu belge, que vous passerez une heure et demie de bon temps, que vous en aurez pour votre argent ?

Ne le saviez-vous déjà ? N'aviez-vous pas lu mille entrefilets affriolants dans toute la presse ? Un bon film à succès, c'est comme la calomnie, un murmure, un bruit vague, une rumeur, un tumulte, cela glisse, cela ondoie, cela court, cela éclate, c'est « l'évidence », on fait queue.

Qu'est-ce que vous souhaitez alors ? Que je vous raconte l'histoire ? La belle affaire : vous la connaissez, vous l'avez déjà lue. Et puis, entre nous, quel plaisir y a-t-il à connaître par avance ce que l'on va payer pour voir? Il n'y a que les mauvais films, les chefs-d'œuvre ennuyeux qui exigent, de la part du critique, un récit fidèle.

Faisons vite, très vite : 1920 ; la prohibition (était-ce vraiment en 1920 ?) ; les gangsters ; la Floride ; l'orchestre de jazz avec Marilyn Monroe, la chanteuse, et Tony Curtis et Jack Lemmon, le saxo et la contrebasse, déguisés en femmes pour échapper aux gangsters (coup de chapeau à George Raft, vieux voyou de luxe aux bottines guêtrées, tel qu'en lui-même l'éternité le change), les milliardaires de Wall Street en vacances à Miami, les quiproquos, les fausses liaisons.

Marilyn, épouse et star

Oui, c'est « la » comédie américaine, l'unique, l'incomporable, celle d'avant guerre, celle qui nous mettait le rire aux lèvres, le cœur en liesse. Celle dont nous parlons en pleurant d'émotion à nos petits-enfants. Il est bien dommage que je n'aie pas sur ma table (ni dans ma bibliothèque, d'ailleurs) les histoires du cinéma, la « Brasillach et Bardèche » (côté droit), la « Sadoul » (côté gauche), je vous aurais conté l'histoire du genre (la proximité du savoir récent est incommensurable). En ai-je besoin ? Avez-vous oublié la « délicieuse » Carole Lombard, le sympathique couple Mirna Loy et William Powell ? Irene Dunne et Cary Grant ? Peut-être faudrait-il que je sois plus doctoral ? Que je vous enseigne les délices infinies de la profondeur de champ cinématographique », que je vous mêle aux querelles des partisans de la caméra avec grue et de la caméra sans grue ? Il y a dans ces grues-là plus d'esprit qu'un vain peuple n'y met.

MARILYN MONROE.
Cela regaillardit l'homme...

Mais quoi, j'aurais du remords et de la peine à rivaliser avec mes savants confrères des « Cahiers du Cinéma ».

Je ne vous ferai pas davantage l'affront d'imaginer que vous avez besoin de moi pour aimer Marilyn Monroe. Son mariage nous la rendait déjà prochaine. Il y a en chacun de nous un intellectuel qui sommeille ou vibre. Cela ragaillardit l'homme, je l'avoue, de savoir que la plus célèbre des vedettes de ce temps a épousé un écrivain. Drôle de star qui a cet éminent mérite d'en être une, d'être peut-être la seule à l'être et dans le même temps de nous laisser deviner que c'est un gag.

Star, elle l'est, et, par un luxe suprême, elle joue à l'être.

Non, non, ne courez pas encore à l'Ermitage, j'ai quelque chose à ajouter sur la pédérastie (quatre lignes, pas plus), le triomphe des femmes (deux lignes).

Rien à faire.

Ils sont déjà partis et j'ai oublié l'essentiel : « Certains l'aiment chaud » est un film de Billy Wilder. La firme ? United Artists.

BERNARD FRANK.

● *Le post-scriptum de René Guyonnet.*

FILIATION de la comédie américaine ou bien filiation du burlesque ? C'est au second, contrairement à Bernard Frank, que je serais tenté de rattacher « Some like it hot ». Les comédies américaines obéissaient toutes à une logique du vraisemblable, dépassaient vers la fantaisie des situations au départ quotidiennes. Le film de Billy Wilder, en revanche, ne tient debout que parce qu'il impose, de la première à la dernière image, une logique de l'absurde, qui est celle du burlesque. Il est aussi invraisemblable de voir deux hommes se faire admettre dans un orchestre de femmes et cohabiter avec elles pendant des jours et des jours que de voir Charlot, dans « Charlot soldat », faire prisonnier le Kaiser. Une séquence comme celle du train est typiquement burlesque : elle est directement issue d'un des sketches de Harry Langdon qu'on peut voir dans « La Grande Epoque », développé selon le principe du gag de la cabine dans « Une nuit à l'Opéra » : entassement du maximum de personnages dans le minimum de place. Le piquant supplémentaire apporté à cette situation par « Some like it hot » est que, dans ce lieu réduit, ce sont des femmes qui s'entassent sur un homme. De son côté, la séquence de la plage, avec ses « bathing beauties », vient tout droit de Mack Sennett.

Le premier mérite de Billy Wilder est d'avoir su réintégrer à ce monde du burlesque la dimension qui, dans les années 30, l'avait fait éclater : celle du langage. L'astuce était simple : il fallait *désignifier* le langage, le désamorcer, le rendre inopérant, de façon que puissent se prolonger ces incompréhensions qui, dans toute l'histoire du burlesque, de Chaplin à Laurel et Hardy et aux Marx, sont la source du comique. Aucun exemple n'est plus caractéristique que l'échange de répliques final, où l'on voit Jack Lemmon tenter de décourager Joe Brown de l'épouser en lui avouant qu'il fume, qu'il boit, etc., et finalement qu'il est un homme — ce à quoi Joe Brown répond : « *Personne n'est parfait.* »

L'autre astuce par laquelle Billy Wilder renoue avec la tradition du burlesque est la parodie. De ce point de vue, « Some like it hot » est un véritable film-référence. On rit trop aux premières visions pour repérer toutes les allusions, mais j'ai noté au passage : l'appel à Joe Brown, Pat O'Brien et George Raft pour tenir des emplois parodiques de ceux qui ont fait leur gloire, avec l'allusion explicite à ce plan de « Scarface » où George Raft faisait sauter une pièce dans sa main ; la charge de Cary Grant par Tony Curtis, lequel a le nez chaussé des lunettes de Harold Lloyd ; la charge de Rod Steiger par Nehemiah Persoff, lequel porte un appareil de surdité identique à celui qu'avait le chef de bande dans « Et tournent les chevaux de bois ».

L'armoire à confitures

Plus discutées sont les ressemblances entre « Some like it hot » et « Fanfare d'amour », tourné avant la guerre avec Fernand Gravey : Carlo Rim affirme avoir reconnu son film, mais Billy Wilder soutient qu'il est parti de l'épisode du massacre de la Saint-Valentin, qui vit Al Capone régler le sort de plusieurs de ses acolytes dans les mêmes circonstances que Spat Colombo.

Malgré toutes ces références, sources ou coïncidences, « Certains l'aiment chaud » reste l'œuvre de Billy Wilder, ce Viennois d'Amérique. Comme ses autres comédies, c'est un *défoulement*. « Sabrina » était un « Cendrillon » moderne, « Sept ans de réflexion » offrait Marilyn Monroe en pâture au mari américain moyen. « Certains l'aiment chaud », comme l'indique une réplique de Jack Lemmon, réalise dans l'imaginaire un autre « rêve impossible » : celui d'être, enfant, enfermé dans « l'armoire à confitures », celui d'être, homme, initié de l'intérieur au monde des femmes. C'est pourquoi « Some like it hot », malgré les travestis, n'est jamais équivoque : cette variation sur le thème du loup dans la bergerie est aussi hétérosexuelle qu'il est possible de l'être.

RENE GUYONNET.

MADAME, MONSIEUR...
PLUS DE TEMPES GRISES
PLUS DE RACINES révélatrices
entre deux teintures
avec le fameux
Crayon MOORISH

9 teintes 630 francs
(grand modèle 990 francs)
Coiff., parf., Gds Mag.
et C.C.P. Paris 1361-41
(joindre cheveux)
JUVÉA 7, rue de Surène - PARIS-8e
...ndez le BAIN OXYGENANT JUVEA aux essences ...tiques végétales. Vitalité. Parfum vivifiant.
6 bains 660 fr. Grands Magasins, Pharmacies

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA		
…di 5 ….	20 h.	LE CHEVALIER A LA ROSE
…credi 7..	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS
…dredi 9..	21 h.	RIGOLETTO
…di 10 ..	21 h.	JEPHTA HAENDEL (Opéra de Stuttgart)
…anche 11.	21 h.	LA DAMNATION DE FAUST
…di 13 ….	21 h.	JEPHTA HAENDEL (Opéra de Stuttgart)

OPERA-COMIQUE		
Mercredi 7 ..	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Jeudi 8 ….	20 h. 45	LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE
Vendredi 9..	20 h. 45	SPECTACLE DE BALLETS
Samedi 10 ..	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Dimanche 11.	14 h. 30	LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - CONCERTO - LA VOIX HUMAINE

THEATRE de l'AMBIGU
LE THEATRE DE LA CITE DE VILLEURBANNE
direction
ROGER PLANCHON
en alternance
henry IV
falstaff
de
WILLIAM SHAKESPEARE
LOCATION OUVERTE

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

MALAGAR, DIMANCHE 27 SEPTEMBRE.

CES matins de dimanche en automne, ce feu que j'allume au retour de la messe dans la maison encore à demi endormie, ce monde dont l'haleine de brouillard est si pure, ce silence que de vagues cloches ne troublent pas, cette grâce, que je l'aurai aimée ! Pourquoi m'a-t-elle été accordée ? Que tant de tourments, d'angoisses, de regrets, ce qui s'appelle une vie, que tout ce que roule, dans ses flots pressés, un destin aux abords de son estuaire, aboutisse à cette paix, à ce bonheur, je ne crois pas que ce soit le signe d'une prédestination : trop de mes amis ont été immolés à l'aurore, et n'auront connu ni midi ni le soir ; sans compter ceux, comme Charles Du Bos, qui jusqu'à la fin furent torturés dans leur chair, à qui toute gloire humaine fut refusée. Voilà peut-être les vrais prédestinés. « Je ne vous rendrai pas heureuse en ce monde... » C'est une parole qu'a entendue la petite Bernadette.

SI ma méditation, ce matin, suit cette pente, c'est que j'ai reçu ce précieux petit livre « Choix de textes de Charles Du Bos » (La Colombe), présenté par mon confrère Etienne Gilson que Du Bos plaçait très haut dans son estime. Je songe au ton supérieur de certains de mes cadets quand ils disent : l'Académie. Connaissent-ils seulement Gilson ? Se doutent-ils qu'il se trouve parmi nous des esprits comme celui-là ? Je taquine, dans une page voisine, un de mes jeunes confrères à qui je prête l'ambition d'être un jour des nôtres... S'il l'éprouve vraiment, il n'a certes pas à en rougir !

Ces textes de Charles Du Bos, établis par Mme Charles Du Bos, j'ai pensé d'abord qu'ils s'adressaient à ceux qui n'ont pas pénétré dans son œuvre, non à moi pour qui le « Journal » de Du Bos est un livre familier ; et puis je découvre à la fin du recueil, avec quelle émotion, les dernières pages du « Journal » de notre ami, que je ne connaissais pas. Ce grand malade, dans une affreuse gare d'Amérique, se sépare de sa femme et de sa fille qu'il aime plus que tout au monde. Un train l'emporte vers ses derniers jours, vers un estuaire qui ressemble si peu au mien. Dieu sait pourtant s'il aimait cette paix que je goûte en ce moment, cet ordre et cette beauté, ce luxe tout spirituel dont le Baudelaire de l'« Invitation au Voyage » s'enchantait lui aussi et qu'il voyait resplendir en songe à travers les barreaux de son atroce destin.

Les divers logis où j'aurai visité Du Bos dans l'île Saint-Louis et à Versailles, témoignaient de ce goût qu'il avait, ou plutôt de cette exigence d'un univers visible à l'image de la beauté invisible qui était en lui — un univers où les couleurs et les sons et les odeurs se répondent et créent une harmonie irremplaçable. Malade à mourir, il fut chassé de ce paradis ; il sacrifia tout ce qu'il possédait en ce monde, sauf son attachement aux êtres à qui il était lié par la tendresse. Il n'a jamais suivi les mystiques dans leur renoncement jusqu'à la destruction de ces liens du cœur ni jusqu'au mépris des œuvres de l'art humain. C'est le sens profond de ces dernières pages que ceux qui l'ont aimé ne liront pas sans larmes.

Le crime du luxe, même du plus noble tel que Du Bos le concevait, est de nous mettre à part, de nous séparer des autres. Un Du Bos comblé en ce monde eût peut-être ignoré toujours ce qu'exprime cette note de son « Journal » du 5 juin 1927, deux mois avant sa conversion : « Sentiment chez moi à cette heure si fort que dans le regard que je dirige sur chaque être il y a comme une tendresse apitoyée pour la communauté du destin. J'en viens à nous envisager tous comme des passagers : ah ! que Pascal avait raison de dire que nous sommes « embarqués » ! Et dans le sentiment que j'éprouve entre la sensation combinée d'un naufrage et d'une gloire. »

« IL est évident que certains noms en imposent, écrit M. Jean-Jacques Gautier dans son compte rendu de la pièce de Sartre « Les séquestrés d'Altona », puisque j'ai vu tout un public de répétition générale qui, après avoir sombré pendant quatre heures dans un abrutissement total, est sorti de sa léthargie et de sa prostration pour battre des mains en poussant quelques petits cris de ravissement... » Eh bien, je le dis tout net à M. Jean-Jacques Gautier, le public donnait ici au critique une leçon de tenue. Cette pièce que je ne connais pas, serait-elle pire que ce qu'il nous en dit, M. Jean-Jacques Gautier aurait tort de traiter sans le respect qu'il lui doit et sans garder ses distances, un des écrivains qui comptent le plus aujourd'hui.

Je n'ai aucune raison de défendre Sartre qui, comme entrée de jeu, il y a vingt ans, essaya de m'étrangler, et dont l'influence va à l'encontre de tout ce que je crois vrai, de tout ce qui m'est plus cher que la vie. Mais c'est un esprit du premier rang. Ce que nous discernons de ses préoccupations, de ses difficultés, du combat qu'il mène, mérite les égards que d'instinct le public lui accorde. D'ailleurs, si manqué que soit son dernier ouvrage, je jugerais qu'en plus d'un endroit s'y manifeste l'esprit supérieur qui l'a conçu.

Quand il s'agit d'un auteur comme Sartre, situer une pièce dans l'ensemble de l'œuvre, c'est le premier devoir d'un critique digne de ce nom : et c'est l'exemple que donne à M. Jean-Jacques Gautier son jeune confrère du « Monde », Bertrand Poirot-Delpech, qui n'a pourtant pas, Dieu le sait, la bosse du respect. Mais il estime, ce jeune homme, qu'avant de juger, et surtout avant de condamner, il est important de bien voir ce qui est en question.

« Et puis au moins, c'est intelligible ! soupire M. Jean-Jacques Gautier, rêvant de « Feu la mère de Madame », devant « Les séquestrés d'Altona » : je suis pour un théâtre qu'on comprend... » Oui, et nous, nous sommes pour les critiques qui comprennent.

28 SEPTEMBRE.

CE « Bloc-Notes » doit partir avant que la réponse du F.L.N. soit connue. C'est mieux ainsi : dans huit jours nous en jugerons mieux. Que la musique trompe mon impatience ! Voici le jour d'écouter « La Création », l'oratorio de Joseph Haydn joué par l'Orchestre Philharmonique de Berlin sous la direction d'Igor Markevitch qui a eu la bonne grâce de me l'offrir en remerciement des « Mémoires intérieurs ». « Je n'ai jamais été aussi pieux qu'à l'époque où je composais « La Création », a écrit Haydn, et priai Dieu afin qu'il m'accorde la force de mener cette œuvre à bien... » C'est la première fois que la politique française me paraît mériter un accompagnement de cet ordre.

F. M.

(*Copyright « L'Express » ; « Mondial Press »*.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. [illegible]

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. [illegible]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :
France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :
7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
8.300 fr. : Cameroun, République Centre-Africaine, Congo, Côte française des Somalis, Côte d'Ivoire, Dahomey, Gabon, Guinée, Sénégal, Rép. Soudanaise, Togo, Tchad, Rép. Voltaïque.
13.000 fr. : Congo belge, Ethiopie, Etats-Unis, Canada, Mexique, Nigéria.

(Règlement par chèque bancaire
ou C.C.P. 7378-19 Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !
avec une auto louée, sans chauffeur, à la
S.A.L.A.M
Les frais ne courent que lorsque l'on roule
PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL
toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez
LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

jack Romoli
RAYON
MESURE
TISSUS ANGLAIS
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72